This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

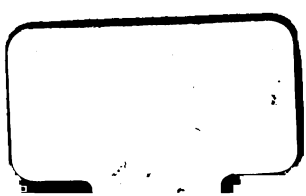
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NK'
Guizo



NKV

Guizot

NK
Gui-

Fr(F)

Bibliothèque Universelle d'Éducation

OEUVRES MORALES DE Mme GUIZOT

UNE FAMILLE.

—

I.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE D'ÉDUCATION.

Morale. Histoire. Voyages. Histoire naturelle. Littérature.

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES

Pour l'Instruction et l'Amusement de l'Enfance et de la Jeunesse,

PUBLIÉE

sous les auspices de M. le ministre de l'Instruction publique,

par Mesdames GUIZOT, A. TASTU, ULLIAC-TRÉMADEURE, DELAFAYE-BRÉHIER, L. BERNARD, E. VOÏART, Miss EDGEWORTH, CAMPAN, etc. — MM. DEPPING, WYSS, BERQUIN, FOE, etc.

Tous les vol. in-12 de cette Collection sont imprimés sur papier fin satiné, et ornés de très-jolies vignettes sur acier et de couvertures avec ornements gravés sur bois.

Prix de chaque vol., 3 *fr.* 50 *c.*

Mme Guizot.

L'ÉCOLIER, ou Raoul et Victor, ouvrage couronné par l'Académie; 6e édition, 2 vol., 8 vign.

UNE FAMILLE, ouvrage continué par madame Tastu; 6e édit., 2 vol., 8 vign.

LES ENFANTS, contes à l'usage de la jeunesse; 6e édit, 2 vol., 8 vign.

RÉCRÉATIONS MORALES (les), contes; 6e édit., 1 vol., 4 vign.

NOUVEAUX CONTES A L'USAGE DE LA JEUNESSE; 6e édit., 2 vol., 8 vign.

LETTRES DE FAMILLE SUR L'ÉDUCATION, ouvrage couronné par l'Académie; 3e édit., 2 vol., portrait. 1841.

Mmes Tastu et Voïart.

ÉDUCATION MORALE ET FAMILIÈRE DE CÉSAR CANTU, imité de l'italien; 2 beaux vol., 8 vign. 1841.

LECTURES POUR LES JEUNES FILLES, leçons et modèles de littérature en prose et en vers, etc.; 2 vol., portraits.

LES ENFANTS DE LA VALLÉE D'ANDLAU, par mesd. E. Voïart et Tastu; 2e édit., 2 vol., 8 vign.

ROBINSON CRUSOÉ, de D. de Foé, traduit par madame A. Tastu; 2 vol. 20 grav.

ROBINSON SUISSE, traduit de Wyss, par madame E. Voïart; 4e édit., 1 gros vol., 9 vign.

Mme J. Delafaye-Bréhier.

LES ENFANTS DE LA PROVIDENCE, ou Aventures de trois jeunes orphelins; 4e édit., 2 vol., 8 vign.

LES PETITS BEARNAIS, ou Leçons de morale; 6e édit, 2 vol., 8 vign.

LE COLLÉGE INCENDIÉ, ou les Ecoliers en voyage; 4e édit., 1 vol., 4 vign.

Michel Masson.

LES ENFANTS CÉLÈBRES, ou Histoire des enfants qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie, le savoir et les talents; 2e édit., 1 vol., 8 vign. 1841.

Mlle Ulliac-Trémadeure.

LES JEUNES NATURALISTES, ou Entretiens familiers sur l'histoire naturelle; 3e édit., 2 forts vol., 32 vign. 1841.

CLAUDE BERNARD, ou le Gagne-Petit, ouvrage de morale populaire; 1 vol., 4 vign. 1841.

ETIENNE ET VALENTIN, ou Mensonge et Probité; suivis de *Jean Marie*, ouvrage couronné; 2e édit., 1 vol., 4 vign. 1841.

EMILIE, ou la Jeune Fille auteur; 2e édit., 1 vol., 4 vign.

CONTES AUX JEUNES AGRONOMES; 7e édit., 1 vol., 4 vign.

CONTES AUX JEUNES NATURALISTES; 3e édit., 1 vol., 4 vign.

CONTES AUX JEUNES ARTISTES; 4e édit., 1 vol., 4 vign.

Berquin.

L'AMI DES ENFANTS, nouvelle édition conforme à l'édition originale; 2 gros vol., 16 fig.

Guyet de Fernex.

BEAUTÉS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou Leçons et modèles en prose et en vers, extraits de nos meilleurs auteurs; 2 vol., portraits. 1841.

Miss Edgeworth.

CONTES DE MISS EDGEWORTH, à l'usage de la jeunesse, 2 forts vol., 16 fig. 1841.

Depping.

LES JEUNES VOYAGEURS EN FRANCE; 5e édit., 4 vol. ornés de 100 gravures.

LES JEUNES VOYAGEURS EN ANGLETERRE; 2e édit., 4 vol. ornés de 100 gravures.

MERVEILLES ET BEAUTÉS DE LA NATURE EN FRANCE; 3e édit., 2 vol. 16 fig.

Mme Laure Bernard.

LES MYTHOLOGIES racontées à la jeunesse; 2e édit., 1 vol. avec 60 vign.

Mme Campan.

THÉATRE D'ÉDUCATION pour les jeunes personnes; 4e édit., 1 vol., 4 fig. 1841

UNE FAMILLE

T I. T 146

« JE PENSE QUE VOUS CONTINUEREZ À ME CHARGER DE VOS AFFAIRES. »

1670

UNE FAMILLE

OUVRAGE A L'USAGE DE LA JEUNESSE

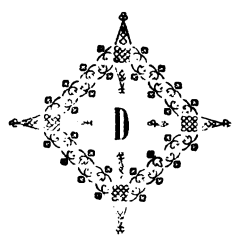
PAR Mme GUIZOT.

CONTINUÉE

PAR Mme AMABLE TASTU.

5e Édition.

1



THE PROPERTY OF THE LIBRARY

PARIS,

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE DIDIER,

35, quai des Augustins.

1841

EN

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
255438B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

Imprimerie de Henry, rue Git-le-Cœur, 8.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Quelques personnes avaient paru regretter que, dans l'*Écolier*, la moralité fût quelquefois attachée à des aventures un peu extraordinaires, à des scènes au milieu desquelles la plupart des enfants ne sont point destinés à se rencontrer. L'ouvrage d'*une Famille* a été entrepris avec le dessein d'échapper complétement à ce reproche, et de montrer que le même intérêt, le même effet peut être puisé dans les situations les plus simples, dans les détails journaliers de la vie domestique,

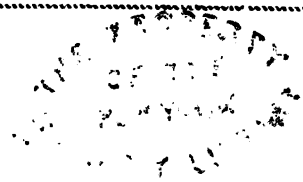
C'était l'idée favorite, l'idée chérie de madame Guizot, que la même éducation morale peut et doit s'appliquer à toutes les conditions; que, sous l'empire des circonstances extérieures les plus diverses, dans la mauvaise et dans la bonne fortune, au sein d'une destinée petite ou grande, monotone ou agitée, l'homme peut atteindre, l'enfant peut être amené à un développement intérieur à peu près semblable, à la même rectitude, la même délicatesse, la même élévation dans les sentiments et dans les pensées; que l'âme humaine enfin porte en elle-même de quoi suffire à toutes les chances, à toutes les combinaisons de la condition humaine, et qu'il ne s'agit que de lui révéler le secret de ses forces, et de lui en enseigner l'emploi. Dans l'*Écolier*, elle avait, pour ainsi dire, jeté cette idée à travers des situations singulières, compliquées; elle l'avait mise aux prises avec les épreuves et les difficultés de la vie; dans *une Famille*, elle a voulu la placer dans une atmosphère calme, douce, au milieu de ces incidents généraux et réguliers où se renferme la des-

tinée de la plupart des hommes. Mais c'est toujours la même idée, partout présente, toujours visible au bout des événements, des conversations, des réflexions; son effet nous semble infaillible sur les lecteurs mêmes qui ne sauraient pas s'en bien rendre compte et la démêler clairement.

Ce petit roman n'est pas terminé : aucune trace n'est même restée du plan que madame Guizot se proposait de suivre. Elle voulait donner à la situation et au caractère d'Antoine beaucoup de développement; elle avait à cœur de montrer à quelle hauteur un homme peut s'élever sans sortir de son état, et quelle égalité morale, pleinement reconnue et acceptée, se peut allier avec la paisible diversité des conditions.

On a joint à *une Famille* neuf Contes et plusieurs Dialogues que madame Guizot avait écrits il y a déjà longtemps, et dont quelques-uns avaient paru dans les *Annales de l'Education*, recueil peu répandu, et dont les événements de 1814 interrompirent la publication. A la suite des Contes on en a aussi

placé quelques autres que madame Guizot avait traduits de l'anglais et de l'allemand, et qui l'avaient frappée, soit par une moralité ingénieuse, soit par des sentiments élevés. Enfin le Conte qui termine le second volume, *Caroline ou l'effet d'un malheur*, a été écrit par une personne dont, à coup sûr, madame Guizot eût encouragé les essais avec la plus tendre affection.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

—

Le regret souvent exprimé par le jeune public auquel s'adressent les ouvrages de madame Pauline Guizot, de ne pas connaître la fin de celui qu'elle a intitulé *une Famille*, et que la mort l'a empêchée d'achever, nous a décidé à faire terminer ce livre par une autre main. Nous avons cru bien faire de nous adresser pour cette entreprise à madame Amable Tastu : la lettre qu'elle nous a écrite à ce sujet, et que nous mettons sous les yeux du lecteur, contient sa justification et la nôtre, et nous dispense d'une plus lon-

gue apologie; nous ajouterons seulement que, d'après son désir, nous avons eu soin de nous assurer que les personnes qui prennent intérêt à la mémoire de madame Guizot ne nous refuseraient pas leur approbation.

Les Contes qui, dans la première édition, étaient placés à la suite d'*une Famille*, ont été joints aux autres Contes de madame Guizot. Cependant deux d'entre eux, qui ne sont que des entretiens sur d'importantes questions de morale, ont paru devoir rentrer dans le cadre de l'ouvrage, où madame Tastu les a placés; ce sont les chapitres X et XII du premier volume.

A M. DIDIER, EDITEUR.

MONSIEUR,

S'il est pour un auteur un travail ingrat et difficile, c'est à coup sûr d'avoir à développer l'idée qu'il n'a pas conçue, à terminer le plan qu'un autre a commencé. A mérite égal et même supérieur, il est à parier que le continuateur sera, dans cette tâche, au-dessous de son devancier; que sera-ce donc s'il a affaire à un esprit de premier ordre? Avec cette façon de penser, je ne devrais peut-être pas consentir à me charger d'achever un ouvrage de madame Guizot, dont le talent et la réputation sont bien faits pour m'intimider; cependant une raison m'encourage à l'entrepren-

dre ; c'est que, toute persuadée que je suis de l'infériorité de mon mérite, je me trouve avec madame Guizot en si parfaite sympathie, et placée si bien au même point de vue moral, que souvent j'ai retrouvé dans ses ouvrages mes propres impressions, toute surprise de rencontrer l'observation que j'avais faite, la réflexion qui allait m'échapper. J'ai donc pensé que si, quant à l'exécution, je restais de bien loin au-dessous d'elle en osant achever le récit que sa mort a laissé interrompu, du moins je pouvais espérer de ne pas fausser ses données et de conclure comme elle aurait conclu. J'accepte donc l'honorable tâche que vous voulez bien me confier, je mettrai à la remplir, sinon beaucoup de talent ; du moins beaucoup de zèle, et je me trouverai assez récompensée de ce travail si je parviens à faire oublier que j'y sois pour quelque chose.

Recevez, Monsieur, etc.

AMABLE TASTU.

UNE

FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ARRIVÉE.

Ce fut vers le milieu d'août 1815 que le comte de Balicourt arriva à sa terre des Ormeaux, accompagné de sa femme, de son fils aîné, Robert, âgé de seize ans, de sa fille Clémence, âgée d'environ treize ans, de son second fils Casimir, enfant de huit ans, et de sa nièce Césarine, qui venait d'accomplir sa quatorzième année.

Les Ormeaux étaient une ancienne pro-

39X677

priété de la famille Balicourt : le comte, en rentrant de l'émigration, n'en avait retrouvé qu'une partie, en sorte que sa fortune se trouvait extrêmement réduite. Il avait vendu le château, dont l'habitation et l'entretien devenaient trop dispendieux pour lui, se réservant seulement une petite maison qui avait été une des dépendances du bâtiment principal, et dans laquelle il s'était arrangé un logement commode et agréable. Pendant les événements des Cent jours, M. de Balicourt avait craint pour sa famille le séjour de la campagne, et avait exigé que madame de Balicourt se rendît à Paris avec Clémence et Casimir, tandis qu'il demeurerait aux Ormeaux avec Robert, pour veiller sur ses propriétés, et empêcher, s'il était possible, qu'il fût fait aucun dégât dans sa maison. Il avait été assez heureux pour y réussir; et comme son habi-

tation était peu apparente, il avait obtenu de ne loger que des soldats, qu'il avait établis dans la ferme de manière à ce qu'ils n'eussent point de communication avec la maison; en sorte qu'il était allé chercher sa famille à Paris, et en avait aussi ramené sa nièce Césarine, qui avait perdu ses parents, et dont il venait d'être nommé le tuteur.

En arrivant dans le salon, Césarine jeta de côté et d'autre son chapeau, son châle, et voulut sortir. Sa tante lui ayant demandé où elle allait, elle dit qu'elle allait voir mademoiselle Dubois, sa gouvernante, qui était arrivée de la veille aux Ormeaux avec les autres domestiques. « Vous ne sauriez peut-être où la trouver dans ce moment, lui dit madame de Balicourt; et vous savez, mon enfant, que je n'aime pas que vous couriez ainsi la maison. Attendez, elle va sûrement venir.

— Mon Dieu! ma tante, dit Césarine avec humeur, n'avez-vous pas peur que je ne m'envole?

— Ah! ma cousine, s'écria Casimir avec un grand éclat de rire, est-ce que vous avez des ailes?

— Mon enfant, reprit M. de Balicourt, qui était occupé à ranger plusieurs choses dans le salon, une petite fille a bien assez de ses bras, de ses jambes et de sa langue pour faire et dire des sottises. »

Césarine se rassit de l'air le plus grognon, frappant d'impatience le coussin du canapé. Clémence, après avoir consulté sa mère des yeux, dit tout bas à Julienne, femme de chambre de madame de Balicourt, qui arrivait dans ce moment, d'aller chercher mademoiselle Dubois; et pour qu'elle y allât plus vite, elle lui prit des mains des paquets qu'elle apportait; puis, après avoir rangé son sac et celui de

sa mère, elle courut dans le jardin, pour voir comment se portaient les orangers. Pendant ce temps, Casimir s'occupait à ramasser et à cacher ce qu'il pouvait attraper des cordes qui avaient servi à l'emballage. Robert entra chargé d'un panier contenant des lampes, des porcelaines et plusieurs choses dont il savait qu'il fallait prendre soin; il déplaça et replaça plusieurs meubles qu'on n'avait pas mis où il le fallait, en examina d'autres où il y avait des réparations à faire, puis retourna achever de faire ranger et débarrasser la voiture. Il trouva dans la cour son ami Antoine qui venait l'aider; ils se serrèrent la main avec toute la cordialité de l'affection, et quand ils eurent fini, Antoine alla présenter ses respects à M. et madame de Balicourt. On le trouva encore grandi, quoiqu'on n'eût été que trois mois sans le voir. Antoine avait la taille et presque

l'air d'un homme fait; ses manières n'étaient point gauches, mais simples : on voyait qu'il avait été trop bien élevé pour être familier, et accoutumé à se voir trop bien traité pour être embarrassé. Antoine n'avait guère qu'un an de plus que Robert; c'était le neveu de l'ancien curé, homme de mérite, qui avait beaucoup contribué à l'éducation de Robert, en sorte que les deux jeunes gens avaient été à peu près élevés ensemble. L'oncle d'Antoine était mort depuis six mois; et comme il ne laissait aucune fortune, son neveu était resté chez le nouveau curé, à qui M. de Balicourt payait pour lui une petite pension, en attendant qu'on pût lui trouver quelque moyen d'existence. On vint avertir qu'on avait servi. Clémence rentra toute joyeuse d'avoir trouvé les orangers couverts de fleurs et les pêches presque mûres, et Casimir d'avoir mis en sûreté sa provision

de cordes, de lattes et de planches. Césarine avait revu mademoiselle Dubois; et comme d'ailleurs elle avait faim, elle oublia pour un instant sa mauvaise humeur. On jouissait de se trouver réunis, de se revoir dans cette maison chérie où chacun avait ses habitudes et ses affections. On dîna gaiement; seulement, lorsque Casimir parla de son bon ami Antoine qui lui avait promis de lui apprendre à pêcher à la ligne dans l'étang du château, Clémence regarda sa mère, la physionomie de Robert s'obscurcit, et il sentit son cœur se gonfler; il tourna les yeux vers son père et tâcha de surmonter sa faiblesse; mais lorsqu'en sortant de table il revit Antoine qui apportait à Clémence et à sa mère des fleurs du jardin de M. le curé, il lui serra la main encore plus affectueusement que de coutume et d'un air un peu triste; il lui dit que M. de Balicourt le priait de venir lui

parler le lendemain de bonne heure. Antoine désira savoir ce qu'il avait à lui dire, mais Robert lui répondit que son père voulait le dire lui-même. Antoine s'en alla assez inquiet.

On trouva dans le salon madame Deshayes, veuve d'un riche notaire de Paris, qui avait acheté de M. de Balicourt le château des Ormeaux, et se trouvait par conséquent sa très-proche voisine. Madame Deshayes était une grosse femme bien conservée, qui portait une perruque bien bouclée, des chapeaux toujours frais, des robes toujours étoffées, toujours des diamants à ses oreilles et des bagues à tous les doigts. C'était une bonne personne, quoiqu'un peu importante. Elle félicita madame de Balicourt de son arrivée, comme si elle l'eût reçue chez elle, approuva fort les fleurs de M. le curé, dit qu'ayant été faire un tour dans le verger,

pendant qu'on était à table, elle avait vu que les pêches n'étaient pas encore mûres, et qu'en conséquence elle venait de faire dire au château qu'on en apportât. Elle pria madame de Balicourt, si, dans ce moment d'arrivée, elle se trouvait avoir besoin de quelque chose, d'envoyer au château, où rien ne manquait, et où tout serait à ses ordres. Il y avait dans l'importance de madame Deshayes une obligeance qui se composait à la fois de vanité et de bonté : elle avait rendu plusieurs services à M. de Balicourt; et comme la simplicité de madame de Balicourt ne se choquait nullement de l'étalage de madame Deshayes, on la recevait avec plaisir et d'une manière amicale. Avec madame Deshayes était sa nièce Flore, jeune personne d'environ dix-huit ans, ni grande ni petite, ni blonde ni brune, ni grasse ni maigre, ni laide ni jolie, dont l'esprit et le carac-

tère tout à fait insignifiants, comme sa figure, étaient aux ordres du premier occupant. Bonne ou mauvaise, selon qu'on l'aurait voulu, Flore eût été l'un ou l'autre, sans savoir ce que c'était que la bonté ou la méchanceté. La seule disposition un peu marquante qu'on pût observer en elle, était une extrême complaisance pour tout ce qui tenait, de manière ou d'autre, quelque rang dans la société. Elle alla s'asseoir auprès de Césarine, qui était la nouvelle venue, et avec qui, par conséquent, elle était pressée de faire connaissance, et loua avec une sorte d'enthousiasme le ruban de son chapeau, qui était placé près d'elle. Comme Césarine avait acheté ce ruban contre l'avis de madame de Balicourt, qui ne l'avait pas trouvé joli, que Clémence n'avait pas dit ce qu'elle en pensait, et que Casimir avait prétendu qu'il ressemblait à une soupe aux herbes, Césarine, en-

chantée de l'approbation de Flore, jugea qu'elle avait plus de goût que tous les autres, se plaignit à elle avec vivacité de l'injustice qu'on avait faite à son ruban, ainsi que de beaucoup d'autres choses fâcheuses du même genre qu'elle avait déjà éprouvées, et la prit dès ce moment en très-grande amitié. Il était tard, on laissa les voyageurs se reposer. Césarine, en entrant dans la chambre qu'elle devait occuper avec mademoiselle Dubois, aurait été tentée de la trouver jolie, si mademoiselle Dubois ne se fût plainte avec amertume de cette vue triste, où l'on n'apercevait que des arbres et de l'eau, au lieu de l'agréable variété de la rue Saint-Louis qu'elle venait de quitter. Elle jugeait d'ailleurs que la chambre serait très-froide en hiver, trouvait le vin mauvais et la cuisine détestable, et dit à Césarine qu'il fallait qu'elle l'aimât bien pour être venue s'éta-

blir dans une si vilaine maison, à la campagne qu'elle ne pouvait souffrir, et surtout avec un homme aussi dur et aussi désagréable que M. de Balicourt. « Il ne sera pas longtemps mon maître, » dit Césarine d'un ton fier. Mademoiselle Dubois secoua la tête en soupirant : « Vous le savez bien, » dit aigrement Césarine, contrariée de ce qu'on voulait détruire sa confiance; et un moment après elle embrassa mademoiselle Dubois, en l'assurant que, dès qu'elle serait sa maîtresse, elle la dédommagerait bien, et se coucha le cœur si gros, qu'elle se dépêcha de s'endormir pour ne plus penser à ses chagrins.

Césarine, fille du baron de Balicourt, frère cadet du comte, avait perdu sa mère à l'âge de huit ans. La baronne de Balicourt, qui avait apporté à son mari une fortune considérable, avait été de bonne

heure attaquée d'une maladie qui rendait son humeur bizarre et difficile; elle n'aimait guère que sa fille, et l'aimait avec passion. Injuste envers tous ceux qui l'entouraient, elle se persuada qu'en mourant elle laissait Césarine sans un seul ami capable de s'occuper avec intérêt de son bonheur; elle voulut donc lui assurer au moins ce qu'elle pourrait d'indépendance et de jouissances, et ordonna par son testament que, dès que Césarine aurait atteint sa quinzième année, il lui serait remis tous les ans, sur sa fortune, une somme de mille écus, pour en faire absolument ce qu'elle voudrait.

Quoique la mort de la baronne fût la suite d'une maladie de langueur, cependant, au moment où elle arriva, on était loin de la prévoir; en sorte que son mari, officier supérieur dans un régiment, était à l'armée, et son beau-frère, le comte de

Balicourt, dans une province éloignée, chez les parents de sa femme. On mit donc Césarine, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres de son père, chez une cousine de MM. de Balicourt, nommée madame de Saint-Venant, qui ensuite demanda à la garder. Le baron de Balicourt eût beaucoup mieux aimé la remettre entre les mains de son frère et de sa belle-sœur, mais c'était un homme d'un caractère doux et même un peu faible, et les chagrins que lui avait causés la bizarrerie de sa femme lui avaient donné une telle crainte de tout ce qui ressemblait à l'humeur, qu'il n'osa risquer d'en donner à [illegible] penser à se[illegible] Venant, en la refusant [illegible] à un temps plus éloigné un p[illegible] dont cependant il sentait l'absolue nécessité. Madame de Saint-Venant, personne âgée, infirme, qui n'avait jamais eu d'enfants, et qui craignait par-dessus toutes choses le bruit

et le désordre, n'était guère propre à élever une jeune fille déjà gâtée et volontaire, comme l'était Césarine à cet âge. Son affection pour elle venait de ce qu'elle ne l'avait presque jamais dans sa chambre un quart d'heure de suite, la laissant habituellement aux soins des domestiques, qui étaient tous à ses ordres, et lui passaient toutes ses fantaisies.

Le comte de Balicourt, qui sentait tous les inconvénients de cette éducation, en parlait à son frère toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion; mais bientôt la guerre occupa celui-ci sans relâche, et il fut enfin blessé mortellement à la bataille de Leipzig. Avant de mourir, il dicta un testament par lequel il nommait son frère tuteur de Césarine, et ordonnait qu'elle fût remise entre ses mains. Ce testament fut assez longtemps à parvenir en France : plusieurs difficultés s'opposèrent à son exécution.

Cependant, au mois de mai précédent, madame de Saint-Venant, qui, mourant de peur, s'était enfin décidée, après beaucoup d'irrésolutions, à se réfugier en Normandie, avait consenti à remettre Césarine à madame de Balicourt, que dans ce même temps son mari venait de ramener à Paris.

Ce changement fut pour Césarine le plus violent chagrin qu'elle eût éprouvé de sa vie. Elle avait perdu sa mère trop jeune, et trop peu connu son père pour que les événements qui l'en avaient privée eussent pu faire sur elle une impression profonde : mais elle aimait beaucoup sa vieille cousine, et encore plus mademoiselle Dubois, sa gouvernante, qui, accoutumée à se voir presque la maîtresse dans la maison de madame de Saint-Venant, dont son père était domestique de confiance, n'envisageait qu'avec terreur le

moment de la quitter pour aller se renfermer à la campagne, et redoutait par-dessus tout de se trouver soumise à l'autorité de M. de Balicourt, dont le caractère ferme, exact et vigilant, en faisait, aux yeux de mademoiselle Dubois, un homme dur et intraitable. Elle communiquait à Césarine ses craintes et ses préventions; celle-ci les partageait avec d'autant plus de vivacité que madame de Saint-Venant avait eu depuis assez longtemps l'imprudence de s'entretenir devant Césarine des motifs de plainte qu'elle croyait avoir contre M. de Balicourt, au sujet de quelques affaires de famille. Quoique M. de Balicourt se fût conduit dans cette occasion avec la noblesse et la modération qui lui étaient naturelles, madame de Saint-Venant, aigrie et excitée par des gens qui lui donnaient de mauvais conseils, avait agi, de son côté, avec tant d'humeur et de déraison, qu'il

avait failli en résulter un procès. M. de Balicourt était parvenu, à force de sagesse, à le prévenir; cependant madame de Saint-Venant en avait conservé de l'humeur, et lorsqu'elle apprit les dernières volontés du baron de Balicourt relativement à sa fille, cette humeur augmenta tellement, qu'elle lui permettait à peine de garder les ménagements convenables. On juge avec quel empressement Césarine recueillait toutes les expressions de mécontentement qui échappaient à sa cousine, et quelle importance prenait pour elle un événement qui occupait toute la maison. Comme sa mère, vive, passionnée, capricieuse, elle n'avait pour opposer à ces défauts qu'une générosité naturelle et une bonté de cœur qui n'avaient point encore eu l'occasion de se développer, et que rien ne lui avait appris à diriger d'après des principes certains. Accoutumée à suivre

tous ses caprices, elle croyait fermement que sa volonté devait compter pour quelque chose. Ainsi, elle se mit d'abord dans la tête qu'elle ne voulait pas aller chez M. de Balicourt; mais elle comprit bientôt qu'il ne lui servirait à rien de ne pas vouloir, et qu'il ne lui était même pas si aisé de déclarer ses intentions à M. de Balicourt qu'à mademoiselle Dubois. Celle-ci l'engagea elle-même à la soumission; elle ne voulait pas qu'on la soupçonnât d'avoir encouragé Césarine à la révolte, ce qui aurait été une raison pour l'en séparer. Mademoiselle Dubois, par intérêt et par affection, tenait fortement à son élève, et aimait encore mieux la suivre chez M. de Balicourt que de la perdre; mais, en la détournant de tout ce qui aurait montré une opposition trop marquée et capable d'irriter M. de Balicourt, elle ne lui dissimulait ni son humeur, ni son chagrin, et augmentait

ainsi l'aversion que Césarine croyait avoir pour son oncle. Obligée à se soumettre, elle voulut au moins le faire d'aussi mauvaise grâce qu'il serait possible, et les premiers jours qu'elle passa chez M. et madame de Balicourt, elle eut soin de ne se présenter devant eux que de l'air le plus boudeur, et sans jamais prononcer une parole. M. de Balicourt ne parut pas y faire attention, et le dépit de Césarine en redoubla : elle n'était pas accoutumée à ce que ses caprices produisissent si peu d'effet. Madame de Balicourt n'eut pas l'air de les remarquer davantage; mais elle s'occupait de Césarine avec tant de bonté, que celle-ci fut plusieurs fois sur le point d'oublier qu'elle avait de l'humeur; et, malgré tous ses efforts, il lui fut impossible d'en montrer à la douce Clémence. Insensiblement, il fallut bien renoncer à un rôle qui l'ennuyait; d'ailleurs, l'absence de M. de Bali-

court vint la mettre plus à son aise, et lui sembla que sans lui elle pourrait se plaire dans la maison. Quand il revint, elle fut tentée de prendre avec lui le ton de l'impertinence; son oncle se moqua d'elle, et Césarine sentit qu'elle avait à faire à trop forte partie pour oser s'y risquer. Un mot de M. de Balicourt, prononcé de cet air que l'on a envers un enfant ridicule, la réduisait sur-le-champ au silence, mais en même temps lui laissait un dépit d'autant plus vif qu'elle ne pouvait le satisfaire. Elle aurait donné beaucoup pour trouver le moyen de prouver à son oncle qu'elle n'était pas entièrement dans sa dépendance. Comme elle n'entendait point les affaires, elle se persuadait que madame de Saint-Venant était la maîtresse de la retirer de chez son oncle, et mademoiselle Dubois, qui n'en savait pas plus qu'elle, l'assurait que si madame de Saint-Venant

l'avait bien voulu, il n'aurait tenu qu'à elle d'empêcher M. de Balicourt de l'emmener, mais qu'elle avait craint de se faire de nouvelles querelles avec un homme aussi entier. Alors mademoiselle Dubois se désolait de la faiblesse de sa maîtresse, et elle s'écriait les larmes aux yeux : « C'est » fini, elle n'aura jamais le courage de nous » tirer d'ici ! » Césarine au contraire était sûre qu'à son retour de Normandie, madame de Saint-Venant, cédant à la force de ses raisons et de ses sollicitations, consentirait enfin à faire valoir son autorité. Césarine se représentait avec transport ce moment de triomphe, se promettant toutefois d'en jouir assez modestement pour qu'il lui fût permis de revenir quelquefois voir sa tante et sa cousine. Clémence et madame de Balicourt commençaient à lui paraître pour le moins aussi aimables que sa vieille parente, et leur maison pour le

moins aussi amusante que la sienne; et elle n'était pas tellement frappée des agréments de la rue Saint-Louis, qu'elle ne leur préférât volontiers l'air de la campagne, les fleurs, la verdure, et même cette grande vilaine vue qui avait tant choqué sa gouvernante; mais mademoiselle Dubois regrettait si profondément ses habitudes, l'expression de ses regrets était si continuelle et si amère, qu'ils devenaient pour Césarine un véritable malheur. Tous les soirs, après une conversation sur les chagrins de la journée, elle embrassait sa gouvernante, en lui promettant que cela ne durerait pas, et tous les matins elle se levait bien décidée à contrarier de tout son pouvoir des gens qui donnaient tant de chagrin à la pauvre mademoiselle Dubois; mais une fois en présence, elle ne retrouvait plus la moitié de ses forces, et tout se bornait à quelques tentatives d'imperti-

nence dont elle se voyait aussitôt punie par la mortifiante indifférence avec laquelle elles étaient reçues.

CHAPITRE II.

UN CHAGRIN.

Le lendemain matin, Antoine étaitavant sept heures dans le jardin, où M. de Balicourt surveillait ses ouvriers, tandis que Robert étudiait dans son cabinet. Antoine avait l'air inquiet, agité; on voyait qu'il avait passé une mauvaise nuit. Il s'approcha lentement de M. de Balicourt, et fut quelques moments sans proférer une parole; il semblait craindre de l'interroger; enfin prenant sur lui : « Robert, lui dit-il, m'a dit que vous aviez à me parler. » Alors

M. de Balicourt le fit asseoir avec lui sur un banc.

« Mon cher Antoine, lui dit-il, j'ai vu votre oncle Lefranc; comme il a besoin de quelqu'un pour l'aider à tenir son magasin, il consent à vous prendre chez lui, et sera même fort aise de vous avoir. »

Antoine pâlit, et répondit à voix basse et comme n'osant se livrer à l'expression de ce qu'il sentait : « Ainsi je vais être le garçon de boutique de mon oncle.

— Vous serez, mon cher Antoine, reprit M. de Balicourt, chez un honnête homme qui vous traitera comme son neveu. Il n'y a pas de situation plus convenable pour un jeune homme que d'être avec ses parents. Vous serez utile à votre oncle; ainsi votre position, même vis-à-vis de lui, n'aura rien qui puisse vous être pénible. »

Antoine se leva en disant du même ton à M. de Balicourt : « Monsieur, je vous re-

mercie bien de toutes vos bontés. Quand partirai-je ?

— Demain matin, mon cher Antoine. Votre oncle a besoin de vous, et désire que vous vous rendiez chez lui le plus tôt possible. J'ai retenu votre place à la diligence. »

Antoine le remercia encore, le salua et s'éloigna. En ce moment arriva Robert. Il avait fini sa leçon, et venait remplacer son père auprès des ouvriers, tandis que celui-ci allait vaquer à d'autres affaires. M. de Balicourt les laissa ensemble. « Antoine, dit Robert timidement et tristement, mon père vous a parlé ?

— Oui, dit Antoine toujours de la même manière ; je vais être le garçon de boutique de mon oncle Lefranc ! »

Robert se jeta à son cou. « Mon cher Antoine, lui dit-il, nous serons toujours amis.

—Je l'espère bien, reprit vivement An-

toine; sans cela, je ne sais pas ce que je deviendrais;» et des larmes qu'il avait retenues vinrent mouiller ses paupières; mais, tâchant de se remettre, il dit d'un ton qu'il essayait de rendre plus calme et plus ferme : « Je n'ai rien, je sais bien qu'il faut prendre un état. » Il serra encore la main de Robert, et s'en alla. Robert ne le suivit pas : il savait que lorsque Antoine avait du chagrin, il ne fallait pas lui parler; mais il resta le cœur serré, et fut obligé, pour se distraire, de travailler de toute sa force avec les ouvriers qui creusaient pour planter un arbre.

Au bout d'une heure, il vit revenir Antoine, l'air au moins aussi triste que lorsqu'il l'avait quitté. Antoine l'appela, puis parut assez embarrassé de parler; enfin il lui dit : « Madame Deshayes vient de faire prier M. le curé de venir dîner aujourd'hui au château avec vous tous. M. le

curé croit que j'irai avec lui comme à l'ordinaire.

— Certainement, dit vivement Robert; j'espère bien que vous viendrez, pour notre dernier jour.

— Tenez, Robert, reprit Antoine avec plus d'embarras, je n'ai rien répondu à M. le curé, je ne lui dirai qu'au dernier moment; mais vous comprenez bien mes raisons.

— Mon Dieu! non, dit Robert, qui cependant commençait à les deviner.

— Vous voyez bien, reprit Antoine, que quand on dira que je vais à Paris, quand on demandera ce que j'y vais faire, et qu'on répondra que je vais y être garçon de boutique....» Il rougit en prononçant ces mots. Robert éprouvait une peine cruelle.

« On n'en parlera pas, dit-il, embarrassé à son tour. Antoine, vous vous figurez des choses....

— Je ne me figure rien que de très-vrai, reprit vivement Antoine; vous le savez bien vous-même. Tenez, Robert, ajouta-t-il, si tout le monde était comme vous et M. de Balicourt, comme madame de Balicourt et mademoiselle Clémence, tout cela me serait égal; mais ce n'est pas du tout la même chose. Je m'y accoutumerai, reprit-il d'une voix altérée par les larmes qu'il s'efforçait de retenir, je m'y accoutumerai. » Et voyant s'avancer M. et madame de Balicourt, il se hâta de s'éloigner.

Robert demeura le cœur si serré et la tête si préoccupée du chagrin de son ami Antoine, qu'il fut un instant sans pouvoir répondre aux questions que lui adressaient son père et sa mère; enfin, il leur conta ce qu'il venait de lui dire, et ajouta avec un profond soupir : « Pauvre Antoine! c'est bien dommage!

— J'ai toujours regretté, dit madame de

Balicourt, que nous ne pussions donner à Antoine un état qui lui convînt mieux.

— Nous ne sommes pas les maîtres, dit M. de Balicourt, de donner à Antoine tel ou tel état : celui qu'on prend dépend de la situation, de la fortune, et la mienne ne me permet pas de procurer à Antoine les moyens de choisir.

— Je le sais bien, reprit madame de Balicourt; mais il en résulte qu'il vaudrait à présent beaucoup mieux pour le pauvre Antoine qu'il n'eût pas reçu une si bonne éducation.

— Ma chère amie, dit M. de Balicourt, un bien réel ne peut jamais devenir un mal que par notre propre faute. L'éducation qu'a reçue Antoine sera sans doute fâcheuse pour lui, si elle lui donne le dégoût de son état; mais elle peut, au lieu de cela, lui inspirer le désir et les moyens de s'y rendre plus recommandable qu'un autre.

— Mais, mon père, dit Robert, il y a des états où il est bien impossible de se distinguer.

— Je ne le crois pas, mon fils. Malheureusement tous ceux qui ont, ou se supposent quelques moyens, mettent leur amour-propre à tâcher de s'élever au-dessus de leur état, au lieu de tâcher d'élever leur état par la considération personnelle qu'ils pourraient y acquérir.

— C'est qu'il me semble, mon papa, dit Clémence, que, malgré l'estime qu'on a pour la personne, l'état est toujours le même : un marchand est toujours un marchand

— Ne penses-tu pas pourtant que si tous les marchands étaient élevés comme Antoine, cela donnerait à leur état une beaucoup plus grande considération?

— Oh! sûrement; mais ils ne le sont pas tous; et que peut faire un seul?

— Nous admirions ces jours derniers la manière élégante dont les marchands arrangent le devant de leurs boutiques, et ta grand'mère te disait qu'il y a quarante ans on n'en voyait aucune arrangée ainsi : crois-tu que l'idée en soit venue à la fois à tous les marchands par une inspiration subite ?

— Oh non ! mais l'un d'eux aura eu cette idée, et les autres, voyant que cela lui attirait des chalands, l'auront imité.

— Eh bien, je suppose qu'un homme bien élevé, de condition à être marchand, comme l'est Antoine, ait l'idée de se distinguer dans son état par tous les sentiments que donne une bonne éducation, d'appliquer à son commerce ses talents et ses connaissances, de former par son mérite des relations utiles ; ne penses-tu pas que les avantages qui en résulteraient pour lui engageraient quelques-uns de ses confrères

à tâcher de l'imiter autant qu'ils le pourraient? Ils donneraient au moins de l'éducation à leurs enfants, et il y en aurait bientôt beaucoup comme Antoine, et l'éducation cesserait d'être dangereuse pour eux, parce qu'ils sauraient qu'elle doit servir à bien remplir son état, et non pas à vouloir en sortir, ce qui est une source de fautes et de chagrins.

— Cependant, mon père, dit Robert avec un peu d'impatience, il est bien naturel de se déplaire dans l'état de garçon de boutique, quand on est capable de faire mieux.

— Et qu'y a-t-il de mieux à faire, reprit M. de Balicourt d'un ton très-sérieux, qu'y a-t-il de plus noble, de plus digne d'un homme, que de s'occuper à améliorer par soi-même sa situation?

— Sans doute, pourvu que les moyens ne manquent pas.

— Il n'y a pas, dit M. de Balicourt, un seul instant de la vie où l'on n'ait le moyen de faire quelque chose d'utile pour soi-même.

— Je ne vois pas trop comment.

— Ne sommes-nous pas les maîtres d'employer chaque instant, chaque action de notre vie à nous rendre plus dignes d'estime et de confiance, et à augmenter ainsi les moyens que nous avons de nous faire distinguer des autres?

— Avec tout ce mérite-là, dit Robert en soupirant, on peut fort bien rester toute sa vie au fond d'une boutique.

— En sortirait-on plus vite sans mérite?» demanda M. de Balicourt. Robert convint que c'était plutôt le contraire. « Tout ce que je vois donc, reprit M. de Balicourt, c'est qu'à situation égale, un homme de mérite est toujours plus avantageusement placé qu'un autre, puisqu'il a toujours plus

qu'un autre les moyens de tirer parti de l'état où il se trouve.

— Il faudrait pouvoir faire entendre cela à Antoine, dit Robert en secouant la tête; il a l'air bien découragé.

— C'est à le lui faire entendre, répondit M. de Balicourt, que doivent s'appliquer ceux qui l'aiment, au lieu de le laisser se livrer à un chagrin naturel, si tu veux, mais au fond déraisonnable.

— Mais, mon père, dit Robert avec émotion, il m'est si impossible de n'être pas moi-même affligé d'une chose qui fait tant de peine à Antoine!

— Je le sais aussi, mon fils, dit M. de Balicourt; mais un homme a tant de devoirs à remplir, et souvent des devoirs si difficiles, que s'il ne prend le parti de contenir chacun de ses sentiments dans sa véritable mesure, il sera arrêté aux premiers pas, et ne sera bon à rien dans la vie. Al-

lons! » ajouta-t-il en lui secouant la main d'un air de confiance, comme pour lui dire qu'il comptait sur sa raison; et Robert tâcha de raffermir son cœur pour répondre à la confiance de son père.

« J'ai fait dire à la cuisinière de M. le curé, lui dit madame de Balicourt, de venir me parler ce matin. Je ferai moi-même mettre en ordre la petite garde-robe d'Antoine, et je t'assure qu'il n'y manquera rien.

Robert embrassa tendrement sa mère.

« Et moi, dit Clémence, j'ai presque fini d'ourler les six cravates neuves que tu lui as achetées. »

Il embrassa aussi sa sœur : il leur savait tant de gré d'aimer Antoine! Casimir les appelait de toute sa force pour déjeuner; ils y allèrent. « Est-ce donc vrai, demanda-t-il d'un air chagrin, lorsqu'on fut à table, qu'Antoine s'en aille à Paris ?

— Il est bien heureux! dit Césarine.

— Comment, ma cousine, vous aimez Paris? s'écria Casimir, qui ne concevait pas qu'on s'amusât ailleurs qu'aux Ormeaux.

— Ce que je dis, c'est qu'Antoine est bien heureux d'aller comme cela où il lui plaît.

— Il ne va pas où il lui plaît, reprit Clémence; lui, il aimerait bien mieux rester avec nous.

— A la bonne heure, dit Césarine un peu embarrassée; mais quand il sera à Paris, il pourra aller de côté et d'autre comme il lui plaira; qu'est-ce qui l'en empêcherait?

— Ce qui, le crois, dit M. de Balicourt, ne gênera de longtemps Césarine, la raison.»

Elle se tut, de crainte de pis; mais Casimir dit qu'il voudrait bien avoir l'âge

d'Antoine et de Robert, pour aller comme eux seul sur le grand chemin.

« Il n'est pas sûr, dit Clémence, qu'à l'âge de Robert maman t'y laisse aller; il faudrait être aussi raisonnable que lui. »

Césarine, qui cherchait à jeter son humeur sur quelqu'un, demanda d'un ton dédaigneux : « Est-ce que Robert est plus raisonnable qu'un autre?

Apparemment, » dit Clémence, qui ne pouvait concevoir qu'on mît en doute la raison de son frère Robert. Robert se mit à rire; sa cousine lui paraissait singulièrement enfant. Ce caprice d'indépendance, sans autre but que de satisfaire des volontés presque toujours déraisonnables, était nécessairement quelque chose de très-ridicule aux yeux de Robert, dont l'indépendance avait toujours été réglée par la raison. Son père, qui lui avait reconnu un caractère droit, un esprit ferme et judicieux, l'avait

traité de bonne heure avec une entière confiance; il était au fait des affaires de la maison, et n'ignorait pas combien la modique fortune de ses parents exigeait de soins et d'économie. Il savait aussi combien il lui était nécessaire pour sa part de former son esprit, et d'acquérir des connaissances qui lui donnassent les moyens d'obtenir dans le monde un état honorable et de la considération personnelle. Son père lui disait quelquefois : « La révolution m'a pris à l'entrée de ma carrière; il est trop tard maintenant pour la commencer. Je m'y présenterais avec une fortune insuffisante et délabrée; toujours gêné entre les soins de mon état et ceux de mon bien, je ne ferais assez ni pour l'un ni pour l'autre, au lieu qu'en me consacrant tout entier au rétablissement et à l'amélioration de ma fortune, je vous donnerai les moyens de faire valoir dans le monde tout ce que

vous pourrez avoir de mérite personnel; et toi, mon fils, tu seras l'appui de ton frère. »

En voyant ses parents s'imposer toutes sortes de privations pour l'avantage de leurs enfants, Robert brûlait du désir d'être à son tour utile à sa famille, de contribuer un jour à l'avancement de son frère, d'adoucir et d'honorer la vieillesse de ses parents. Ces idées sérieuses n'ôtaient rien à la gaieté de son caractère, gaieté d'autant plus franche que Robert, parce qu'il était raisonnable, se sentait plus libre et plus heureux; mais elles l'avaient guéri des frivolités de l'enfance. Robert sentait déjà trop bien l'importance des occupations et des sentiments d'un homme, pour en attacher aucune à des puérilités. Son temps se partageait entre ses études, dirigées par son père, et auxquelles il se livrait avec autant de zèle que d'exactitude, et le soin des propriétés

de la famille, dans lequel il aidait M. de Balicourt, et qui était pour lui un délassement. Robert avait sur les domestiques presque autant d'autorité que son père, parce qu'ils savaient tous qu'il n'agissait jamais que d'après ses ordres ou conformément à sa volonté. En effet, Robert ne décidait jamais sur rien que lorsque les intentions de son père lui étaient bien connues, ayant toujours soin de prendre ses ordres ou ses conseils, soit sur ce qui lui était personnel, soit sur les affaires de la maison qu'il pouvait être chargé de conduire. Robert ne se croyait pas moins indépendant parce qu'il se soumettait à la raison de son père, qu'il savait être faite pour diriger la sienne; aussi M. de Balicourt ne reprenait-il presque jamais Robert des fautes légères inséparables de son âge, que comme s'il l'eût averti de choses que Robert ne savait pas, et dont il était bon

qu'il fût instruit, et Robert recevait toujours ses avertissements avec reconnaissance et la sincère intention d'en profiter.

Madame de Balicourt était fière de son fils, et Robert payait son affection du plus tendre respect. S'il arrivait, dans les conversations de la famille, que l'opinion de Robert différât de celle de son père ou de sa mère, quelque vivacité qu'il mît à la soutenir, elle ne le faisait jamais sortir des formes convenables; car il savait bien que ses parents ne discutaient jamais avec lui que pour l'éclairer; et comme, en croyant avoir raison, il ne pouvait s'imaginer qu'ils eussent tort, il était surtout occupé de chercher comment il se faisait que leur avis différât du sien, ce qui l'empêchait de se laisser trop emporter à la chaleur de la dispute.

Pour Clemence, Robert était, avec ses parents, ce qu'elle aimait le mieux, et après

entièrement entre les mains de madame de Balicourt, et l'objet des soins particuliers de Clémence, qui savait s'en faire obéir, et employait son autorité sur lui avec autant de raison que de tendresse. En un mot, dans toutes les occasions où elle avait à réfléchir et à se déterminer par elle-même, elle faisait preuve d'un esprit droit et judicieux; mais lorsque madame de Balicourt avait ordonné ou défendu, Clémence n'imaginait pas qu'il y eût là-dessus aucune réflexion à faire. Elle savait que son devoir était d'obéir à ses parents, et remplissait ce devoir sans chercher d'autre motif de son obéissance.

Cependant madame de Balicourt aimait à lui expliquer, autant qu'elle le pouvait, les raisons de ce qu'elle lui prescrivait; mais il y a beaucoup de choses auxquelles les enfants sont obligés d'obéir avant de pouvoir les comprendre; il y en a même

très-peu dont ils puissent concevoir toute l'importance. En effet, s'ils étaient capables de sentir parfaitement les raisons de ce qu'on leur ordonne, ils seraient capables de se gouverner par eux-mêmes, ce qui n'est pas.

Clémence commençait pourtant a sortir tout à fait de l'enfance : les jeunes personnes dociles en sortent plus tôt que d'autres, parce que, moins occupées de suivre leurs caprices, elles écoutent davantage les personnes raisonnables, et ainsi parviennent plus tôt à les entendre ; aussi arrivait-il tous les jours à Clémence de s'expliquer d'elle-même les choses auxquelles elle s'était soumise longtemps sans les comprendre, et de faire ensuite, par raison et par sa propre volonté, ce qu'elle n'avait fait d'abord que par obéissance. Ainsi, au moment où sa cousine lui demandait pourquoi on ne voulait pas qu'el-

les allassent dans la basse-cour, elle entendit la servante et un valet de ferme se quereller en termes si grossiers qu'elle se sauva pour ne pas les entendre davantage. Elle se rappela alors que plusieurs fois, tandis qu'ils se querellaient ainsi, elle était venue à passer avec M. ou madame de Balicourt, et qu'alors ils s'étaient tus. Elle pensa bien que sa présence ni celle de sa cousine ne leur inspireraient pas le même respect, et comprit alors combien il était nécessaire à de jeunes personnes d'être toujours protégées par la présence de leurs parents, ou du moins de quelqu'un qui pût imposer aux gens assez mal élevés pour faire ou pour dire devant elles des choses capables de leur déplaire.

CHAPITRE III.

DÎNER AU CHATEAU.

En sortant du jardin, comme c'était l'heure des leçons, Clémence alla retrouver sa mère; mais Césarine s'échappa de son côté pour aller avec mademoiselle Dubois faire une promenade dans les champs. Après l'avoir inutilement cherchée, madame de Balicourt apprit qu'elle était sortie; elle en parut mécontente, et Clémence fut troublée tout le temps de sa leçon; non qu'elle craignît pour Césarine la sévérité de sa mère, mais c'était une chose si étrange

aux yeux de Clémence qu'on manquât volontairement à son devoir, que cela la mettait toujours mal à l'aise. Césarine revint enfin ; mais les leçons étaient finies, il était même bientôt temps de partir. Du plus loin que Clémence la vit rentrer dans le jardin, elle courut au-devant d'elle : « Mon Dieu ! Césarine, dit-elle avec toute la vivacité du chagrin qu'elle avait ressenti, viens donc bien vite ! Maman est fâchée de ce que tu es sortie ; dépêche-toi donc de rentrer !

— Vraiment, vraiment, dit mademoiselle Dubois, ne croirait-on pas que le feu est à la maison ? » Et cependant elle doublait le pas. Madame de Balicourt était sur le perron. « Maman, dit Clémence en se hâtant de retourner vers elle la première, Césarine ne savait pas que vous voulussiez reprendre les leçons dès aujourd'hui. » Madame de Balicourt gronda doucement

Césarine de ne le lui avoir pas demandé, et dit à mademoiselle Dubois, un peu plus sévèrement, qu'elle ne devait pas emmener Césarine sans en avoir reçu la permission.

— Je ne savais pas, répondit aigrement mademoiselle Dubois, que cette maison-ci fût une prison.

— C'est si peu une prison, mademoiselle Dubois, dit M. de Balicourt qui passait en ce moment, que le jour où il ne vous plaira pas d'y faire ce que je veux, vous êtes la maîtresse d'en sortir.

— Viens t'habiller, » dit Clémence en prenant vivement le bras de Césarine qui tenait celui de mademoiselle Dubois; et elle les entraîna toutes deux, de manière que M. de Balicourt, qui continuait son chemin, n'entendit pas la réponse que marmottait mademoiselle Dubois. Tandis que Césarine s'habillait, Clémence alla lui

cueillir un bouquet, et voyant que Césarine en le recevant faisait ce qu'elle pouvait pour conserver l'air de mauvaise humeur : « Césarine, lui dit-elle, je t'en prie, ne boude pas, cela gâterait toute notre journée. « Clémence était vraiment malheureuse quand elle voyait quelqu'un prendre de l'humeur ou se mettre en colère; plusieurs fois, au moment où Césarine allait répondre une impertinence, elle l'avait poussée du pied pour l'avertir de se taire, et Césarine, d'autant plus impatientée de l'avertissement qu'elle en sentait bien la sagesse, s'en était vengée par un coup de coude en lui disant : « Mon Dieu, Clémence, que tu es insupportable ! »

On partit pour se rendre au château. On passait devant une maison assez proprement bâtie. Deux jeunes personnes d'une figure très-commune étaient à la fenêtre d'une salle basse; Césarine s'arrêta pour

leur parler. « Est-ce que vous connaissez mesdemoiselles Georget? lui demanda sa tante, lorsqu'elle l'eut rejointe.

— Certainement, dit Césarine avec un air d'importance qu'elle prenait pour cacher un peu d'embarras : je les ai rencontrées ce matin dans les champs ; nous avons vu les Prussiens faire l'exercice ; nous nous sommes promenées avec elles, et elles ont engagé ma bonne à venir voir leur père et leur mère.

— Pour mademoiselle Dubois, tant qu'il lui plaira, dit madame de Balicourt; mais quant à vous, Césarine, je ne veux pas que vous alliez voir l'exercice des Prussiens, ni que vous fassiez société avec mesdemoiselles Georget.

— Je ne sais pas pourquoi, dit Césarine, le cœur un peu gros d'une pareille défense; elles m'ont paru très-aimables.

— Ma chère nièce, reprit M. de Balicourt

de ce ton moqueur qu'il prenait pour faire taire Césarine, on est convaincu de reste que vous ne savez pas; c'est pourquoi il faut malheureusement obéir à ceux qui savent. »

Césarine ne répliqua pas; mais l'instant d'après elle reprit de l'air le plus dégagé qu'elle put affecter : « Pour moi, j'aurais bien cru que mesdemoiselles Georget étaient aussi bonne compagnie qu'Antoine. »

Mesdemoiselles Georget, jalouses de la manière dont Antoine était reçu au château et chez M. de Balicourt, en avaient longuement causé le matin avec mademoiselle Dubois, ainsi que de son oncle M. Lefranc, chez qui leur père avait acheté une fois, pour faire plaisir à feu M. le curé, des chemises qui ne valaient rien du tout. Robert, très-piqué de la réflexion de sa cousine, dit en rougissant qu'il ne concevait pas qu'on pût faire une semblable comparaison.

« Je n'en comprends pas la différence, » reprit tranquillement Césarine, enchantée de l'avoir fâché. Robert allait répondre avec une véritable colère; son père lui frappa doucement sur l'épaule en disant: « Que t'importe, mon fils, que Césarine comprenne ou ne comprenne pas?

— Il y a une différence, dit madame de Balicourt, que Césarine aurait dû saisir, c'est notre amitié pour Antoine. » Césarine n'avait jamais vu à sa tante le ton du mécontentement; elle fut embarrassée et se tut. Madame de Balicourt ne jugea pas à propos de s'étendre sur ce sujet; elle pensait que mesdemoiselles Georget n'étant distinguées ni par une bonne éducation, ni par aucun des avantages qui effacent les inconvénients d'une société inégale, il n'y avait pas de raison pour les rechercher ni les accueillir. Elle croyait surtout leur commerce dangereux pour Césarine, à qui

l'habitude de vivre avec les domestiques avait déjà donné le goût des bavardages et des caquets, goût que mesdemoiselles Georget n'étaient que trop capables d'entretenir; mais, par cette raison, elle ne lui en dit pas davantage. Elle savait que Flore voyait quelquefois ces jeunes personnes, et ne se croyait pas assez sûre que ce qu'elle dirait d'elles ne leur serait pas rapporté.

On trouva au château la marquise de Villemoise, une autre voisine de campagne, que Robert ce jour-là ne fut pas trop content de rencontrer chez madame Deshayes. Il prévoyait bien qu'on parlerait d'Antoine; et madame de Villemoise, qu'il connaissait pour assez haute et assez peu éclairée, était la personne devant laquelle il craignait le plus d'entendre dire qu'Antoine allait habiter une boutique. Il trembla surtout alors qu'Antoine ne se fût ravisé et ne vînt dîner, en sorte qu'il fut

extrêmement soulagé lorsqu'il vit arriver le curé tout seul. Madame Deshayes lui demanda pourquoi il n'amenait pas Antoine; le curé répondit qu'il n'avait jamais pu le déterminer à venir : « Pourquoi donc cela? dit madame Deshayes d'un ton de protection, j'aurais été charmée de le voir. » Robert, redoutant la suite de la conversation, s'approcha de madame Deshayes, et lui dit tout bas que ce pauvre Antoine avait le cœur triste, parce qu'il partait le lendemain. Pendant ce temps, Césarine disait à Flore à demi-voix : « Il fait apparemment ses paquets pour aller à Paris demeurer chez son oncle M. Lefranc, marchand de toile; » et Flore répéta tout haut : « Ah! ma tante, Antoine va tenir la boutique de M. Lefranc. » A ces mots, Robert rougit et perdit contenance. « Cela n'est pas possible, dit madame Deshayes embarrassée, et jetant un regard inquiet sur madame de

Villemoise, qui se redressait d'un air où perçait toute son indignation de ce qu'on l'avait exposée à dîner en pareille compagnie. M. de Balicourt répondit qu'Antoine, pour le moment, n'avait pas d'autre ressource. « Véritablement, je ne savais pas cela, » reprit madame Deshayes; et la manière dont elle prononça ces mots paraissait contenir à la fois un reproche pour M. de Balicourt, ou pour Antoine, et une excuse pour madame de Villemoise. Celle-ci n'en conserva pas moins toute la journée une sécheresse de ton et de maintien que ne purent vaincre les attentions de madame Deshayes, dont ce jour-là toute l'importance disparaissait devant la fierté de madame de Villemoise.

Après le dîner, on alla se promener dans la campagne. Madame Deshayes, ne sachant quelles politesses faire à madame de Villemoise, proposa de la reconduire

jusque chez elle. Madame de Balicourt dit qu'elle ne pouvait aller si loin, parce que ses enfants voulaient rentrer pour faire leurs adieux à Antoine qui partait le lendemain de bonne heure. La figure de madame de Villemoise se rembrunit encore; mais Robert, qui n'avait plus osé prononcer le nom d'Antoine, fut tendrement touché du soin que prenait sa mère de témoigner aussi hautement combien elle approuvait que ses enfants remplissent envers lui les devoirs de l'amitié. Il sentit combien cette conduite était plus franche et plus noble que celle qu'il avait tenue, et se reprocha d'avoir eu la faiblesse de rougir de la condition d'Antoine, puisque c'était en quelque sorte rougir de lui. Ce tort lui fit de la peine, comme si Antoine en eût été témoin, et il chercha l'occasion de le réparer. Il venait de cueillir une fleur, ce qu'il faisait toutes les fois qu'il

en rencontrait de nouvelles en se promenant, parce qu'Antoine, Clémence et lui avaient commencé chacun un herbier. « Clémence, dit-il à sa sœur, ce pauvre Antoine, dans sa boutique de la rue Saint-Denis, ne pourra pas herboriser; il faudra continuer son herbier en même temps que le nôtre. » Il se sentit rougir en prononçant le mot *boutique;* cependant il le dit d'une voix ferme. Clémence adopta son projet avec vivacité, et M. de Balicourt à l'instant même ramassa trois plantes pareilles, et les donnant à Robert : « Tiens, dit-il, voilà pour vos trois herbiers.

— Il est plaisant, dit avec aigreur madame de Villemoise, qu'on ait prétendu faire un savant d'un petit garçon destiné à devenir marchand dans la rue Saint-Denis. »

Robert releva courageusement le gant,

et répéta, sur l'utilité de la science dans tous les états, plusieurs bonnes choses qu'il avait entendu dire à son père.

« Oui, dit madame de Villemoise; ce qui en résulte, c'est qu'on ne sait avec qui l'on vit. »

Madame Deshayes, qui ne put se méprendre à l'intention de ces paroles, crut devoir s'excuser sur ce qu'elle ne savait pas .... qu'elle ne pensait pas..... d'ailleurs l'ancien curé était un si digne homme!

« Mon Dieu! madame, reprit madame de Villemoise, je ne dis pas cela pour vous plutôt que pour d'autres; ce sont des choses tout à fait générales : je remarque seulement l'effet de ces belles études qui font que vous pouvez vous trouver à table à côté du neveu de votre marchand de toile.

— Mais, madame, dit Robert, vous

vous y êtes bien trouvée plus d'une fois, et sans peine, à côté de feu M. le curé, qui était son frère.

— Cela est parfaitement juste, » s'écria madame Deshayes, enchantée de l'excuse qu'on lui fournissait. Madame de Villemoise ne sut trop que répondre, et se retrancha sur l'état respectable de M. le curé.

« S'il n'avait pas étudié, répliqua Robert, il ne serait pas arrivé à cet état respectable. »

Madame de Villemoise recommença à insister sur la distinction des rangs, sur la confusion introduite par la révolution, les philosophes, les idées libérales, etc. Robert disputa sur toutes ces choses avec une intrépidité que soutenaient les sourires de Clémence et l'approbation de madame Deshayes. La dispute n'aurait pas fini de sitôt si madame de Balicourt n'eût

averti son fils qu'il était temps de rentrer, s'il voulait avoir quelques moments à donner à Antoine. Césarine ayant témoigné beaucoup de mécontentement de quitter sitôt la promenade, madame Deshayes proposa à madame de Balicourt de la lui laisser, promettant de la remettre chez elle en passant. Madame de Balicourt y consentit : elle évitait avec soin de contrarier inutilement Césarine, espérant par ce moyen la ramener à plus de confiance et de docilité. Robert et sa sœur n'en furent pas fâchés : Césarine détruisait pour eux la douce liberté de l'intérieur. Accoutumés à épancher sans contrainte tous leurs sentiments, ils se trouvaient naturellement gênés par la présence d'une personne qui ne partageait ni leurs goûts, ni leurs habitudes, ni cette affection qui fait qu'on est sûr les uns des autres.

On se sépara.

En revenant, Robert, encore tout échauffé de sa dispute, commençait à répéter avec une sorte d'orgueil les arguments qui avaient le plus embarrassé madame de Villemoise et enchanté madame Deshayes, quand son père lui demanda en souriant : « Mais, Robert, es-tu bien sûr de tout cela?

— Comment! mon père, reprit Robert très-étonné, ne vous l'ai-je pas entendu dire cent fois à vous-même?

— Ce que je dis, mon fils, prouve mon opinion, mais non pas la tienne.

— Cependant, quand nos opinions sont les mêmes?

— Tu crois donc, mon fils, que nos opinions sont les mêmes?

— Certainement, mon père, quand je prends les vôtres.

— Et comment fais-tu, Robert, pour prendre à seize ans, en une demi-heure,

des opinions que je n'ai pu me faire peut-être qu'après quinze ou vingt ans de réflexion et d'expérience? »

Robert réfléchit un instant; mais Clémence reprit : « Il me semble, papa, que lorsque maman ou vous dites une chose, et que Robert ou moi nous la croyons, nous prenons votre opinion.

— Et tu crois qu'alors vous avez une opinion à vous, une opinion que vous saurez soutenir par de bonnes raisons?

— Mais papa.....

— Voyons, par exemple, quand je te dirai que mon opinion est que la chimie a fait de grands progrès depuis quarante ans; qu'en penses-tu?

— Moi, papa, je pense que, puisque vous le dites, apparemment que vous le savez.

— C'est là ton opinion sur mon compte; tu penses que je sais ce que je dis, voilà

tout; mais c'est sur la chimie que je voudrais avoir ton opinion.

— Et comment, papa, dit Clémence en éclatant de rire, voulez-vous que j'aie une opinion sur la chimie?

— Si l'on en parlait devant toi, tu ne dirais donc pas que ton opinion est que la chimie a fait de grands progrès, et tu n'entreprendrais pas de le discuter?

— En vérité, mon père, dit Robert d'un ton piqué, je sais un peu mieux les raisons de votre opinion sur les choses de tout à l'heure, que Clémence ne peut savoir les raisons de votre opinion sur la chimie.

— Oui, dit M. de Balicourt, c'est parce qu'on sait un peu qu'on s'engage dans une dispute, tandis qu'il faudrait savoir beaucoup pour la soutenir.

— Cependant, reprit Robert avec un reste de satisfaction, il me semble que par hasard j'ai trouvé d'assez bonnes raisons.

— Oui, dit en souriant son père, madame Deshayes en a été très-contente; mais dis-moi, Robert, si elle eût été contre toi, aurais-tu tenu beaucoup de compte de son sentiment? »

Robert ne sut trop que répondre; mais Clémence s'écria : « Par exemple! mon papa, il me semble que c'est être un peu méprisant que de ne pas se soucier de l'approbation des gens, parce qu'on ne leur trouve pas beaucoup d'esprit.

— Non, mon enfant, parce qu'on n'est pas un objet de mépris pour manquer d'un certain degré d'esprit ou de certaines connaissances. Crois-tu que je te méprise parce que tu n'es pas un bon architecte?

— Oh! non.

— Je t'avoue cependant que je serais très-peu flatté de ton approbation sur la manière dont j'ai fait poser les fondements de ma grange.

— Je le crois, dit Clémence en riant.

— De même, quoique j'estime beaucoup madame Deshayes pour son caractère obligeant et sûr, je n'en serai pas plus fier quand elle aura approuvé mon opinion sur des choses auxquelles elle n'a pu penser.

— Madame Deshayes, dit Robert avec un peu d'impatience, peut se passer d'avoir une opinion ; mais un homme, mon père, est bien obligé d'en avoir une.

— Un homme, mon fils, doit se passer d'avoir une opinion sur les choses, jusqu'à ce qu'il puisse les bien connaître.

— Et comment se conduira-t-il?

— Comme tu le fais, d'après les opinions de ceux en qui il doit avoir confiance; mais il n'essaiera de les soutenir que lorsqu'elles seront devenues les siennes; et quand il serait obligé d'attendre quelque temps, ajouta M. de Balicourt en lui frap-

pant sur l'épaule, à seize ans, il n'y a pas grand mal. »

Robert se consola de cette petite leçon, parce qu'il sentit que son père avait raison, et que tout ce qui lui donnait une idée raisonnable de plus était pour lui un grand plaisir; car Robert ne connaissait rien de plus heureux et de plus nécessaire que d'agir et de penser toujours le mieux possible.

CHAPITRE IV.

LES ADIEUX.

En arrivant à la maison, Robert alla chercher Antoine, et le ramena au bout de quelque temps. Il le devança pour dire à ses parents : « Je suis parvenu à distraire Antoine de son chagrin; ainsi évitez de lui en parler.

— Pourquoi donc le distraire? demanda M. de Balicourt; est-ce pour nous épargner la vue de sa tristesse?

— Non assurément, dit Robert; mais c'est toujours quelques moments de chagrin d'épargnés.

— C'est-à-dire de reculés; il vaut bien mieux, au contraire, l'occuper de son chagrin pendant que nous y sommes, pour lui donner des consolations dont il se souviendra quand nous n'y serons plus. » Et s'avançant vers Antoine, qui entrait d'un air assez gai : « Mon cher Antoine, dit-il en lui tendant la main, je suis bien aise de voir que vous avez bon courage. »

La physionomie d'Antoine s'obscurcit aussitôt; et il répondit d'une voix basse et altérée : « Il faudra bien, monsieur, que je m'accoutume.

— A quoi voulez-vous vous accoutumer? » Lui demanda M. de Balicourt en le faisant asseoir près de lui, à côté de la table où travaillaient sa femme et sa fille.

« A n'être autre chose qu'un garçon de boutique, » répondit Antoine les yeux baissés, les doigts machinalement occupés à frapper sur le coin de sa chaise, et d'un

ton qui prouvait la peine qu'il avait à contenir les sentiments amers dont il était agité.

« Et moi aussi, dit M. de Balicourt, j'ai été garçon de boutique.

— Dans l'émigration, quelle différence! s'écria Antoine avec un mouvement d'impatience qu'il ne put réprimer. Vous n'étiez pas fait pour cela, vous, monsieur de Balicourt, on le savait bien; au lieu que moi, c'est mon état, poursuivit-il en reprenant la même attitude et le même ton. Je ne puis pas être autre chose..... Voilà tout..... Je m'y accoutumerai.

— Personne ne me connaissait, reprit M. de Balicourt, personne ne m'a jamais regardé que comme un simple garçon de boutique.

— Mais vous le saviez, vous, au moins, ce que vous étiez, et c'était tout. Tenez, monsieur de Balicourt, poursuivit-il avec

la plus grande vivacité, si, dans ce moment, on me disait : Antoine, tu es un homme comme il faut, mais des malheurs te réduisent à prendre l'état de garçon cabaretier, et à laisser ignorer qui tu es; quand je me verrais mal nourri, mal logé, mal vêtu, je dirais : Cela m'est égal, parce que je sentirais qu'il y a de la grandeur d'âme à supporter cela gaiement, et cela me suffirait. Quand je me trouverais avec des gens grossiers, mal élevés, je penserais que je ne suis pas fait comme ces gens-là, que je ne suis pas fait pour vivre avec eux, et cela m'élèverait au-dessus de tout. Quand même, voyez-vous, je rencontrerais des personnes qui me regarderaient du haut en bas, je songerais en moi-même que ces personnes-là ne savent pas que je suis autant qu'elles; et je vous l'assure, monsieur de Balicourt, cette idée-là me ferait sourire.

— Eh bien ! dit M. de Balicourt, si

vous vous trouvez jamais avec des gens grossiers et mal élevés, ne pourrez-vous donc pas vous dire : Je ne suis pas comme ces gens-là ; je suis fait, par mon éducation, par mes sentiments, pour une société plus douce et plus polie?

— Cela est possible, mais.....

— Si, dans les gens à qui vous aurez affaire, il s'en trouvait d'un assez pauvre esprit pour chercher à vous faire sentir leur supériorité par un ton de dédain ou d'insolence que vous n'auriez pas mérité, ne pourrez-vous pas penser en vous-même : Ces gens-là seraient bien étonnés s'ils savaient comme je les juge et comme mon esprit regarde le leur du haut en bas? Quand vous vous verrez confondu par votre état avec des gens qui n'auront pas reçu les mêmes avantages que vous, ne sentirez-vous pas du plaisir à vous dire : Si l'on me connaissait, il n'en serait pas tout à fait de même?

— Vous avez bien de la bonté, monsieur de Balicourt, dit Antoine touché et déjà calmé ; je le disais à Robert : si tout le monde vous ressemblait.....

— Il ne s'agit pas des autres, mon cher Antoine, mais de vous, des moyens de courage que vous pouvez trouver en vous-même, et que vous y trouverez, je vous en réponds, si vous profitez de la bonne éducation que vous avez reçue, et que vous persistiez à vous conduire d'après les principes qu'elle vous a donnés. Je connais un homme qui s'y est résigné, ajouta M. de Balicourt, dans un cas un peu plus fâcheux que celui où vous vous trouvez. »

Antoine ayant demandé de qui il s'agissait, « C'est une longue histoire, » reprit M. de Balicourt. Clémence témoigna un grand désir de l'entendre, les deux jeunes gens s'y joignirent, et M. de Balicourt consentit à la leur raconter.

HISTOIRE DE MOREL.

Le baron de Rivert, ancien ami de mon père, leur dit-il, avait un neveu nommé Jules de Rivert, qui, par ses vices et son indigne conduite, faisait le malheur de son oncle. Jules avait perdu ses parents, et M. de Rivert, se trouvant de son côté veuf et sans enfants, aurait été disposé à regarder son neveu comme son fils; mais il n'avait éprouvé que les chagrins et les embarras de cette triste paternité. Deux fois il avait payé les dettes de Jules; en plusieurs occasions, il avait été obligé de s'entremettre pour lui épargner des éclats déshonorants; mais il n'avait pu empêcher enfin qu'on ne l'obligeât de quitter son régiment, où il était haï autant que méprisé, joignant aux inclinations les plus basses le plus détestable caractère.

M. de Rivert avait fini par lui défendre de se présenter devant lui, et pour se consoler des chagrins que lui donnait le méprisable Jules, il avait adopté, élevé et marié une jeune parente dont il comptait faire son héritière. M. et madame de Saint-Alphonse, c'était le nom du jeune ménage, habitaient avec lui sa terre des Arcis, qu'il se plaisait à arranger, à embellir pour ses enfants adoptifs, et pour le petit Hippolyte, fils de madame de Saint-Alphonse, qu'il aimait à la folie.

La révolution commençait; la province qu'habitait M. de Rivert était une des plus violentes du midi de la France. Les bienfaits que M. de Rivert ne cessait de répandre dans tout le pays des environs n'eussent probablement pas suffi pour le garantir des dangers qui menaçaient alors tous les grands propriétaires; mais une cause particulière les augmentait encore pour lui :

l'infâme Jules s'était jeté avec fureur dans le parti le plus emporté. Outre son goût naturel pour tout ce qui portait l'empreinte du déréglement, il espérait y trouver des chances favorables à ses intérêts, et en même temps l'occasion de satisfaire sa haine contre son oncle et les Saint-Alphonse. Établi dans une ville voisine, où ses mœurs et ses principes le liaient avec tout ce qui s'y trouvait d'hommes méprisables, il les avait associés à ses desseins. Leurs discours et leurs manœuvres irritèrent bientôt le peuple à tel point contre cette famille jusqu'alors généralement aimée et respectée, que M. de Rivert et M. de Saint-Alphonse, investis et menacés par une multitude furieuse, ne durent leur salut qu'au courage et à la prudence de Morel, intendant de M. de Rivert, qui, dans cette occasion, exposa plusieurs fois ses jours pour sauver les leurs. Cependant

leurs propriétés n'avaient point été attaquées : la prévoyante cupidité de Jules s'était gardée de diriger la rage de la populace contre des biens dont il espérait un jour se rendre le maître ; mais leur vie n'était plus en sûreté dans le pays, ils le quittèrent, M. de Saint-Alphonse pour passer dans les pays étrangers, où sa femme le suivit bientôt, et M. de Rivert pour se rendre à Paris avec le petit Hippolyte, alors âgé de deux ans, et qui, sortant d'une maladie, fut jugé trop faible pour accompagner ses parents.

Cependant l'émeute où M. de Rivert avait failli perdre la vie l'avait frappé d'une impression de terreur qu'il n'était pas en son pouvoir de surmonter ; sa santé en était altérée, ses facultés morales même en paraissaient ébranlées. Une affreuse mélancolie le poursuivait ; la réflexion et l'imagination s'unissaient pour lui pré-

senter l'avenir sous les couleurs les plus sombres; enfin le séjour de la France lui devint insupportable, surtout séparé de M. et de madame de Saint-Alphonse, et l'opinion de son médecin, véritablement inquiet de l'état où il le voyait, se joignant au désir qu'il avait de s'éloigner, il résolut d'aller les rejoindre. Mais, ne partageant pas les espérances de ceux qui se flattaient d'un prompt retour, il forma le projet de réaliser sa fortune, pour être ensuite le maître d'en disposer comme il lui plairait. Sa terre des Arcis était la seule qu'il ne pût se résoudre à vendre; il l'avait arrangée pour Hippolyte, et ne désespérait pas que cet enfant ne pût la posséder dans des temps plus heureux, que son âge lui permettait d'attendre sans danger. Il imagina de la vendre fictivement à son intendant Morel, pour la soustraire à la confiscation qu'il prévoyait devoir atteindre les

biens des émigrés, et la conserver au moins à Hippolyte, si ses parents ne devaient pas en jouir.

Morel possédait toute sa confiance, et nul homme n'était plus fait pour la justifier. Élevé avec M. de Rivert, dont son père avait été gouverneur, il n'avait jamais voulu se marier pour ne le pas quitter, et lui avait consacré sa vie avec un dévoûment presque sans exemple. Les intérêts de M. de Rivert avaient été son unique occupation, et peut-être était-il vrai de dire que, depuis l'âge de raison, Morel n'avait pas eu en toute sa vie une seule pensée qui ne se rapportât à M. de Rivert ou à sa famille. Ces sentiments se manifestaient peu; Morel était, de tous les hommes que j'aie jamais connus, celui de qui on aurait le moins obtenu une parole inutile, et toute parole était inutile pour lui lorsqu'elle n'avait pas un objet direct, positif, important.

Quand l'objet lui paraissait en valoir la peine, Morel parlait, et alors ses paroles avaient une force singulière par l'extrême froideur avec laquelle il exprimait les vérités les plus étranges pour ceux à qui il les disait, ou les plus contraires à leur opinion, ou même, s'il était nécessaire, les plus désagréables pour eux. Jamais sa grande figure sèche et froide ne changeait d'expression; jamais son ton ne s'élevait ni ne s'abaissait; jamais son discours ne s'écartait des formes du raisonnement : une fois, dans une conférence avec Jules de Rivert, relative à des arrangements de famille, il avait commencé ainsi sa phrase: «Comme il est à présumer, monsieur le chevalier, que vous mourrez aux galères..... » Et il avait tranquillement déduit les conséquences de cette proposition. Une autre fois, ayant à conclure un marché avec un homme qui voulait se dispenser de certaines formalités : « Comme vous n'êtes

pas un honnête homme, lui dit-il, il faut que je prenne toutes mes précautions. » Et en s'exprimant ainsi, il avait toujours l'air de regarder la chose comme tellement convenue, qu'on ne savait presque comment faire pour n'en pas convenir avec lui.

Avec cet extérieur et ces manières, Morel, comme on peut le croire, était peu aimé, assez craint, parce qu'on l'avait toujours trouvé, sur les intérêts de M. de Rivert, d'une sévérité que n'y aurait pas apportée son maître, et bien connu seulement de M. de Rivert; car madame de Saint-Alphonse, jeune femme assez vive, était tentée de le regarder comme démocrate, parce qu'il s'était opposé à plusieurs folies où avait failli la jeter l'exaltation de ses opinions; et quand M. de Rivert ne l'entendait pas, elle disait volontiers que Morel n'était pas un homme à qui l'on dût se fier. Mais M. de Rivert l'aurait entendue,

que cela n'eût rien diminué de sa confiance. Depuis que l'idée de quitter la France s'était emparée de son esprit, elle le dominait tellement qu'il ne lui fut plus possible de goûter aucun repos. L'état de sa santé devenant d'ailleurs tous les jours plus alarmant, il fit faire en hâte l'acte de vente qui transportait à Morel la propriété des Arcis, et une procuration pour le charger de vendre réellement ses autres possessions. Morel, de son côté, fit une déclaration comme quoi la terre des Arcis appartenait toujours à M. de Rivert, et lui remit cette pièce qu'il savait bien être de peu de valeur, mais à laquelle il comptait suppléer par quelque acte plus authentique, aussitôt que cela serait possible et sans inconvénients. M. de Rivert était aux Arcis lorsque Morel lui remit cette déclaration; il s'y était rendu secrètement pour y terminer quelques arrangements, comptant

de là retourner à Paris dans l'intention d'y prendre Hippolyte, qu'il voulait emmener avec lui. C'était avec une sorte de répugnance que M. de Rivert avait reçu la déclaration de Morel, tant il craignait que quelque hasard ne découvrît ce qu'il avait un si grand désir de cacher; aussi portait-il constamment ce papier sur lui. Cependant, comme le portefeuille dans lequel il l'avait renfermé était assez volumineux, plusieurs fois il était sorti de sa poche; une fois, entre autres, il en tomba pendant qu'il s'habillait. Alors, jugeant plus prudent de le serrer ailleurs, il le mit dans un secrétaire, et dit à Michel, son domestique de confiance, qui l'avait suivi dans ce voyage : « Ne me le laisse pas oublier. »

Le soir de ce même jour, dès que la nuit fut venue, M. de Rivert, quoique assez souffrant, sortit à pied du château avec Morel pour se rendre dans un endroit dé-

sert, situé environ à une lieue de là, où il avait rendez-vous avec un des fermiers de M. de Saint-Alphonse, dont l'attachement lui était connu, et qui, instruit de son voyage aux Arcis, avait désiré le voir pour quelque affaire. En chemin M. de Rivert donnait ses ordres à Morel relativement à l'entretien des Arcis, et insistait sur les précautions qu'il fallait prendre pour conserver cette terre à Hippolyte. Il paraissait encore plus préoccupé de cette idée qu'à l'ordinaire : il répétait les choses comme s'il eût dû les dire pour la dernière fois, semblait craindre que le temps ne lui manquât, et plusieurs fois dit à Morel en lui expliquant ses intentions : « Entendez-vous, Morel, ceci est mon testament; regardez les paroles que je vous dis comme mon testament. »

M. de Rivert, dans la crainte d'être rencontré et reconnu, avait voulu prendre

les chemins les moins praticables. Ils étaient au moment d'arriver, et n'avaient plus à faire que quelques centaines de pas dans un sentier étroit le long d'un ravin. Morel marchait le premier : tout d'un coup il entendit M. de Rivert pousser deux ou trois soupirs profonds, comme ceux d'un homme très-fatigué. Morel, sans se retourner, ce qui, en cet endroit, eût été impossible, lui tendit la main par derrière : M. de Rivert ne la prit pas. Alors, gagnant un endroit un peu plus large, Morel se retourna et ne vit plus M. de Rivert; mais il entendit dans le ravin le bruit de quelque chose qui tombe : il y regarda, et aperçut au fond son malheureux maître étendu et immobile, frappé probablement d'une attaque d'apoplexie qui le menaçait depuis assez longtemps. Il était tombé, et sa tête avait donné contre une pierre qui lui avait fait une profonde blessure; Morel, lors-

qu'il parvint à arriver jusqu'à lui, le trouva sans vie.

La douleur, quelque forte et inopinée qu'elle pût être, n'était point chez Morel un mouvement violent capable de troubler ses facultés ; c'était un état cruel, mais tranquille, qui laissait en lui tout à sa place. Son unique pensée avait toujours été d'exécuter les volontés de son maître vivant; sa première pensée fut d'exécuter les dernières volontés de son maître mort. Il devenait d'autant plus important d'établir la validité de la vente qu'il lui avait faite, que M. de Rivert ne laissant point de testament, tout son bien passait à Jules, et madame de Saint-Alphonse demeurait privée de tout, excepté de ce qui lui avait été donné par son contrat de mariage. Morel sentit donc qu'il n'y avait rien de plus pressé que d'anéantir sa déclaration, et prit dans la poche de M. de Rivert la clef

du secrétaire où il savait qu'était renfermé le portefeuille. En me racontant depuis que, pour trouver cette poche, il avait été obligé de retourner le corps inanimé de son malheureux maître, il ne me dit que ces mots : « Heureusement je n'en mourus pas. »

Il vit arriver de l'autre côté du ravin le fermier qui se rendait au lieu du rendez-vous; il l'appela, lui apprit ce qui venait d'arriver, l'engagea à demeurer en ce lieu tandis qu'il irait chercher du secours; mais sachant bien que tout secours était inutile, il se rendit aux Arcis en diligence, et connaissant parfaitement les êtres, pénétra par une petite porte et sans lumière jusqu'au cabinet de M. de Rivert, ouvrit le secrétaire et s'empara du portefeuille. Il le tenait dans sa main lorsque Michel, qui avait entendu du bruit, parut avec une lumière; et stupéfait de voir Morel revenu

sans son maître, il s'écria : « Bon Dieu ! est-ce que Monsieur serait parti ? » Puis apercevant le portefeuille : « C'est là ce portefeuille qu'il avait tant à cœur de ne pas oublier.

— Vous allez porter une lettre à Paris, lui dit Morel qui voulait l'éloigner.

— Monsieur est donc parti sans moi ? demanda une seconde fois Michel, avec la plus grande surprise.

— Allez seller votre cheval, dit Morel, et que personne ne s'aperçoive de votre départ. »

Morel avait tellement l'habitude de ne pas répondre aux questions, qu'on avait pris celle de ne jamais rien savoir de ce qu'on lui demandait. Michel alla donc se préparer, et Morel, après avoir mis de côté le papier qu'il voulait soustraire, replaça le portefeuille au lieu où il l'avait pris, puis remit à Michel une lettre insignifiante pour

le notaire de M. de Rivert, où, sans l'instruire de rien, il lui parlait de différentes choses relatives aux affaires de M. de Rivert. Michel lui demanda encore s'il ne le chargeait pas du portefeuille de son maître; mais Morel, d'un signe de tête, lui souhaita un bon voyage et s'en alla. N'ayant plus de raison pour cacher la mort de M. de Rivert, ni le séjour qu'il avait fait dans un lieu où personne ne pouvait plus rien contre lui, il se rendit auprès des autorités du village, et rendit compte de ce qui s'était passé. On se transporta sur le lieu de l'accident, et la mort trop bien constatée, M. de Rivert fut enterré dans la chapelle des Arcis, où Morel se promit d'empêcher que Jules ne vînt troubler son repos.

Aussitôt que celui-ci fut instruit de la mort de son oncle, il se hâta de se faire reconnaître comme héritier, et voulut en conséquence prendre possession des Arcis;

mais Morel produisit l'acte de vente. Alors une clameur générale s'éleva contre lui; personne ne croyait à la réalité de cette vente, et quoique Jules fût généralement détesté, l'action de priver un héritier légitime de ses droits paraissait quelque chose de si infâme, qu'on s'indignait contre la fourberie dont il était la victime. On variait d'opinion sur le motif qui avait pu engager M. de Rivert à cette vente simulée; mais on pensa généralement que Morel avait soustrait des papiers destinés à prouver que la terre ne lui appartenait pas réellement. Bientôt on alla plus loin : l'étonnement qu'avait causé la mort de M. de Rivert fit place à d'odieux soupçons. Le fermier, dont l'imagination avait été frappée par ce cruel accident, prétendait avoir entendu de loin comme des cris étouffés; il l'avait dit dès le premier instant, et en fut bien plus persuadé quand

l'opinion générale vint à l'appui de la sienne. Cependant M. de Rivert n'était pas mort de sa blessure, mais de l'attaque d'apoplexie qui avait déterminé sa chute; le rapport des chirurgiens avait été positif à cet égard : mais la prévention n'écoute rien, et il passa bientôt pour constant que Morel avait assassiné son maître en le précipitant dans le ravin pour s'emparer de ses papiers. Jules avait accrédité ces bruits, auxquels il n'ajoutait aucune foi: il connaissait même trop bien Morel pour ne pas soupçonner que sa conduite était le résultat de quelque instruction qu'il avait reçue de M. de Rivert; mais il espérait, en le rendant toujours plus odieux, trouver plus de facilité à l'attaquer sur la vente des Arcis.

Il entama un procès, mais la vente était si bien faite qu'il n'y avait pas moyen de l'annuler. Morel n'avait pas voulu d'avocat, « parce que, m'a-t-il dit depuis, il faut tou-

jours dire quatre fois plus de paroles à son avocat qu'à ses juges. » Il avait plus que jamais intérêt à ne pas parler, car il fallait à la fois éviter de convenir de la vérité et de proférer un mensonge. Il plaida sa cause aussi brièvement qu'il fut possible, sans jamais affirmer que la vente fût réelle, disant seulement qu'il fallait lui prouver qu'elle était fausse; et réfutant en peu de mots tous les moyens qu'on employa pour y parvenir. Ce fut donc dans le cours de ce procès qu'il apprit pour la première fois les bruits atroces répandus contre lui. Comme Morel ne parlait à personne, personne ne lui parlait; mais l'avocat de Jules ayant fait une allusion très-claire au prétendu assassinat de M. de Rivert, Morel le comprit et ne s'étonna pas, car il ne s'étonnait jamais; seulement il pâlit tout à coup. Il ne répondit rien, parce que, dans toute occasion nouvelle, Morel se taisait

jusqu'à ce qu'il eût réfléchi sur les raisons qu'il pouvait y avoir de parler. Dans la nuit qui suivit cette journée, le feu prit par hasard à une maison de campagne appartenant à l'avocat de Jules. On fut convaincu que c'était Morel qui l'y avait mis; on commença à avoir peur de lui encore plus que de Jules, dont le pouvoir baissait parce qu'il se trouvait attaché à un parti de révolutionnaires que d'autres révolutionnaires travaillaient à rendre suspects au peuple pour se mettre à leur place. La femme de l'avocat, qui avait failli périr dans les flammes, conjura son mari de ne pas s'exposer davantage au ressentiment d'un tel homme, si bien que celui-ci prétendit être malade et abandonna la cause. Le fermier, auprès de qui l'on avait pris des renseignements pour savoir s'il n'y aurait pas moyen d'attaquer Morel criminellement, vint tout

tremblant l'assurer qu'il n'avait rien dit contre lui, et qu'il ne se mêlerait jamais de ses affaires. Morel s'aperçut qu'il lui était utile, pour le succès de son dessein, qu'on le regardât comme l'assassin de M. de Rivert, et comme un homme capable de tous les crimes, en sorte qu'il ne lui arriva pas de prononcer un mot qui pût détruire cette opinion; seulement, pendant quelque temps, toutes les fois qu'il voyait quelqu'un, il pâlissait comme la première fois, dans l'idée qu'en le regardant on croyait voir l'assassin de M. de Rivert.

Il gagna son procès. On n'avait aucun moyen pour l'empêcher de le gagner; mais il n'en fut que plus prouvé à tout le monde qu'il aurait mérité de le perdre. La tranquillité avec laquelle il s'était tenu dans les véritables moyens de sa cause, sans jamais prétendre nier ce qu'il savait être vrai, passa pour de l'impudence. Les

honnêtes gens s'effrayaient de l'intrépidité d'un homme capable de braver à ce point l'opinion ; elle fut pour lui auprès des autres une espèce de recommandation. La terreur commençait : le jacobin le plus effronté ne voyait point passer Morel sans une sorte d'étonnement que lui causait le calme de cet homme imperturbable ; il fut cependant mandé plusieurs fois à son comité révolutionnaire, et interpellé sur les faits dont on l'accusait. Il demanda à ceux qui prétendaient l'interroger de quoi ils se mêlaient, ne leur répondit point, leur imposa par sa froide assurance, qu'ils prirent pour de l'audace, par le mépris qu'il ne se donnait la peine ni de leur cacher ni de leur montrer, et dans lequel ils crurent voir seulement le sentiment de supériorité d'un homme plus habile qu'eux.

Des temps plus doux revinrent. Morel continua d'être craint et détesté, d'autant

plus qu'il ne dépensait pas un sou du revenu des Arcis, l'employant tout entier en améliorations, ou le plaçant pour le rendre un jour à Hippolyte, en sorte que le reproche d'une avarice sordide se joignait à tous les motifs d'aversion que l'on croyait avoir contre lui. La vie solitaire et sauvage qu'il menait prêtait à mille contes plus étranges les uns que les autres, et bien propres à augmenter la terreur qu'il inspirait. On montrait de loin son château aux voyageurs comme une sorte de curiosité effrayante. Il voyait les hommes et les femmes, du plus loin qu'ils l'apercevaient, s'écarter de son chemin; les enfants, plus hardis, le poursuivirent plus d'une fois en l'appelant *assassin*, et plus d'une fois Morel reçut des pierres, sans se donner la peine de regarder d'où elles venaient. Un jour il entrait dans la chapelle où était enterré M. de Rivert; une vieille femme le

vit, et lui cria de loin : « Scélérat, n'as-tu pas peur de M. le baron? » Morel avait en ce moment les yeux fixés sur son tombeau; il sentit ce mouvement d'horreur qu'il avait déjà éprouvé plusieurs fois, mais il ne s'y arrêta pas plus qu'à ces pierres que lui jetaient les enfants, ou bien à un mal qui lui serait venu sans qu'il pût l'empêcher.

Il avait fait venir Hippolyte, que, dans les circonstances où l'on se trouvait lors de la mort de M. de Rivert, aucun parent n'avait songé à réclamer. Il aimait tendrement cet enfant, qu'avait tant aimé son maître, et pour lequel il se sacrifiait lui-même tous les jours. Si quelque chose eût été capable de donner un grand plaisir à Morel, c'eût été de prendre Hippolyte avec lui, de l'élever, de le regarder et même de lui parler comme à son fils; mais il ne s'agissait pas de cela. Son séjour au châ-

255438B

teau aurait pu donner des soupçons; ses soins pour un enfant d'émigrés auraient éveillé la méfiance des jacobins. Il le mit en pension dans une ville située à quelque distance des Arcis, où cependant, lorsque la terreur fut passée, il se permettait de l'aller voir quelquefois. Il y fut apparemment reconnu par quelqu'un; car une fois, en arrivant, il vit les enfants l'entourer d'abord, et se sauver en criant à Hippolyte : « Voilà l'assassin de ton oncle Rivert. » Hippolyte courut après eux dans une grande colère, battant ceux qu'il pouvait attraper, et revint ensuite tout ému embrasser Morel, qu'il aimait beaucoup, malgré son air froid, parce qu'il lui faisait des caresses et des présents, et que c'était d'ailleurs la seule personne qui s'intéressât à lui. Trois mois après, quand Morel retourna dans la pension, les petits garçons, qu'on avait sans doute grondés et punis l'autre fois,

l'entourèrent de même, se sauvèrent ensuite, mais sans rien dire. Hippolyte se jeta dans ses bras tout rouge et tout tremblant; et cachant son visage contre l'épaule de Morel, lui dit à voix basse : « N'est-ce pas que vous n'avez pas assassiné mon oncle Rivert? » Morel l'embrassa sans rien dire et s'en alla. Trois mois après, quand il y retourna, Hippolyte ne vint point à sa rencontre; et même, quand Morel s'approcha de lui, il ne se retourna pour le regarder qu'avec une répugnance visible, ne se laissa embrasser que parce qu'il n'osait le refuser, et, après avoir reçu les présents que Morel lui apportait, il les mit sans rien dire, et sans y toucher davantage, sur un banc qui était à côté de lui. Morel s'en alla, et, pour la première fois de sa vie, crut sentir quelques larmes dans ses yeux. Trois mois après, ce fut la même chose. Depuis ce temps Morel n'embrassa

plus Hippolyte, ne s'approcha de lui qu'autant qu'il fallait pour le bien voir, se contenta de payer sa pension, de s'informer avec exactitudede ce qui le regardait, et de remettre au maître les présents qu'il lui destinait.

Son plus grand soin était de tenir Michel éloigné du pays, de peur qu'il ne parlât de sa course nocturne au château et du portefeuille, ce qui aurait prouvé la soustraction des papiers, qu'on ne faisait que soupçonner. Aussitôt après l'avoir fait partir des Arcis, il avait écrit à Paris pour recommander fortement qu'on le plaçât. Michel était entré au service d'une famille qui partait pour les pays étrangers, et l'avait suivie jusqu'au moment où, pressé du désir de revoir son pays, il était revenu en France, précisément à l'époque de la plus grande terreur. Il se rendit aux Arcis. Morel, vers le soir, descendait la colline

sur laquelle était situé le château, lorsqu'il le vit venir chargé de son petit bagage; il alla droit à lui : « Michel, lui dit-il, presque avant que celui-ci eût eu le temps de le reconnaître, tu es un émigré. » Michel se troubla; sa simplicité l'avait empêché de songer ou de croire aux dangers qu'il courait en rentrant en France; mais le peu de séjour qu'il y avait déjà fait ne l'avait que trop averti : il ne savait plus qui devait lui inspirer de la crainte ou de la confiance. Le ton de Morel le fit frémir. « Monsieur Morel, dit-il en tremblant, vous ne me vendrez pas. » Morel reprit : « Tu es un émigré, et voilà des gens qui vont te reconnaître. » Michel vit en effet plusieurs paysans qui s'approchaient. « Est-ce qu'ils seraient capables de me faire tort? dit Michel encore plus effrayé. Je les reconnais bien, c'est Jean et puis Pierre. » Morel répondit d'un ton plus élevé : « Ils savent que tu es un

émigré; on l'a mandé dans le pays. » Cela était vrai. « Oh! monsieur Morel, lui dit Michel, ne criez pas si haut; est-il possible que ce soit vous qui vouliez me faire du tort? — Eh bien, dit Morel, va-t'en. — M'en aller? comment? par où? — Viens, » dit Morel en lui montrant le chemin; et Michel le suivit presque sans savoir ce qu'il faisait. Morel le mena au château, le fit sortir par les jardins, et le conduisit lui-même par les routes de montagnes qu'il connaissait bien. Chemin faisant, il lui donna de l'argent, lui dit de retourner à Paris et qu'il aurait soin de lui. Michel, qui commençait à se rassurer, demandait s'il ne serait pas possible de demeurer dans le pays; il faisait des raisonnements pour prouver à Morel que ni Pierre, ni Jean, ni les autres, qui étaient ses anciens camarades, ne voudraient lui faire du tort, à lui qui ne leur en avait jamais fait. Il s'arrêtait, interro-

geait Morel, qui ne répondait rien et continuait son chemin, et Michel recommençait à le suivre. Cependant à un endroit où l'on pouvait choisir entre deux sentiers, Morel s'arrêta. L'un des deux était le sentier d'où M. de Rivert était tombé dans le ravin : Morel n'y avait pas passé depuis ce temps-là ; il le prit. Quand ils furent près de l'endroit, il se retourna et dit à Michel : « C'est là qu'est tombé M. de Rivert. » Michel regarda. « On dit dans le pays, reprit Morel, que c'est moi qui l'ai poussé. — Oh ! monsieur Morel, est-il possible ? s'écria Michel qui ne savait trop que penser. — Il est sûr, dit Morel en le prenant par le bras, que cela m'était aussi aisé qu'il me le serait maintenant de t'y jeter toi-même. » Michel poussa un cri d'effroi, mais sans oser dans cet étroit sentier ni se débattre ni se mouvoir. Morel le lâcha en lui disant : « Va-t'en de ce pays-ci, et n'y

reviens pas. Il recommença à marcher. Comme Michel hésitait à le suivre, Morel s'arrêta et le regarda en lui montrant le chemin, et Michel se hâta de se remettre en marche. Quand ils arrivèrent à l'endroit où Michel devait trouver une voiture pour s'en aller, Morel lui dit : « Ne prononce à personne ici ni ton nom ni le mien ; » et il ajouta de nouveau : « Et quand tu seras parti, souviens-toi de ne pas revenir. » Il ne prit pas, en disant ces paroles, un ton plus imposant qu'à l'ordinaire; il ne lui arrivait jamais d'en changer : mais le ton de Morel était tel que, lorsqu'il ordonnait une chose, on entendait sur-le-champ qu'il fallait qu'elle se fît. Michel s'en alla hors de lui-même; il avait regardé Morel jusqu'alors comme le plus honnête homme du monde; ses idées se trouvaient entièrement confondues. De la route par laquelle il s'en alla on apercevait les Arcis. Ses

compagnons de voyage parlant de Morel selon l'idée qu'on en avait dans le pays, Michel frissonna de tout ce qu'il apprit : on ajouta que, malgré l'aversion que Morel inspirait, personne à deux lieues à la ronde ne s'aviserait de lui manquer, tant on avait peur de ce qui pourrait en arriver. Michel, en écoutant tout cela, se fortifia dans la résolution de lui obéir sur tous les points. Par les soins du notaire de M. de Rivert, à qui Morel le recommanda fortement, Michel fut bien placé dans les charrois. Cependant, lorsque la terreur fut passée et que le temps eut diminué l'impression de frayeur qu'il avait reçue, Michel, dans un des voyages qu'il faisait à la suite des armées, se trouvant à quelques lieues des Arcis, eut la fantaisie d'y passer; mais il n'osa le faire sans écrire à Morel pour lui en demander la permission. Morel ne lui répondit que ces mots : « Souviens-toi de

tout ce que je t'ai dit; » auxquels il ajouta, par post-scriptum : « Quand tu seras dans l'embarras, écris-moi. » Il ne fallait pas à Michel une grande sagacité pour comprendre que Morel, ayant intérêt à le tenir éloigné, serait son protecteur aussi longtemps qu'il se soumettrait aux conditions prescrites, et n'ayant pas de raisons pressantes pour s'y soustraire, il continua de les accomplir.

Morel vivait assez tranquille, cultivant les jardins, faisant valoir la terre, isolé de tout le monde, même de ceux avec qui ses affaires le mettaient nécessairement en rapport; car on pouvait dire qu'il n'y avait réellement aucune communication entre Morel et les gens qui l'approchaient : ses idées, ses sentiments leur demeuraient inconnus, et il ne cherchait point à s'enquérir des leurs. La situation dans laquelle il se trouvait avait, s'il était possible, aug-

menté cette disposition; il avait séparé son existence du monde entier : indifférent sur tout ce qui ne se rapportait pas à l'objet auquel il avait consacré toute sa vie, il ne pouvait éprouver de peines ou de plaisirs personnels, que ceux qui lui venaient de la part d'Hippolyte. C'était pour lui le représentant de M. de Rivert, et à l'affection exclusive qui l'avait attaché à son ancien maître, Morel ajoutait encore cette sollicitude, cet attendrissement qu'inspirent le sort et la présence d'un enfant qu'on aime et dont on se croit chargé. Pour Hippolyte seul, Morel aurait pu se sentir capable de faiblesse. S'il était une jouissance dont l'idée pût ébranler son imagination, c'était celle de recevoir une caresse d'Hippolyte, de s'entendre dire par lui, comme autrefois : *Bonjour, mon vieux ami.* Mais ce n'était pour lui qu'un rêve sans consistance, sans aucune réalité possible

Morel avait sacrifié le reste de sa vie. Tant que Michel existait, il ne voulait pas s'exposer à réveiller un procès que la découverte d'un pareil témoin pouvait rendre très-mauvais; il ne voulait pas être exposé à se voir interrogé sur la vérité de son témoignage. « Quand je serai mort, pensait-il, on ne me fera pas parler. » N'ayant que des parents très-éloignés et qu'il n'avait peut-être jamais vus, on ne pouvait trouver très-extraordinaire qu'il léguât à Hippolyte par son testament la terre des Arcis et les fonds provenant des revenus accumulés; le testament ne donnant d'ailleurs aucune explication, il y avait lieu de croire qu'on accepterait cette restitution comme l'effet d'un remords; car Morel avait même renoncé au plaisir d'espérer qu'Hippolyte pourrait bénir sa mémoire. Mais autant il était facile de comprendre que Morel, en le supposant coupable, eût

voulu réparer après sa mort, autant l'action de se dépouiller de son vivant aurait donné aux choses un aspect différent. Cette générosité extraordinaire, quand même il eût pu refuser d'en donner l'explication, faisait tomber les mauvais bruits, et laissait deviner la vérité. Il devenait clair alors que Morel n'avait point réellement acheté les Arcis, et cette espèce d'aveu fournissait un nouvel argument à Jules de Rivert, qui, toujours embarrassé dans ses affaires, toujours plus avide d'argent à mesure qu'il en faisait un plus mauvais usage, n'attendait que le moindre prétexte pour renouveler des efforts qui une seconde fois pouvaient être plus heureux.

D'ailleurs madame de Saint-Alphonse était rentrée en France, et augmentait le danger. Elle avait laissé son mari en Amérique, où il faisait valoir une petite propriété, et venait en France essayer de re-

trouver quelque chose de leurs biens. Un fermier fidèle, celui qui avait presque été témoin de la mort de M. de Rivert, avait acheté sa ferme pour la conserver aux propriétaires, et l'avait en effet remise à madame de Saint-Alphonse. Elle était établie dans la ville voisine des Arcis, et portait à Morel une haine violente, qui lui avait fait adopter sans examen tous les bruits répandus sur son compte. La vivacité naturelle de ses sentiments, exaltés encore par ses malheurs, la conduisait quelquefois à un excès de déraison qui ne laissait plus le moindre empire aux arguments les mieux fondés, ni à l'évidence la plus claire; elle croyait alors ce qu'elle voulait croire, faisait ce qu'elle voulait faire, sans qu'aucun motif de prudence pût l'arrêter ou la contenir. Hippolyte n'avait pas dans ses affections une part égale à celle de ses autres enfants, qui, nés en

pays étranger, n'avaient jamais été séparés d'elle. Il avait trois ans lorsqu'elle était partie de France, et elle avait été douze ans sans y rentrer. Durant cet intervalle, différentes circonstances, tenant pour la plupart aux événements publics, s'étaient opposées à ce que ses parents le fissent venir en Amérique, où ils avaient passé quatre ou cinq ans après leur émigration. Plusieurs fois ils avaient écrit pour qu'on l'ôtât des mains de Morel; mais ou les lettres n'arrivaient pas, ou elles ne donnaient pas l'autorité nécessaire, ou bien ceux à qui elles s'adressaient, peu intéressés à cette affaire, ne mettaient pas beaucoup de suite et de chaleur à la faire réussir; en sorte que Morel avait trouvé moyen de ne pas se laisser déposséder jusqu'à l'arrivée de madame de Saint-Alphonse, pour qui la bonne éducation qu'avait reçue son fils n'était qu'un motif d'humeur, quand elle son

geait qu'il la devait à Morel. Prévenue comme elle l'était contre lui, elle se sentait indignée des obligations que lui avait Hippolyte, et peut-être qu'une obligation de plus, au lieu de l'éclairer sur l'injustice de son ressentiment, n'aurait servi qu'à le rendre plus amer; du moins était-il certain qu'elle aurait été vivement blessée de voir le reste du bien de M. de Rivert tomber tout entier entre les mains d'Hippolyte, au lieu de lui revenir à elle-même pour se partager ensuite entre tous ses enfants; et supposé qu'elle n'eût pas poussé la folie (ce qui, dans son caractère, n'était pas impossible) jusqu'à prétendre soutenir légalement ses droits, quoique légalement elle n'en eût aucun, du moins on ne pouvait guère douter que, par ses imprudences, elle ne réveillât des questions dangereuses et ne donnât des armes à son indigne cousin.

Hippolyte, sorti au retour de sa mère de

la pension où l'avait mis Morel, était depuis trois ans avec elle, et ces trois ans savaient été pour son vieil ami le temp d'une rude épreuve. La famille de Saint-Alphonse se trouvait réduite à un état de gêne très-pénible. Hippolyte n'y avait pas été accoutumé dans son enfance, et en souffrait dans l'âge où les privations se font le plus cruellement sentir. Assez fier, assez impatient, quoique rempli de qualités nobles et attachantes, il ne savait pas supporter cette dépendance que la pauvreté fait peser sur tous les détails de la vie, et que le caractère de madame de Saint-Alphonse rendait encore plus fâcheuse; il ne sentait pas assez que son devoir lui ordonnait de supporter les caprices de sa mère. Chaque jour produisait pour tous deux quelque nouveau sujet d'aigreur; la vie était entre eux fatigante et amère. Hippolyte découragé avait insensi-

blement abandonné les études que, d'après les exhortations de son maître, il s'était promis de continuer hors de sa pension. Entièrement livré à l'agitation de son esprit, il passait ses journées à parcourir la campagne, tantôt formant mille projets pour l'avenir, et les embrassant avec toute l'illusion d'une imagination jeune et ardente, tantôt se laissant aller au désespoir que lui causait l'impossibilité trop évidente de les réaliser. Morel le rencontrait souvent aux environs des Arcis; il le voyait pâle et triste, vêtu d'une manière qui annonçait le défaut d'aisance. Quelquefois il lui parut qu'Hippolyte avait le désir de s'approcher de lui et de lui parler; alors il s'éloignait; car s'il fût arrivé qu'Hippolyte lui eût adressé quelques mots sur le malheur de sa situation, c'était peut-être la seule chose au monde que Morel eût trouvée trop difficile à supporter: mais aussitôt

qu'il l'avait perdue de vue, il s'asseyait et calculait combien de temps il lui restait encore probablement à vivre avant qu'Hippolyte pût entrer en jouissance.

Il avait aussi des occasions assez fréquentes d'entendre parler de lui. Madame de Saint-Alphonse avait un domestique qui faisait tout l'ouvrage de la maison : très-peu de temps après son arrivée, Leonard, c'était le nom de ce domestique, revenant de la ferme chargé de provisions, avait été attaqué par un dogue qui, mal attaché sous une voiture de roulier, rompit sa chaîne et se jeta sur lui. Leonard, dont les deux mains étaient embarrassées, se servit de son pied pour repousser le chien ; mais l'animal, saisissant le pied qu'on lui présentait, le mordit et le tira avec tant de fureur, que Léonard, renversé par terre, courait grand risque d'être étranglé, si Morel, accourant avec sa canne, n'eût as-

sez occupé le dogue pour laisser à Léonard le temps de se relever, et au maître celui d'arriver et de reprendre son chien. La morsure qu'avait reçue Léonard le faisait beaucoup souffrir : comme il avait grand'peine à marcher, Morel lui donna le bras jusqu'à la ville. Chemin faisant, Léonard, qui était bavard et confiant, lui conta ce qu'il savait des affaires de la famille, lui parla d'Hippolyte, qui venait de sortir de sa pension, entremêla ses discours d'un grand nombre de questions auxquelles Morel ne répondit pas plus qu'à son ordinaire, si bien que Léonard, qui, étranger au pays et entré depuis peu au service de madame de Saint-Alphonse, ne connaissait pas Morel, étonné de son silence, se tut à la fin, essayant seulement encore par intervalles, et avec aussi peu de succès, de le faire parler. Revenu chez ses maîtres, il sut bientôt à qui il devait la vie. On lui

apprit ce qu'était Morel, ou du moins ce qu'on pensait de lui; mais Léonard, encore tout échauffé de sa reconnaissance, ne voulut rien croire de ce qu'on lui imputait, et fut soutenu par Hippolyte, à qui son maître de pension avait fait connaître l'absurdité des bruits répandus touchant la mort de M. de Rivert, mais sans lui cacher toutefois que, selon toute probabilité, Morel était au moins coupable d'un abus de confiance. Hippolyte avait déjà eu à ce sujet une querelle avec sa mère. Elle était décidée à ne rien rabattre de ce qui pouvait augmenter et justifier son aversion, tandis qu'Hippolyte ne pouvait oublier l'affection que lui avait témoignée Morel dans son enfance, ni ce qu'il avait fait pour lui. Cette querelle n'avait servi qu'à rendre plus vive l'impression qu'il en conservait. On s'intéresse naturellement à celui qu'on croit injustement accusé; et la ri-

gueur avec laquelle on le voit traité pour des torts qu'il n'a pas, dispose à sentir moins vivement ceux qu'on croit avoir à lui reprocher. Hippolyte fut donc enchanté de l'opinion qu'exprimait Léonard, et prit cette occasion de recommencer à soutenir très-vivement l'innocence de Morel relativement à l'imputation d'assassinat; ce qui irrita tellement madame de Saint-Alphonse, qu'elle défendit à Hippolyte de prononcer jamais ce nom devant elle. Les domestiques sont ordinairement disposés à préférer ceux des enfants de la maison qu'ils voient moins bien traités par leurs parents; Léonard prit donc une affection singulière pour Hippolyte, qui, malgré quelques défauts, avait un caractère réellement attachant. Hippolyte, malheureux et isolé, se laissa aller avec lui au plaisir de parler sans réserve et sans contradiction de ce qui l'intéressait. Leur

entretien tomba quelquefois sur Morel : Hippolyte paraissait tenté de croire que Morel l'aimait encore, et ne s'était éloigné de lui qu'à regret. Léonard, saisissant cette idée avec sa vivacité ordinaire, s'imagina que, s'il pouvait parler à Morel, il l'engagerait à tirer Hippolyte du malheur où il se trouvait ; en conséquence il épia le moment de le rencontrer, ce qui n'était pas difficile, Morel étant presque toujours dans les champs. Le secours que Léonard en avait reçu, quoiqu'il se fût écoulé depuis un temps assez considérable, lui servit de prétexte pour entrer en conversation. Il remercia Morel, lui parla de madame de Saint-Alphonse, d'Hippolyte, qu'il assura l'avoir chargé de faire ses compliments à M. Morel. Morel, qui dans ce moment taillait un arbre, ne détourna pas la tête, ne fit pas un mouvement qui pût annoncer l'émotion ou la surprise ;

mais sa serpette s'arrêta, et Léonard crut voir une légère rougeur se répandre sur sa figure : ce fut l'affaire d'une seconde : la serpette reprit son ouvrage, la figure de Morel sa teinte ordinaire, et Léonard, n'en obtenant plus aucun signe sur lequel il pût fonder une conjecture, le quitta pour aller raconter le tout à Hippolyte, qui le gronda d'avoir parlé en son nom. Il avait trop de fierté pour vouloir faire des avances à un homme auquel il croyait des torts envers sa famille, et il défendit à Léonard de jamais rien dire de sa part à Morel. Léonard n'en chercha pas moins les occasions de le rencontrer et de lui parler d'Hippolyte. Morel ne l'évitait pas, et le laissait dire tant qu'il lui plaisait. Il est vrai que Morel avait l'habitude de faire si peu de cas des paroles, que généralement il lui était assez indifférent qu'on lui parlât ou qu'on ne lui parlât pas, et qu'il ne lui arrivait jamais

de se déranger de son chemin ou de son ouvrage pour éviter un bavard; ainsi Léonard ne pouvait rien conclure de sa complaisance à l'écouter. Mais une fois que Léonard lui racontait plusieurs détails de privations que la pauvreté imposait à Hippolyte, et qu'il lui disait, entre autres choses, qu'Hippolyte venait d'avoir un rhume violent, accompagné de fièvre, pour avoir couru pendant deux jours de pluie avec des souliers percés, il crut voir trembler la main dont Morel tenait sa canne, et il lui parut qu'il la serrait avec une force extraordinaire. Une autre fois il lui disait qu'Hippolyte se souvenait bien de l'amitié qu'il lui avait montrée autrefois, et le défendait toutes les fois qu'on parlait mal de lui. Il assura que Morel en l'écoutant avait un peu détourné la tête de l'autre côté, et qu'il était demeuré quelques instants sans reprendre sa première

attitude. Enfin un jour, après l'avoir entretenu des malheurs d'Hippolyte, Léonard se hasarda à lui dire en soupirant : « Ah ! si les Arcis étaient revenus à madame de Saint-Alphonse à la mort de M. de Rivert, tout irait bien autrement ! » Morel ne parut point troublé; mais, après un moment de silence, il répondit : « Les Arcis, à la mort de M. le baron, allaient à M. le chevalier. » Léonard, d'autant plus frappé de cette réponse que c'était la première qu'il eût encore obtenue de Morel, en conclut (ce qui était vrai, mais ce qu'il n'imaginait que sur des présomptions fort légères) que l'intention de Morel, en gardant les Arcis, pouvait bien avoir été de les empêcher de tomber entre les mains de Jules. Il communiqua ses idées à Hippolyte, qui d'abord n'y fit pas grande attention : mais, à mesure qu'il devenait plus malheureux, le besoin de s'attacher à quelque espérance

le rendait plus crédule; il se laissa persuader à demi que Morel, mécontent peut-être de la manière dont il s'était éloigné de lui, n'attendait qu'un retour de sa part pour témoigner sa fidélité envers sa famille. Ce fut ce qui lui donna plusieurs fois le désir de s'approcher pour lui parler; mais blessé du soin manifeste que Morel prenait à l'éviter, il revenait chaque fois indigné contre Morel, contre Léonard, contre lui-même, protestant qu'il ne s'abaisserait plus ainsi, jusqu'à ce qu'un nouvel accèsnde chagrin, de nouveaux discours de Léonard, de nouveaux indices de l'affection de Morel, le fissent consentir à une nouvelle tentative, toujours aussi timide et aussi infructueuse que les autres.

Hippolyte avait conçu le désir d'entrer au service; c'était un de ses sujets de querelle avec sa mère, que cette seule idée

mettait dans une violente colère. Il espérait trouver un appui dans son père, dont le retour en France était annoncé comme prochain ; mais après plusieurs délais, au moment où l'on attendait enfin son arrivée, une lettre de M. de Saint-Alphonse annonça que ses affaires le retiendraient encore pour un peu de temps dont il ne pouvait déterminer la durée. Privé de la seule espérance qui soutînt encore sa patience, Hippolyte prit sa situation dans une telle horreur que rien ne lui parut trop fâcheux pour en sortir, et que, perdant de vue toute autre considération, il résolut de s'engager comme simple soldat. Léonard, à qui il confia son projet, essaya inutilement de l'en détourner ; ce parti convenait à son imagination ardente, à son caractère naturellement courageux, à son âge avide de nouveautés ; les souffrances et les fatigues ne l'effrayaient pas plus que les dangers,

et les motifs de devoir, qui seuls auraient pu le faire balancer, auraient eu besoin d'un autre avocat que Léonard. Hippolyte, livré de bonne heure à lui-même, sans autre guide que la droiture naturelle de son cœur, n'avait pas assez réfléchi sur les obligations d'un fils pour connaître tous les droits d'une mère, et pour comprendre que des torts de caractère, tels que ceux de madame de Saint-Alphonse, ne suffisaient pas pour les anéantir. Il croyait que son malheur, bien qu'il eût contribué à l'augmenter, l'autorisait à disposer de sa propre destinée, et il ne voyait dans ce qui pouvait lui arriver de plus pénible que soulagement et espérance. Cette nouvelle idée s'était tellement emparée de son esprit, qu'elle ranimait et tirait du découragement où il avait été plongé, que Léonard put d'abord à peine se faire écouter quand il voulut lui parler de Morel, et lui con-

seiller de tenter au moins cette dernière ressource avant de se résoudre tout à fait ; il ne parvint à l'obtenir qu'en le menaçant d'instruire sa mère de son projet. Hippolyte, redevenu fier depuis qu'il se croyait le maître de n'être plus malheureux, ne voulait pas s'exposer à courir inutilement après Morel, qu'il voyait décidé à l'éviter. Léonard lui proposa d'aller le prévenir, afin de savoir d'avance à quoi s'en tenir. Cet expédient ne plaisait nullement à Hippolyte ; mais Léonard ne promettait le secret qu'à ce prix ; il fallut bien en passer par là.

Léonard alla donc trouver Morel, et lui dit qu'Hippolyte, désirant lui parler, comptait se rendre aux Arcis le lendemain matin. Morel ne lui répondit rien ; Léonard lui demanda s'il y serait. Morel, après avoir réfléchi, lui dit : « A huit heures du matin ? c'est bon. » Léonard n'en put tirer autre

chose, et craignant qu'Hippolyte ne trouvât pas cette réponse suffisante, il se permit de la traduire, et lui dit que Morel l'attendait. Hippolyte en fut médiocrement satisfait; il n'y avait pas compté, et commença à penser qu'il ne saurait trop que lui dire; mais à force de se rappeler la tendresse que lui avait autrefois témoignée Morel, et ce qu'il avait fait pour lui, à force de s'entendre répéter par Léonard tout ce qui pouvait lui donner lieu de croire que cette affection subsistait toujours, il s'attendrit, parvint à se représenter Morel sous les traits les plus favorables, et plein de confiance, lui écrivit la lettre suivante :

« Vous m'avez servi de père; je vous » dois mon éducation, peut-être la vie; car » que serais-je devenu sans vous? Il m'est » impossible de croire que vous ayez voulu » contribuer à la ruine de ma famille. Ré- » duit à la plus malheureuse situation, c'est

» à vous que je m'adresse pour savoir si je » puis espérer d'en sortir un jour. J'irai de- » main matin à huit heures chercher votre » réponse, et, je l'espère, embrasser mon » vieil ami. »

Il était certain que si Morel, après avoir reçu cette lettre, consentait à lui parler, ce ne pouvait être que dans les intentions les plus favorables. Hippolyte courut le lendemain aux Arcis rempli d'espérance, et n'y trouva plus Morel. Il était parti la veille au soir, à pied, sans dire où il allait ni quand il reviendrait, et laissant des ordres qui faisaient supposer une longue absence.

Cette résolution avait été prise en raison du premier message d'Hippolyte. N'étant pas sûr de parvenir à conserver devant lui sa froideur et son apparente dureté, trouvant du moins cet effort trop pénible, il avait pensé que le seul parti raisonnable

était de s'éloigner et d'échapper à des tentatives qu'il jugeait bien devoir être renouvelées. Il lui paraissait impossible d'exposer son secret à l'imprudence d'un jeune homme. Ce secret était en quelque sorte celui de M. de Rivert, ou du moins, selon lui, le seul moyen de remplir ses intentions, et l'accomplissement de ses intentions était le point fixe sur lequel venaient se réunir tous les devoirs de Morel. Peut-être, dans la manière de les remplir, portait-il un peu de l'opiniâtreté naturelle de son caractère, augmentée de l'opiniâtreté de la vieillesse, qui tient à ses idées, parce qu'elle ne peut plus en concevoir de nouvelles. Peut-être une conduite différente aurait-elle eu moins d'inconvénients qu'il ne pensait; mais la nécessité d'agir comme il le faisait se trouvait si bien établie dans son esprit, qu'il ne songeait plus à se demander si cette opinion était vraie ou

fausse ; il n'était question pour lui que de s'y conformer avec toute la rigueur et la roideur de sa conscience.

La lettre d'Hippolyte n'eût eu d'autre effet, s'il avait été nécessaire, que de le confirmer dans son projet. Il se sentit, en la lisant, la poitrine si serrée qu'il se crut au moment de perdre la respiration. Aussi, après l'avoir lue, il la serra dans sa poche, sans y regarder de nouveau, et commença à ranger la maison dans l'ordre où il voulait qu'elle se trouvât quand Hippolyte viendrait en prendre possession après sa mort ; car il ne savait pas s'il pourrait y rentrer. Il l'avait distribuée en intention de la manière qu'il supposait devoir être la plus commode à Hippolyte lorsqu'il l'habiterait, changeant la destination de telle ou telle pièce lorsqu'il lui venait une nouvelle idée, faisant transporter un meuble de la chambre de *M. le*

comte dans celle de *madame la comtesse*, selon que cela lui paraissait plus convenable; car il pensait bien qu'Hippolyte se marierait un jour. Il se représentait déjà son fils; il souriait en y pensant, et lui avait aussi réservé sa chambre toute garnie de meubles, et même des joujoux qui avaient servi à Hippolyte dans son enfance.

Ce fut la dernière qu'il arrangea; après cela, il crut pouvoir relire encore la lettre pour dire adieu à son cher Hippolyte. Mais alors il repensa au lendemain, à ce qu'allait souffrir Hippolyte en voyant ses espérances trompées, à l'indignation qu'il éprouverait contre lui. Ce fut avec ces idées qu'il remit la lettre dans sa poche, donna ses derniers ordres et s'en alla. Il s'en alla par une soirée froide et pluvieuse, occupé de ses pensées, sentant s'augmenter à chaque instant le chagrin qui le dévorait,

mais sans l'agiter, sans avoir la puissance de ralentir ou d'accélérer sa marche. Il sentit aussi un frisson qui se glissait dans toutes ses veines, soit qu'il vînt du dehors ou du dedans de lui-même. Il continua de marcher le même train, parce qu'il voulait être assez loin le lendemain matin pour qu'on ne pût le retrouver. Il arriva en effet de bonne heure au lieu qu'il s'était prescrit, et s'y arrêta, parce qu'il se sentit si malade qu'il pensa qu'il pourrait bien en mourir; et il ne voulait pas mourir, s'il était possible, trop loin des Arcis, de peur que cela ne mît plus d'embarras dans les affaires.

Sa maladie augmenta en effet ce jour-là et le jour suivant de telle sorte, qu'il forma le projet de retourner à la ville qu'habitait Hippolyte, et où son testament était déposé chez un notaire. Mais il voulut, avant de prendre ce parti, être sûr de

n'en pas revenir. Il envoya chercher un médecin, et l'interrogea si tranquillement sur son état, que le médecin, qui le connaissait et qui, le trouvant fort mal, pensa que l'approche de la mort pourrait lui inspirer quelque bonne pensée, lui dit franchement que, s'il voulait mettre ordre aux affaires de sa conscience, il n'avait pas de temps à perdre. Il était en effet dans un tel état de fièvre et de souffrance, que tout autre que lui n'aurait pas cru avoir la force, et aurait eu à peine la volonté de se retourner dans son lit; mais, chez Morel, le caractère ne cédait pas plus à la maladie qu'à la douleur ou à l'affection. Malgré toutes les représentations de ceux qui l'entouraient, il se fit mettre dans une carriole. Une femme, venue la veille de la ville, et qui voulait y retourner, s'offrit à l'accompagner pour le soigner pendant la route.

En partant, ils rencontrèrent un régiment en marche; il venait de la ville. La femme qui accompagnait Morel le regarda passer et poussa un grand soupir. Il y avait à la suite du régiment plusieurs jeunes gens qui semblaient en faire partie, mais qui n'avaient pas encore l'uniforme. Elle sortit à moitié de la voiture pour les regarder, puis y rentrant : « Dieu merci! dit-elle, il n'y est pas. J'avais bien peur de voir le pauvre M. Hippolyte avec eux.

— Pourquoi Hippolyte serait-il avec eux? demanda Morel, frappé d'une sorte d'effroi.

— Hélas! monsieur, dit la femme, c'est M. Hippolyte de Saint-Alphonse. Vous le connaissez peut-être; je fais la lessive chez eux. M. Léonard m'a dit qu'il était décidé à s'engager dans le premier régiment qui passerait. Quand celui-là est arrivé hier matin, il pleurait comme un enfant, et il

m'a dit : « La mère Leroux, c'est fait, je suis sûr que M. Hippolyte sera engagé avant ce soir. »

Morel fut saisi d'un frisson plus fort qu'aucun de ceux que lui avait donnés sa maladie. La femme ajouta : « Il est certain que, si ce n'était le risque d'être tué, il vaudrait mieux pour ce pauvre jeune homme être soldat que de vivre comme il le fait. Il est capable d'un mauvais coup : je l'ai vu un soir se cogner la tête contre les murs, que cela faisait pitié. »

Morel tremblait violemment; ses dents claquaient sans qu'il pût s'en empêcher. Bientôt à ce tremblement succéda une chaleur brûlante et une agitation de tête intolérable, comme lorsque nos pensées nous emportent rapidement et que le corps est obligé de se tenir en place. Il aurait voulu pouvoir hâter son existence, pour ainsi dire; chaque moment de sa vie lui

paraissait un danger pour Hippolyte. Ils arrivèrent à la ville dans l'après-dînée. Ils ne faisaient que d'y entrer, quand la carriole s'arrêta, et la femme qui accompagnait Morel voulut tirer précipitamment le rideau qui fermait le devant : le rideau mal attaché tomba, et ce mouvement ayant attiré les regards de Morel, il vit que sa voiture était arrêtée par un enterrement. Une pensée affreuse s'empara de son esprit. « Qui est-ce qu'on enterre? » demanda-t-il à sa compagne de son ton de voix ordinaire, et sans faire un mouvement. Il attendit sa réponse. Occupée à raccommoder le rideau, elle ne l'avait pas entendu. Il répéta sa question, et en l'achevant, il crut que la vie allait l'abandonner.

« C'est M. Jules de Rivert, répondit la femme, toujours occupée de son rideau et de l'enterrement.

— Jules de Rivert! répéta Morel, entre

la vie et la mort, mais toujours avec les apparences du calme. Vous ne vous trompez pas de nom, vous en êtes sûre?

— Pardi! sûre, je le connais bien peut-être; il logeait là au coin de la place. C'est ma sœur qui le gardait; il est mort hier matin d'une goutte remontée.»

A ces mots, il sembla au pauvre Morel qu'une détente générale s'opérait dans tout son être; ses bras tombèrent à ses côtés; il se laissa aller au fond de la voiture; ses yeux se fermèrent, et pour la première fois, il en sortit un ruisseau de larmes. Hippolyte allait donc se trouver maître des Arcis, sans contradiction et sans inquiétude. La volonté de M. de Rivert allait être accomplie; le devoir allait cesser d'être difficile; l'honnêteté pouvait agir sans crainte. Ces idées se présentèrent toutes à la fois à son esprit avec une telle vivacité, une telle abondance, qu'il pouvait à peine

y suffire; son caractère, si ferme contre les émotions pénibles, succomba pendant quelques moments sous celles de la joie. Pendant quelques moments il fut incapable de se tirer de l'espèce d'anéantissement physique où l'avait jeté cette nouvelle si peu attendue; mais tout d'un coup il se dit : « Il faut tâcher de vivre à présent. » Il se redressa sur son siége, et la force de sa volonté se retrouva tout entière. En arrivant à l'auberge qu'il avait coutume d'habiter quand il passait quelques jours à la ville, après s'être bien assuré que Jules n'était plus à craindre, son premier soin fut d'envoyer chercher Hippolyte.

Hippolyte, à qui Léonard n'avait pas cru devoir garder le secret qu'il lui avait imprudemment promis, n'avait pu résister à l'état où cette nouvelle avait jeté sa mère. Mortellement effrayée du projet de son fils, madame de Saint-Alphonse, au lieu de ses

emportements ordinaires, n'avait montré qu'une douleur devant laquelle toutes les résolutions d'Hippolyte s'étaient évanouies. Il venait de lui promettre d'attendre au moins son père pour prendre un parti quelconque. Ce fut Léonard qui, le visage rayonnant de joie, vint lui dire que Morel le demandait. Hippolyte hésita d'abord; il avait été profondément blessé du départ de Morel : mais on lui dit qu'il était très-malade; il s'y rendit. Il le trouva dans son lit, entouré de plusieurs personnes, au nombre desquelles était un notaire occupé à écrire; les autres paraissaient appelées comme témoins. Il fit signe à Hippolyte de s'asseoir; et, comme le notaire avait achevé, il lut tout haut ce qu'il venait d'écrire. C'était la copie du testament de Morel, transformé en donation, par laquelle il transférait à Hippolyte la propriété des Arcis et celle des fonds pro-

venant des revenus qu'il en avait perçus depuis la mort de M. de Rivert, en acceptant seulement ses gages d'intendant pendant ce temps-là. Lorsqu'Hippolyte eut compris ce que c'était, il voulut parler, mais Morel lui fit signe de la main de laisser continuer la lecture, et quelqu'un lui dit : « Ne le contrariez pas, cela lui ferait du mal. »

Quand le notaire eut fini, il apporta le papier à Morel pour le signer. Hippolyte voulut encore se lever et parler ; Morel dit d'une voix ferme : « Ce sont les intentions de M. le baron; personne n'y peut rien changer ; » et il signa. Les témoins signèrent aussi. Hippolyte pendant ce temps s'approcha du lit, et n'osant se livrer à ce qu'il sentait, de peur de le trop agiter, il lui prit la main et le regarda avec affection, sans prononcer une parole. Les regards de Morel, fixés sur lui, expri-

maient la tranquilité intérieure d'une âme pleinement satisfaite. Il lui serra la main, puis l'écartant doucement et faisant signe à tout le monde de s'en aller, il dit : « A présent, laissez-moi guérir; » et il se renfonça dans son lit pour ne plus songer qu'à sa maladie.

Elle tourna plus heureusement qu'on ne l'avait espéré. Soit qu'il ne fût pas si mal que le médecin et lui-même l'avaient cru d'abord, soit que la joie eût fait en lui une révolution salutaire, il fut bientôt hors de danger. Hippolyte était revenu doucement s'asseoir au chevet de son lit, mais sans lui rien dire, et uniquement dans l'intention de le soigner. Morel en parut bien aise. Léonard ne put résister aussi au plaisir d'entrer dans sa chambre et de lui faire un profond salut. Hippolyte lui avait recommandé de ne rien dire; mais le pauvre homme avait les larmes aux yeux. Morel

lui fit un signe de tête amical, et Léonard sortit de là le cœur plein de joie pour aller faire le tour du château et du parc des Arcis; car Hippolyte lui avait défendu d'y entrer et d'avoir l'air d'en prendre possession sur-le-champ, ce que Léonard n'aurait pas manqué de faire. Morel, aussitôt qu'il fut mieux, fit apporter toutes les clefs du chêteau à Hippolyte, qui lui dit : « J'y entrerai quand vous pourrez m'ouvrir vous-même. » Il vit bientôt qu'il ne fallait pas parler beaucoup à Morel de sa reconnaissance, mais il la lui prouvait par des soins assidus. Il avait obtenu de lui l'explication des motifs de sa conduite, et quelques mots lui firent comprendre ce qu'il avait souffert. Il en conçut pour lui une véritable vénération.

Madame de Saint-Alphonse fut quelque temps avant de se résoudre à voir Morel : on ne la décidait pas facilement à revenir

sur ses idées, et elle ne pouvait prendre son parti de ne pas trouver au moins quelque chose à redire à ce qu'elle avait si longtemps détesté. D'ailleurs, comme l'avait prévu Morel, elle se croyait lésée, et la joie que lui devait causer la fortune de son fils aurait bientôt fait place à l'aigreur, si, de son propre mouvement et avec l'approbation de Morel, Hippolyte, qui, ayant atteint sa dix-huitième année, se trouvait en jouissance de ses revenus, ne s'était engagé à lui en abandonner une portion considérable pendant un certain nombre d'années, pour l'aider à mettre en ordre la fortune délabrée de Jules de Rivert, dont elle héritait, et dont, par ce moyen, elle parvint dans la suite à tirer un parti avantageux. Au moment où cet arrangement venait d'être conclu, M. de Saint-Alphonse, dont les affaires s'étaient terminées beaucoup plus tôt qu'il ne s'y

attendait, arriva inopinément. C'était un homme raisonnable et juste, fait pour sentir tout ce qu'il devait à la conduite de Morel, et pour le lui témoigner de la manière la plus propre à lui convenir. Sa femme, à laquelle il imposait, et que d'ailleurs les procédés de son fils avaient adoucie, consentit d'assez bonne grâce à se joindre à eux le jour où ils conduisirent Morel aux Arcis, dont il mit Hippolyte en possession. Elle y retrouva avec plaisir son appartement rangé comme si elle l'avait quitté la veille. Morel rentra dans le sien qu'il n'avait pas cessé d'habiter, et dit à Hippolyte avec son sérieux accoutumé : « Je pense que vous continuerez à me charger de vos affaires. » Hippolyte, pour toute réponse, lui sauta au cou, et Léonard, qui les avait suivis dans tout le château sans pouvoir se lasser d'admirer, demanda et obtint d'être chargé de conduire la maison

sous ses ordres, ce à quoi Morel consentit en raison de son affection pour Hippolyte, et parce qu'il lui était toujours aussi indifférent que Léonard parlât ou se tût.

Hippolyte est entré au service, du consentement de son père, qui lui a obtenu celui de sa mère. Il s'y est distingué, s'est marié, est devenu père d'un fils, et Morel en a été le parrain. Cet enfant est l'objet de sa passion, et le maîtrise au point d'en tout obtenir, même que Morel lui fasse des contes; il est vrai qu'ils sont courts.

« Oh ! le singulier homme que ce Morel ! » s'écria Clémence. Robert secoua la tête; Antoine paraissait réfléchir profondément.

« Croyez-vous, monsieur, demanda-t-il à M. de Balicourt, que pendant tout ce temps-là il ait été bien malheureux?

— Je ne le crois pas, dit M. de Balicourt.

— Ni moi non plus, dit Antoine. Il me semble bien que lorsqu'on a entrepris une chose avec l'espérance d'y réussir, on peut supporter beaucoup de choses; » et il soupira.

« C'étaient pourtant, dit vivement Robert, des choses difficiles à supporter, que le moment où ces enfants l'ont appelé *assassin*, et celui où cette femme lui a dit: *Scélérat! n'as-tu pas peur de M. le baron?*

— Il t'aurait donc paru plus facile, lui dit M. de Balicourt, de tout déclarer pour éviter ces insultes?

— Non, mon père...

— Mais, mon fils, il faut savoir ce qu'on veut, et quand on est décidé à une chose, ne pas s'arrêter à en calculer les inconvénients, car cela ne sert qu'à les rendre plus pénibles.

— Je crois cependant que, tout en étant décidé à faire son devoir, on peut sentir qu'il est difficile.

— Oui; mais je crois que toutes les fois qu'on a rempli des devoirs difficiles, c'est en tournant sa pensée, non pas sur la difficulté de les remplir, mais sur l'impossibilité d'y manquer.

— Par exemple, dit Clémence, qui avait écouté avec attention, quand Régulus est retourné à Carthage, il ne s'est sûrement pas amusé à penser qu'il était bien fâcheux d'aller se faire tuer : l'idée qu'il a eue, c'est qu'il était impossible de manquer à sa parole.

— Précisément, dit M. de Balicourt.

— Et tiens, reprit vivement Casimir, c'est comme tu as fait l'autre jour, quand mon hameçon est entré si fort dans ton doigt; tu l'as arraché toi-même tout de suite, sans penser que cela te ferait bien mal, parce que tu as pensé qu'il ne fallait pas qu'il restât.» Casimir avait été très-frappé de cet acte de courage. Clémence

répondit en rougissant qu'il n'y avait pas de devoir à cela.

« C'était de la raison, dit M. de Balicourt, et il est toujours du devoir d'écouter la raison. Ne le pensez-vous pas, Antoine? dit-il en souriant à celui-ci.

— Certainement, monsieur de Balicourt, reprit Antoine; et je vous assure, ajouta-t-il en soupirant, que si, comme Morel, j'avais l'espérance de parvenir un jour à une chose que j'entreprendrais, fût-ce comme lui à quatre-vingts ans, je croïs que j'aurais du courage pour tout.

— Ne vous proposez-vous donc pas de devenir l'homme le plus estimable et le plus estimé de votre état?

— Estimable, sûrement; j'espère toujours l'être; mais estimé, cela est si incertain!

— Antoine, dit M. de Balicourt, me croyez-vous capable de vous dire une

chose fausse pour vous encourager?

— Non pas.

— Avez-vous quelque confiance en mon opinion?

— Oh! monsieur de Balicourt!

— Eh bien, je vous en donne ma parole d'honneur, je suis parfaitement convaincu qu'il ne tient qu'à vous de parvenir dans votre état à toute la considération que vous pouvez désirer.

— Est-ce que ce n'est pas déjà quelque chose, dit Robert, que mon père ait cette opinion-là de vous?

— C'est tant, dit Antoine ému, que, si vous me permettez de penser toujours à vous quand je ferai une chose ou une autre, je suis sûr de me bien conduire et de prendre patience.

— C'est là le bon moyen, dit Robert en l'embrassant; il faut penser à nous et m'écrire.

— Bon courage, dit M. de Balicourt en lui frappant sur l'épaule, et je vous promets que tout ira bien. »

Antoine, relevé par tant de marques d'affection et de bonté, dit adieu à toute la famille, sans autre chagrin que celui de la quitter, et Robert lui promit de l'accompagner le lendemain à la voiture.

Césarine, qui était rentrée pendant l'histoire de Morel, et qui, contre sa coutume, s'était assise bien doucement sans interrompre ce qu'on disait et sans vouloir qu'on fît attention à elle, se leva en même temps qu'Antoine, et, embrassant sa tante, se hâta de sortir, avant qu'il fût parti, pour s'aller coucher. Elle craignait qu'on ne lui demandât quelque explication sur la promenade, et même que Robert n'en eût déjà donné qui auraient pu la faire gronder. A peine M. et madame de Balicourt s'étaient-ils séparés du reste de la société, qu'on

avait cru apercevoir une menace d'orage; et madame Deshayes, qui craignait beaucoup le tonnerre, s'était hâtée de rentrer emmenant Césarine et laissant avec beaucoup d'excuses madame de Villemoise continuer son chemin. En passant devant la maison de M. Georget, on trouva mademoiselle Dubois assise sur la porte avec mesdemoiselles Georget. Madame Deshayes lui laissa Césarine, qui, moins brave contre les ordres de sa tante qu'elle ne voulait le paraître, demanda à retourner sur-le-champ à la maison; mais on était allé chercher une bouteille de bière dont mademoiselle Dubois avait promis d'accepter un verre; elle ne voulait pas y renoncer. Césarine ne savait pas résister à la crainte de lui donner de l'humeur, et d'ailleurs, ne pouvant alors lui dire ses motifs, elle fut obligée de consentir à entrer avec elle dans la maison. Lorsqu'elles

y furent demeurées quelque temps, à la grande satisfaction de mesdemoiselles Georget, qui répétèrent plusieurs fois que mademoiselle Flore leur faisait quelquefois l'honneur de venir le soir chez elles, Césarine sortit avec mademoiselle Dubois précisément au moment où Robert passait avec Antoine, qu'il était allé chercher. Césarine ne put douter qu'il ne l'eût vue, et craignit qu'il ne le dît à sa tante; mais Robert, qui s'occupait très-peu des actions de Césarine, n'en parla pas, et elle en fut quitte pour le malaise que donne une chose qu'on veut cacher, et qu'on craint qui ne soit découverte. Elle se le serait épargné si elle en fût convenue franchement; sa tante ne l'aurait point blâmée d'avoir craint de se montrer haute ou désobligeante; elle lui aurait fait sentir seulement qu'il y avait toujours quelque inconvénient à se séparer de la société de sa famille, qui

valait mieux pour elle que celle de mademoiselle Dubois ou de tout autre. Mais Césarine, comme les jeunes personnes peu accoutumées à vivre avec des gens raisonnables, ne savait pas discerner ce qui mérite une réprimande de ce qui donne lieu seulement à un conseil; elle manquait de confiance sans savoir pourquoi, et trop hardie en certains cas, elle était ridiculement timide dans quelques autres, et se privait par là du secours qu'elle aurait pu tirer de l'expérience et de la raison des personnes faites pour la conduire.

Avant de se séparer, on discuta l'histoire de Morel. « Morel, disait Clémence, est un bien honnête homme; cependant il me semble qu'il y a quelque chose de mal dans sa conduite, car ce qu'il faisait était pour ne pas obéir aux lois. »

Robert prétendit que, quand les lois étaient injustes, il ne fallait pas leur obéir.

Mais Clémence répondit que, si on était le maître de juger soi-même des cas où il fallait obéir, on déciderait toujours que ce qui vous gêne est injuste.

« Clémence a raison pour les temps ordinaires, dit M. de Balicourt. Comme il est avantageux qu'il y ait des lois, et que, même ne fussent-elles pas très-bonnes, cela vaut mieux encore que s'il n'y en avait pas, tant qu'elles sont supportables, un honnête homme doit les respecter, ne fût-ce que pour l'exemple. Mais dis-moi, Clémence, s'il y avait une loi qui défendît à un fils, sous peine de mort, d'envoyer des secours à son père, crois-tu qu'il ne serait pas obligé d'y manquer?

— Je sais bien que cela est arrivé dans la révolution; mais ce n'était pas là le cas de M. de Rivert et de Morel.

— Non, mais le temps où l'on voit de ces sortes de choses est un temps d'injus-

tice. La plupart des lois qu'on fait alors n'ont plus d'autorité, ne méritent plus de respect, parce qu'elles n'ont pas l'équité pour règle, ni pour objet le bien de la société. Alors, comme il est souvent du devoir d'un honnête homme de les enfreindre, souvent aussi il lui est permis de chercher à s'en défendre. Ainsi M. de Rivert, prévoyant ce qui est arrivé depuis, avait le droit de prendre des précautions pour conserver son bien à sa famille, et Morel celui de le seconder dans des intentions tout à fait légitimes. — Il est toujours bien fâcheux, dit Clémence, d'être obligé de se décider sur ces choses-là par soi-même. — C'est le grand malheur des temps de troubles, répondit M. de Balicourt; mais les femmes y sont rarement exposées. — Ah ! dit Clémence, il est bien heureux d'être femme !

— Est-il donc si difficile, demanda Ro-

bert, de distinguer le bien et le mal?

— De plus habiles que toi s'y sont trompés, dit en souriant M. de Balicourt. Il est aisé d'étendre un peu trop les temps et les cas où cette sorte d'indépendance peut être permise.

— Cependant, mon père, reprit Robert un peu vivement, comme vous nous disiez tout à l'heure, il faut savoir prendre un parti. — Oui, mon fils, et je crois que, dans les cas difficiles, il n'y en a pas d'autre que celui d'écouter sa conscience. Mais il faut d'abord avoir eu soin de la rendre si droite, si pure, si supérieure à toute considération personnelle, qu'en la consultant on puisse être sûr de connaître quel est le véritable devoir. Il y a des temps, ajouta M. de Balicourt, où un honnête homme est quelquefois obligé à de grandes vertus, parce qu'il peut être appelé à de grandes épreuves.

— J'aimerais assez ces temps-là, » dit Robert. Son père lui dit qu'il n'était pas permis de les désirer, parce qu'il s'y fait toujours, dans le présent du moins, infiniment plus de mal que de bien.

CHAPITRE V.

UN CHAGRIN.

Robert se leva avant le jour, et alla rejoindre son ami Antoine, qu'il trouva rempli de courage. Ils partirent ensemble pour se rendre à la voiture. Les voyageurs étaient déjà rassemblés; tous gens du pays et de la connaissance d'Antoine, à l'exception de deux, avec lesquels était venu un homme âgé qui les avait amenés dans une carriole, et devait s'en retourner après. Celui-ci était vêtu avec la plus grande simplicité : il avait une grosse redingote grise et des souliers

de paysan, ce qui n'empêchait pas qu'on ne remarquât dans sa figure une dignité qui tenait au calme de sa physionomie, à un regard plein de bonté, mais en même temps spirituel et gai. Tandis que les voyageurs attendaient dans la cour, une femme, dont l'extérieur annonçait la plus profonde misère, s'approcha de lui, et lui dit en pleurant et en joignant les mains : « Ah! mon bon monsieur Le Blanc, tachez d'obtenir de madame de Villemoise un peu de répit pour ce que lui doit mon mari ; sans cela, je ne sais pas ce qui arrivera ; il est comme un désespéré. » Il lui répondit avec bonté, lui fit plusieurs questions, tâcha de l'encourager et de la consoler. « Je suis sûre, dit-elle, qu'il fera encore quelque sottise, et vous ne serez pas là pour nous en tirer ; » et ses larmes coulèrent avec plus d'amertume. M. Le Blanc lui promit d'aller le jour même parler à madame de Villemoise, et elle alla

un peu plus tranquille s'asseoir sur une pierre, car elle paraissait excédée de faiblesse et de fatigue. Les gens qui étaient là disaient à M. Le Blanc : « Il faut absolument que madame la marquise ait pitié d'eux ; le mari ne le mérite guère, mais la femme est une brave femme. » D'autres disaient : « Quand M. Le Blanc le demandera, elle ne pourra pas le refuser. Pendant ce temps, un petit garçon lui apporta, d'un air de triomphe, un bon billet qu'on lui avait donné dans l'école où M. Le Blanc l'avait fait entrer ; un homme vint le remercier d'avoir obtenu pour lui un dégrèvement de contributions. M. Le Blanc caressait en souriant la joue du petit garçon, faisait à l'homme un signe de tête amical : cependant il ne perdait pas de vue la pauvre femme. Il la vit pâlir, et fit un mouvement vers elle. Robert, qui était occupé à regarder M. Le Blanc, averti par ce mou-

vement, tourna les yeux vers la pauvre femme; elle paraissait prête à se trouver mal. Robert venait de remettre entre les mains d'Antoine la bouteille d'osier qu'il avait remplie de bon vin pour son voyage. Il le poussa du coude, et Antoine, qui vit aussi l'état où se trouvait la pauvre femme, déboucha promptement la bouteille et la lui porta à la bouche, tandis que Robert lui soutenait la tête. M. Le Blanc les regarda d'un air d'approbation. Plusieurs personnes, soit de la maison, soit du voisinage, se trouvaient dans la cour; il dit à l'une : « Il faudrait à cette femme du bouillon et quelque chose qui pût la soutenir. » Il dit à un autre : « Donnez-lui un pain pour emporter chez elle; » et chacun se hâta de faire ce qu'il disait. Il appela les deux voyageurs avec lesquels il était venu, et leur dit : « Voilà une pauvre femme qui a besoin de quelques secours, » et ils s'em-

pressèrent de lui donner de l'argent. Il paraissait avoir autorité sur tout le monde. Pendant qu'on secourait la pauvre femme, il écoutait ceux qui avaient affaire à lui, et dont le nombre augmentait depuis qu'on savait qu'il était là. Les uns lui faisaient des remercîments, les autres lui demandaient des conseils, des services ou des secours. Il n'accordait pas toujours tout ce qu'on lui demandait; mais il ne refusait jamais tout sans y substituer du moins quelque autre chose, et ne laissait personne sans quelque joie de lui avoir parlé. Chacun le trouvait accessible et attentif; il ne paraissait jamais s'impatienter des discours souvent diffus, souvent inintelligibles de ces pauvres gens; mais il savait les abréger et les deviner, comme un homme qui n'a pour chaque chose que tout juste le temps qu'il faut, et chacun se trouvait content de ce qu'il lui en avait donné. Il était sen-

sible à tous les maux; tous les intérêts le touchaient, mais sans altérer son âme; il semblait n'y voir ou plutôt n'y chercher que l'objet d'une occupation constante et le motif d'une infatigable et tranquille activité.

Dans ce moment, le postillon de la diligence annonça qu'il fallait partir. Antoine et Robert se firent leurs adieux, et M. Le Blanc ayant dit à la pauvre femme que, pendant que son cheval se reposait, il allait se rendre chez madame de Villemoise, Robert, qui faisait une partie du même chemin, lui demanda la permission de l'accompagner, ce que M. Le Blanc accepta avec un sourire de bienveillance.

En chemin, Robert avait grande envie de faire la conversation avec lui; mais il n'osait trop commencer : M. Le Blanc, malgré son air de bonté, lui imposait. Il mit lui-même Robert en train en le question-

nant sur Antoine. Sur un tel sujet, Robert n'était pas embarrassé de ce qu'il avait à dire; la chaleur de sa confiance, la complaisance avec laquelle M. Le Blanc l'écoutait et lui répondait, les eurent bientôt rendus familiers. Il lui demanda s'il espérait obtenir quelque chose de madame de Villemoise en faveur de la pauvre femme.

« Je le crois, dit M. Le Blanc; je lui ai rendu un service, il est juste qu'elle m'en rende un autre.

— Ce service-là ne sera pas précisément pour vous, dit Robert.

— Si fait, répondit en souriant M. Le Blanc; c'est là mon commerce. »

Robert n'osa pas le presser sur ce qu'il entendait par là; mais il lui demanda ce que ces pauvres gens devaient à madame de Villemoise.

« Six cents francs, dit M. Le Blanc, qu'ils ne seront jamais en état de lui payer. Le

mari est un mauvais sujet, et de plus un caractère perverti, un de ces hommes que l'ignorance et le malheur ont rendus féroces. J'ai voulu essayer de prendre quelque empire sur lui, mais il y faudrait des soins de tous les jours, et je ne viens pas assez souvent dans ces quartiers-ci. Il n'y a que la crainte, ajouta M. Le Blanc, qui puisse le contenir; je ne suis pas fâché que madame de Villemoise ait sur lui ce moyen de prise.

— Elle en use, à ce qu'il me semble, reprit vivement Robert, de manière à le rendre encore plus méchant.

— Il faut savoir beaucoup de choses, reprit en souriant M. Le Blanc, pour faire de tout un bon usage.

— Ce qu'il faudrait surtout, je crois, c est de la bonté, dit Robert, encore aigri contre madame de Villemoise du souvenir de la veille.

— Madame de Villemoise n'en manque pas; elle est bonne pour ses gens, et sauf un peu de hauteur à ménager, ce qui vit autour d'elle est heureux; mais sa bonté ne s'applique qu'à ce qu'elle connaît, et elle ne connaît pas les pauvres, ni leurs idées, ni leurs misères; elle ne se les représente même pas.

— Pour ne les pas connaître à la campagne, il faut avoir eu soin de les éviter.

— Elle n'a pas toujours vécu à la campagne. D'ailleurs la révolution a élevé, entre madame de Villemoise et la classe pauvre, une barrière de préventions très-difficile à détruire; elle ne voit dans tous les gens du peuple, sans considérer si cela est vrai ou non, que des instruments de la révolution, et des gens qui en ont profité. Elle en a peu souffert, mais elle ne peut se consoler encore des petits chagrins de vanité qu'il lui a fallu subir; en sorte que

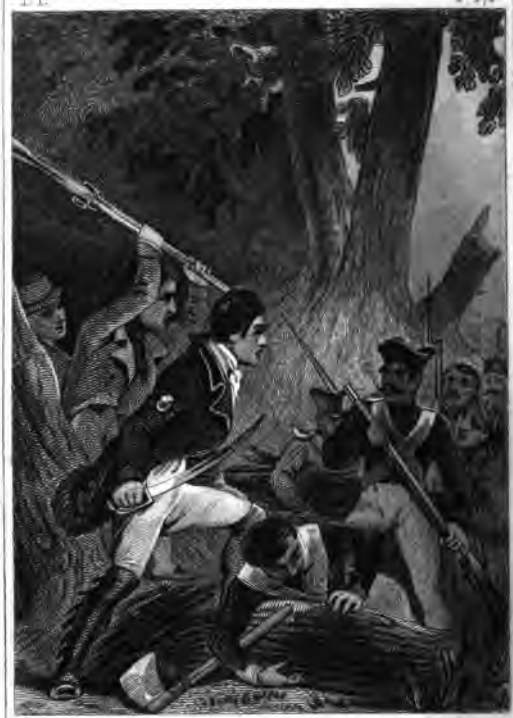
ces gens-là, comme elle les appelle, ne sont pour elle que des ennemis qui triomphent de ses pertes et jouissent de ses dépouilles. Tout cela, ajouta M. Le Blanc, vient d'un défaut de réflexion; ce sont des humeurs d'enfant, mais qui malheureusement s'appliquent à des choses graves.

— Elle n'est pas aimée dans le pays, dit Robert.

— Je le sais bien, mais ses paroles lui ont fait plus de tort que ses actions. D'un autre côté, ajouta-t-il, ce sont les propos que Baptiste, ce misérable qui lui doit, a tenus contre elle, qui l'irritent et l'engagent à le poursuivre. »

En causant ainsi ils longeaient le mur du parc de madame de Villemoise, composé en grande partie de bois de haute futaie. Depuis quelques instants il leur semblait entendre dans le parc un bruit de coups de hache, mêlé à celui de beau-

coup de voix. Tout d'un coup le bruit des haches fut suspendu, celui des voix parut s'augmenter avec une sorte de clameur et les apparences d'une violente querelle où l'on démêlait les cris de quelqu'un qui semblait se défendre contre beaucoup de gens. Robert en trois sauts gagna le détour du mur, où il espérait trouver un endroit qu'il pût escalader, et se vit en face d'une grande brèche récemment faite. Au moment où il allait la franchir, un homme se présenta à l'ouverture portant une charge de bois qu'il jeta en voyant Robert, pour se sauver dans la futaie. Robert voulut d'abord le poursuivre; mais ayant entendu un coup de fusil à la suite duquel les cris redoublèrent de violence, il jugea que le plus pressé était de ce côté-là; il y courut et se trouva bientôt au milieu d'une douzaine de soldats étrangers, et d'un épouvantable abatis de bois qu'ils venaient de



ROBERT ARRIVA ET COMMENÇA A FRAPPER A COUP DE CROSSE.

faire, comme on en pouvait juger par les haches dont ils étaient tous munis. Le garde-chasse de madame de Villemoise, qui avait voulu s'opposer à cette dévastation, avait été désarmé, renversé et maltraité par eux; son fils aîné, qui était un jeune soldat, accouru au secours de son père, avait tiré au milieu d'eux un coup de fusil qui, sans leur faire beaucoup de mal, les avait violemment irrités; ils avaient voulu se jeter sur lui; mais adossé contre trois arbres réunis, qui le protégeaient par derrière et des deux côtés, il se défendait avec succès, lorsque Robert arriva, saisit le fusil du garde-chasse qui était tombé par terre, et commença à frapper à coups de crosse. Dans le moment de surprise que causa son arrivée, celui qui tenait le garde-chasse à terre le lâcha un peu, de manière que celui-ci, extrêmement robuste, le renversa à son tour, se releva, ramassa une

hache, et s'étant joint à son fils et à Robert, ils commencèrent à reprendre l'offensive, d'autant mieux que l'un des soldats, ayant vu à travers les arbres arriver M. Le Blanc, donna l'alarme à ses camarades. Ils craignirent qu'il ne fût suivi des habitants du village. Plusieurs d'entre eux se dispersaient déjà et avaient laissé tranquilles Robert et ses compagnons, à qui M. Le Blanc, qui les avait rejoints, conseillait de ne pas poursuivre les fuyards, de peur d'être accablés séparément, lorsque ceux-ci, s'étant aperçus qu'ils n'avaient réellement affaire qu'à un petit nombre, revinrent insolemment pour ramasser le bois qu'ils avaient coupé. Alors le garde-chasse voulut marcher de nouveau sur eux, mais M. Le Blanc l'arrêta, et appelant un de ces hommes par son nom : « Ah! te voilà, Brunk, lui dit-il en allemand d'un ton de voix menaçant; et toi aussi, Fritz! » Ces deux hommes

étonnés le regardèrent. « Il valait bien la peine, continua-t-il, de sauver la vie à des brigands comme vous. » Les deux soldats parurent le reconnaître, et commençaient à s'excuser avec assez d'embarras, quand les autres se mirent à leur crier en allemand de ne pas écouter ce vieux radoteur et de continuer leur ouvrage. M. Le Blanc s'avança vers celui qui montrait le plus d'audace et d'activité à ramasser le bois pour le mettre en tas qu'emportaient les autres; il paraissait conduire ses camarades. M. Le Blanc lui fit tomber des mains une énorme bûche qu'il travaillait à soulever. Le soldat se releva en jurant, et haussa le poing, prêt à frapper s'il n'eût été contenu par la vue de Robert et des deux autres qui suivaient M. Le Blanc, préparés à le défendre. Celui-ci le regardait fixement. « Te souviens-tu, Potter, lui dit-il, des environs de Baume, et de la peur que te faisait ce vieux paysan

avec sa fourche?» Les soldats, étonnés de se voir reconnus, et quelques-uns de reconnaître M. Le Blanc, commençaient à se rapprocher en demi-cercle autour de lui. Il en interpella encore quelques-uns, leur rappelant diverses circonstances d'un danger qu'ils avaient couru, et dont il les avait préservés : « Croyez-vous, leur dit-il, qu'il me soit si difficile de faire sonner sur vous le tocsin que j'ai empêché ce jour-là?» Potter se baissant pour reprendre sa bûche, M. Le Blanc mit le pied dessus : « Imbécile, lui dit-il, ne vois-tu pas qu'il me suffirait d'un enfant pour soulever tout le pays? Charles,» cria-t-il à un petit garçon qu'il aperçut à quelque distance, regardant ce qui se passait; et en même temps il fit de la main le signe de sonner une cloche. L'enfant accourut; les soldats effrayés crurent que M. Le Blanc allait faire exécuter sa menace; la plupart s'enfuirent; les au-

tres, affaiblis par la désertion de leurs camarades, se retirèrent en murmurant. Le garde-chasse et son fils auraient bien voulu profiter du moment pour les charger; mais M. Le Blanc les en empêcha, et se contenta de suivre de loin les plus tardifs, accompagné de Charles qui leur montrait en criant de temps en temps : « Voulez-vous que je l'envoie? » et répétant le terrible signe.

Après s'être assurés, autant qu'il était possible, qu'il ne restait plus personne dans le parc, M. Le Blanc et ses compagnons d'armes se rendirent au château, où ils trouvèrent la plus grande confusion. Madame de Villemoise, instruite de ce qui se passait, n'avait osé y envoyer ses gens, tous vieux domestiques, qui, de leur côté, se souciaient peu d'aller à la bataille. L'officier qui logeait chez elle, et qu'elle avait fait éveiller, après avoir fort longtemps tardé à paraître, se montrait peu

empressé à faire cesser le désordre, répondant assez négligemment aux craintes et aux instances de madame de Villemoise, que le mal n'était probablement pas si grand qu'on le lui faisait; qu'il ne croyait pas que ce fussent des soldats de son régiment; qu'il était bien difficile d'empêcher des soldats de prendre quelques bûches dont ils avaient besoin. M. Le Blanc, qui venait d'arriver et avait entendu ces ridicules excuses, lui dit : « Je n'aurais jamais cru, monsieur, qu'il fût plus difficile à un officier de se faire obéir par des soldats, qu'à un simple bourgeois de se faire écouter des habitants de son canton. » L'officier le regarda d'un air étonné et un peu dédaigneux.

« M. le baron, reprit M. Le Blanc, ne se souvient pas apparemment des environs de Baume. »

L'officier le reconnut alors, et s'écria:

«Ah ! ah ! monsieur Le Blanc, en le saluant d'un air confus.

— Le général s'en souvient, continua M. Le Blanc d'un air un peu sévère, et je suis persuadé que sur ma demande il ne trouverait pas difficile de faire justice ; supposé, ajouta-t-il en se tournant vers madame de Villemoise, qu'on pût trouver les compagnons ; car, dit-il en souriant, le plus pressé a été de les faire déguerpir. »

Madame de Villemoise fut enchantée d'apprendre qu'ils étaient partis, et l'officier chercha à s'excuser auprès de M. Le Blanc, en lui disant : « Vous savez, monsieur Le Blanc, que ce n'est là qu'une bien faible imitation de ce que vous avez fait dans notre pays. »

Robert rougit : il était bon Français ; ce reproche qu'il entendit souvent faire à son pays lui était d'autant plus insupportable qu'il n'y pouvait répondre.

« Oui, dit M. Le Blanc, et les honnêtes gens parmi nous ont détesté les abus de la force, de quelque part qu'ils vinssent. Ne pourrait-on pas être tenté d'en conclure, monsieur le baron, ajouta-t-il un peu malicieusement, qu'il n'y a d'honnêtes gens parmi vous que ceux qui les détestent? » Le baron embarrassé promit de faire chercher et punir les auteurs du dégât; mais madame de Villemoise, heureuse d'en être quitte pour la réparation de son mur, puisqu'elle avait conservé ses arbres, demanda qu'il n'en fût plus question, et toute sa colère se tourna contre un habitant du pays que le garde-chasse déclara avoir participé au désordre. Il ne savait pas qui c'était; mais il raconta qu'à la petite pointe du jour, avant qu'il fût instruit de ce qui se passait, Charles, son troisième fils, avait voulu traverser le parc pour se rendre au village voisin, où il allait voir son grand-père; en

approchant de l'extrémité la plus éloignée de la maison de son père ainsi que du château, il avait entendu un grand bruit, quelquefois interrompu cependant par celui du vent qui soufflait avec violence du côté opposé, ce qui était cause probablement que le bruit n'était parvenu ni au château ni à la maison du garde. Charles, à la faveur des arbres et de l'obscurité, s'était approché très-près, et avait vu des hommes abattre des arbres. Leur langage, qu'il n'entendait pas, lui fit juger que c'étaient des soldats étrangers; mais avec eux était un Français que Charles ne put reconnaître, et qui, bien qu'il leur parlât dans sa langue, tâchait de se faire entendre d'eux, en mêlant à ses discours un peu du baragouin dont ils se servent eux-mêmes en parlant à des Français. Il les excitait, et leur disait qu'il serait cependant bien plus tôt fait encore de mettre le feu au bois;

qu'il voudrait voir dedans celle à qui il appartenait, et qu'alors il danserait de bien bon cœur autour; et il ajoutait mille propos infâmes contre madame de Villemoise. Charles, saisi de frayeur, était allé appeler son père.

Robert, en écoutant ce récit, se souvint de l'homme qu'il avait vu à l'entrée de la brèche; il fut au moment d'en parler, mais il se retint, et pensa que, dans la colère où madame de Villemoise paraissait être contre cet homme, il valait mieux ne rien dire, au moins avant d'avoir consulté son père. Il s'applaudit surtout de sa réserve lorsqu'il entendit madame de Villemoise s'écrier : « Je suis sûre que c'est ce scélérat de Baptiste; mais il ne le portera pas loin.

— J'avais précisément à vous en parler, dit tranquillement M. Le Blanc.

— Ah! sûrement, monsieur Le Blanc, dit-elle avec assez d'aigreur, vous ne venez

pas me demander grâce encore pour lui.

— Je ne sais pas bien, madame la marquise, dit-il en souriant, ce que je pourrais vous demander dans ce moment-ci; mais il y a temps pour tout.

— Dans aucun moment, monsieur; » puis elle ajouta d'un ton plus doux : « Tenez, monsieur Le Blanc, je vous en prie, ne me dites plus un mot là-dessus.

— Oh! madame la marquise, reprit gaiement M. Le Blanc, dès que vous me priez de ne vous en rien dire, me voilà tout à fait encouragé à vous en parler.

— C'est une persécution! » dit madame de Villemoise avec impatience. Mais Robert vit bien qu'elle finirait par céder. Elle lui fit mille politesses. M. Le Blanc lui avait appris combien Robert avait contribué à arrêter le désordre; elle voulut le retenir à déjeuner; mais Robert était pressé de s'en retourner chez ses parents qu'une

trop longue absence aurait inquiétés. Ce fut un sacrifice; il aurait été charmé de passer quelques moments de plus avec M. Le Blanc; mais il connaissait la tendresse que lui portaient ses parents, et moins elle exigeait de lui, plus il croyait devoir prendre soin de la ménager.

En revenant, il pensait à M. Le Blanc, et cherchait à se rendre compte de ce qu'il pourrait faire si l'on découvrait que ce fût effectivement Baptiste qui eût accompagné les soldats dans le bois. Il marchait dans un sentier qui passait à travers des vignes : à un endroit où le chemin tournait un peu, il vit à dix pas devant lui un homme et une femme qui venaient à sa rencontre, parlant ensemble avec agitation ; la femme surtout paraissait très-émue. « Je te le dis, Baptiste, je te le dis, répétait-elle avec angoisse, tu achèveras de nous perdre. » Alors elle aper-

çut Robert, et se tut. Il la reconnut pour la pauvre femme qui avait parlé à M. Le Blanc. Comme il était tout près d'elle, elle le reconnut aussi, et s'arrêta pour le laisser passer en lui faisant une profonde révérence. Il allait lui demander comment elle se trouvait là, lorsque, jetant un coup d'œil sur l'homme qui d'un air farouche restait immobile devant lui, sans se déranger pour lui faire place, il crut reconnaître celui qu'il avait vu dans le parc. Baptiste, se voyant regardé avec attention, jeta à son tour sur Robert un regard inquiet, tressaillit, et se hâta de passer sans détourner la tête, en disant à sa femme d'un ton brutal : « Allons, Marguerite, viendras-tu? » Robert se retourna pour le regarder encore; alors Marguerite effrayée joignit les mains en disant à Robert d'un ton suppliant : « Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon bon monsieur! » Il lui fit

un signe de tête, et s'éloigna enseveli dans ses pensées. Il ne pouvait presque pas douter que Baptiste ne fût l'homme du parc : le mouchoir rouge qui enveloppait sa tête, sa barbe rousse et sa figure hâve l'avaient trop frappé pour qu'il lui fût possible de s'y tromper. Dans son indignation, il fut prêt à désirer que madame de Villemoise découvrît la vérité; mais lorsque, regardant derrière lui, il vit de loin la pauvre Marguerite effrayée, assise sur une élévation de terre à l'endroit où il l'avait laissée, toujours les mains jointes et pleurant amèrement, il se réjouit une seconde fois de n'avoir rien dit. Il la regarda encore; elle s'en aperçut, et tendit de nouveau vers lui ses mains jointes et suppliantes. Il fut tenté de retourner sur ses pas pour lui dire un mot de consolation; mais il s'arrêta, résolu de ne rien faire dans une circonstance si délicate sans avoir consulté

son père, d'autant qu'il venait de former un projet qu'il voulait soumettre à son approbation.

Il trouva ses parents inquiets : déjà étonnés de ne pas le voir de retour, ils venaient d'apprendre que des soldats étrangers commettaient des désordres dans le parc de Villemoise; ils savaient que Robert devait passer de ce côté; et en effet, sans le détour qu'il avait fait pour prendre Antoine, il se serait probablement trouvé au commencement de l'affaire. M. de Balicourt ne disait pas qu'il fût tourmenté, mais il se préparait à aller au-devant de son fils; madame de Balicourt, le cœur serré, se tenait assise auprès de la fenêtre avec les apparences de la tranquillité, pour ne pas agiter Clémence, qu'elle savait naturellement disposée à l'inquiétude. Clémence allait et venait sans pouvoir rester en place, du perron de la cour à celui

du jardin. Casimir était grimpé sur une échelle d'où il prétendait voir de plus loin que les autres, et Césarine, qui ne voulait jamais avoir l'air de prendre part à ce qui touchait la famille, était allée se placer seule à une fenêtre d'escalier.

Ce fut elle qui aperçut Robert la première, et, voyant Clémence sur le perron, elle ne put s'empêcher de lui crier : « Clémence, voilà ton frère. » Elle descendit et trouva Robert qui arrivait. Clémence l'embrassait; Casimir lui criait à tue-tête: « Bonjour, Robert, » du haut de son échelle. madame de Balicourt, en chemin pour aller à lui, s'était arrêtée pour ne pas trop laisser couler les larmes de joie qu'elle avait peine à retenir; et M. de Balicourt s'avançait rapidement en tendant la main à son fils, avec un sourire de bonheur. Clémence, en voyant Césarine, dit vivement à sa mère : « Maman, c'est elle qui a

vu Robert la première. » Madame de Balicourt baisa Césarine sur le front avec une expression fort tendre, et Césarine, sans rien dire, sentit pourtant qu'il était agréable et doux de faire plaisir.

Robert leur raconta ce qui lui était arrivé, sauf ce qui regardait Baptiste. Le curé, qui venait savoir des nouvelles, resta à déjeuner, et apprit à la famille ce qu'était M. Le Blanc.

« Nous sommes, dit-il, du même pays; il demeure sur la frontière; mais sa maison est hors de France. C'est un homme qui, presque sans argent, car il n'est pas riche, fait dans son canton un bien incalculable. Il connaît tout le monde à douze ou quinze lieues à la ronde; et comme son caractère est généralement respecté, et qu'il passe pour un homme d'une haute sagesse, tout le monde le consulte et a recours à lui, soit qu'il s'agisse d'empêcher un procès,

de raccommoder des gens brouillés, de remettre la paix dans une famille, de ramener à la raison des personnes trompées par leurs passions et de fausses idées. Il est rare qu'il manque d'y réussir par la douceur, la persévérance, l'autorité de ses paroles et celle de son caractère. Il rend ainsi mille services aux gens aisés, et profite de leur reconnaissance pour les engager à secourir les pauvres. C'est ce qu'il appelle son commerce. Il a été aussi fort utile, dans les temps orageux de la révolution, à ceux qu'on persécutait. Comme sa maison est sur la frontière, mais au dehors, il leur procurait des moyens de sortir de France. Il a sauvé, avec un assez grand danger pour lui-même, le frère de madame de Villemoise, en sorte qu'elle n'ose rien lui refuser. »

M. de Balicourt s'étonna de n'en avoir jamais entendu parler.

« Il ne sort guère de ce qu'il appelle son domaine : c'est cet espace de pays sur lequel il croit pouvoir étendre ses bienfaits, et dont effectivement il a banni le malheur autant qu'il est dans la puissance d'un homme d'y parvenir. Il dit que, s'il se permettait de porter ses soins hors de son domaine, bientôt il se trouverait malheureux de ne pouvoir les étendre sur le monde entier.

— Cependant, dit Clémence, il me semble qu'il a fait du bien à tous ces gens que Robert a vus autour de lui.

— C'est par occasion, et en passant, répondit le curé; mais la première fois qu'il est venu dans ce canton, c'était pour les affaires de son domaine. Il est situé dans la division du général étranger qui commande ici, et M. Le Blanc venait réclamer contre diverses injustices. Il s'est fait écouter d'autant plus aisément que les

étrangers eux-mêmes lui ont des obligations. Lors de la dernière invasion, quelques précautions qu'ils prissent pour ne s'avancer qu'en grandes masses, un petit détachement s'égara dans l'arrondissement de Baume, et par conséquent dans le domaine de M. Le Blanc. L'officier qui les commandait et la plupart des soldats coururent les plus grands dangers de la part des habitants. M. Le Blanc, instruit de ce qui se passait, arriva à temps pour les sauver. C'est précisément, comme vous l'aurez vu par le récit de Robert, ce détachement-là qui occupe Villemoise. M. Le Blanc, selon sa coutume, a profité de ces services rendus pour en rendre beaucoup d'autres auprès du général, soit chez lui, soit ici. Je le vis dans ce temps-là chez madame de Villemoise, et je lui prédis que cela pourrait bien agrandir son domaine jusqu'ici.

— Ah ! que je le voudrais ! s'écria Clémence.

— On pourrait aussi l'aider, » dit Robert ; car il avait toujours son projet en tête.

Cependant la conversation n'alla pas plus loin : le curé prit congé de madame et de M. de Balicourt; Casimir descendit dans le jardin pour aller achever l'établissement d'un siége en planches qu'il voulait assujettir assez haut au milieu des branches d'un grand arbre, et qu'il appelait son observatoire, assurant que cela serait très-utile, dans le cas où les troupes étrangères viendraient encore à faire du dégât dans le pays, parce qu'on pourrait de là les guetter et observer tous les mouvements. Césarine, presque aussi enfant que lui, s'amusa beaucoup de son ouvrage, et lui donna même des conseils. Elle remarqua qu'en attachant une corde à l'une des

grosses branches qui soutenaient le siége, et qui s'étendait jusque sur le mur, on pourrait de là descendre de l'autre côté et sortir du jardin : excellente idée dont Casimir se promit bien de profiter, disant qu'en cas de danger ce serait un très-bon moyen d'évasion.

CHAPITRE VI.

LA PROMENADE.

Lorsque Robert se vit seul avec son père, sa mère et sa sœur, il leur raconta ce qui lui était arrivé au sujet de Baptiste. Clémence, effrayée d'abord de la méchanceté de cet homme, fut presque d'avis qu'il fallait aller le dénoncer sur-le-champ pour prévenir ses mauvais desseins contre cette pauvre madame de Villemoise. Lorsque ensuite Robert eut achevé son récit, elle changea tout à fait de pensée, et regretta qu'il n'eût pas dit un mot de consolation

à cette pauvre Marguerite, d'autant qu'elle se souvint de l'avoir vue une ou deux fois à la messe, aux Ormeaux, avec sa petite fille, et de lui avoir trouvé l'air bien honnête, quoiqu'on lui eût dit que c'était la femme d'un bien mauvais sujet. M. de Balicourt déclara que son fils avait bien fait de garder le silence dans les deux occasions, pour se donner le temps d'y penser. Robert ajouta que ce que lui avait dit M. Le Blanc à l'égard de Baptiste lui avait fait naître l'idée d'essayer si, en profitant de ce qu'on savait, seulement pour le contenir, et en cherchant d'ailleurs à lui être utile, on ne pourrait pas parvenir à prendre de l'empire sur son esprit, et à lui inspirer de meilleurs sentiments. M. de Balicourt approuva ce projet, et Clémence voulait qu'on le mît à exécution le jour même. Son père fit observer qu'il fallait d'abord prendre des informations sur cet homme,

afin de savoir quels étaient les meilleurs moyens à employer à son égard. Clémence soupira et de ce qu'on laissait durer le chagrin de la pauvre Marguerite, et peut-être aussi de ce qu'on retardait l'exécution d'un projet dont elle se promettait une occupation intéressante. Toute la journée elle songea à Baptiste et à Marguerite. Le soir, madame de Balicourt, un peu enrhumée, l'envoya à la promenade avec Césarine et mademoiselle Dubois. Clémence réussit, sans rien dire, à les diriger du côté de la maison de Marguerite, qu'elle avait trouvé moyen de se faire indiquer, et qui était aisée à reconnaître parce qu'elle était isolée et située au milieu des champs. Marguerite était assise sur sa porte, et avait à côté d'elle une petite fille d'environ huit ou dix ans. Leurs traits portaient l'empreinte de la misère et de la souffrance; on voyait même que Marguerite venait de

tion; et le soir, quand elle se trouva seule avec Clémence, elle lui demanda par quel hasard elles étaient allées à la maison de Marguerite. Clémence répondit, les yeux baissés, que ce n'était pas par hasard, et qu'elle n'avait pas cru qu'il y eût d'inconvénient à se promener de ce côté-là plutôt que d'un autre. « Cependant, ajouta-t-elle tristement, j'ai bien peur à présent d'avoir augmenté les chagrins de cette pauvre femme.

— N'est-il pas à craindre aussi, lui dit sa mère, que ta cousine et mademoiselle Dubois ne conçoivent quelques soupçons? »

A ces mots Clémence fondit en larmes. Cette crainte n'avait cessé de la tourmenter toute la soirée, et la voyant fortifiée par les appréhensions de sa mère, elle tomba dans un tel désespoir de l'idée qu'elle pouvait avoir nui par son imprudence à la

« ON N'ENTRERA PAS MALGRÉ MOI TOUJOURS. »

plaisir de curiosité, dis-moi, n'y a-t-il pas là quelque reproche à se faire?

— Maman, dit Clémence, embarrassée, j'ai peut-être eu encore plus de tort; mais ce n'était pas là mon idée : j'étais fâchée que mon papa et Robert laissassent si longtemps la pauvre Marguerite dans le chagrin, et je voulais..... j'espérais..... sans lui rien dire, je vous assure, seulement par un air de bonne humeur, et seulement quelques mots d'amitié, lui donner un peu de consolation, en lui faisant penser que nous n'avions pas envie de lui faire du mal. Ce n'est que lorsque j'ai été là que j'ai songé que cela déplairait peut-être à papa; et puis j'ai été si troublée de ce qu'elle a dit, et de la peur que cela ne donnât quelque idée à Césarine, que je n'ai plus pensé qu'à me sauver, et à la laisser peut-être bien plus inquiète, » ajouta-t-elle en soupirant.

Madame de Balicourt embrassa sa fille. « Ce n'était, ma Clémence, lui dit-elle, qu'un enfantillage bien excusable; mais, ajouta-t-elle en souriant, c'était un enfantillage, car il ne t'aurait fallu qu'une minute de réflexion pour prévoir ce qui est arrivé.

— Cela est bien vrai, maman; mais j'étais si tourmentée du chagrin de Marguerite, que j'avais besoin de croire que je pourrais faire quelque chose pour le diminuer.

— Oui, mon enfant, tu t'es un peu trop occupée de la peine que tu en ressentais; tu as désiré la consoler pour te consoler.

— Mais, maman, je n'étais affligée que de son chagrin.

— Sans doute; mais si tu avais supporté plus patiemment l'impression que tu en ressentais, tu te serais donné le temps de

réfléchir à ce qui pouvait lui être vraiment utile, et tu aurais cherché à agir pour son avantage plutôt que pour ta satisfaction. » Madame de Balicourt fit comprendre à sa fille que bien souvent, en croyant se livrer à sa sensibilité pour les autres, on ne faisait que se laisser aller à une sorte de complaisance pour soi-même et pour des mouvements qu'on ne voulait pas se donner la peine de contenir. « Te souviens-tu, lui dit-elle, de cette marchande chez laquelle nous achetâmes des rubans, la veille de notre départ?

— Celle dont le petit garçon faisait tant de bruit avec son tambour?

— Oui. Tu te souviens qu'après lui avoir dit de se taire, comme il battait un peu plus fort, elle se contenta de hausser les épaules, sans permettre qu'on lui ôtât son tambour comme elle l'en avait menacé.

— Ce qu'il y a de bon, dit Clémence, c'est que l'instant d'après, ce petit garçon étant tombé, elle courut à lui dans une telle colère, qu'en le relevant elle lui donna une tape.

— Sa colère venait de sa frayeur : elle s'en prenait à son fils de cette frayeur qu'il lui avait donnée et qu'elle n'avait pas la force de supporter patiemment, de même qu'elle n'avait pas eu le courage, deux minutes auparavant, de supporter le chagrin qu'elle aurait éprouvé à le contrarier.

— Mais, maman, tout cela prouve pourtant que cette femme aimait beaucoup son fils.

— Cela prouve aussi qu'elle l'aimait avec faiblesse; et cette faiblesse est toujours un tort d'affection ; car c'est manquer aux devoirs de l'affection que de ne pas savoir surmonter ses mouvements pour l'avantage de ceux que l'on aime; et

tu vois bien que, si cette marchande avait consulté l'avantage de son fils plutôt que ses propres mouvements, elle aurait su prendre assez sur elle pour lui donner une petite contrariété nécessaire à son éducation, et ensuite elle ne l'aurait pas maltraité pour une étourderie dont il était bien assez puni.

— Maman, il y a une dame dont je vous ai entendu parler un jour, qui pleure quand son mari va dîner en ville : n'est-ce pas quelque chose comme cela qui fait qu'elle ne peut pas supporter qu'il la laisse seule ?

— Précisément ; c'est qu'elle pense plus à son bonheur et à son plaisir qu'à celui de son mari. Cette sorte d'égoïsme, qu'on prend pour un excès de sensibilité pour les autres, leur est quelquefois très-incommode, et rend souvent injuste à leur égard, comme tu l'as vu dans le cas de la mar-

chande qui battait son fils parce qu'il était tombé. On ne saurait trop s'examiner soi-même là-dessus. »

Quoique cette conversation eût un peu distrait Clémence de ses premières idées, elle demeura tourmentée de la crainte d'avoir fait tort à Marguerite par son imprudence; et ce n'était pas tout à fait sans sujet, car mademoiselle Dubois avait parlé, le soir même, dans la famille Georget, de ce qui s'était passé à la promenade, et l'on s'était fort occupé de chercher ce que cela voulait dire.

CHAPITRE IV.

VOYAGE ET ARRIVÉE D'ANTOINE.

Au bout de quelques jours, Robert reçut une lettre d'Antoine. A peine installé chez son oncle, M. Lefranc, il s'était hâté d'écrire à son ami Robert.

Première lettre d'Antoine.

Me voici arrivé, mon cher Robert. Je vous ai promis de vous rendre compte de mon voyage : je voudrais bien avoir quelque belle aventure à vous raconter, mais

je n'ai point eu d'aventure. J'ai fait ma route cependant avec plus de plaisir que je ne m'y étais attendu d'abord. Vous savez bien que je me suis embarqué avec deux étrangers : vous et moi, du moins, nous les avons pris pour des étrangers. Ce sont deux Français, établis depuis quelques années à Hambourg, où ils ont, à ce qu'il paraît, une grande maison de commerce, et qui se rendaient à Paris pour leurs affaires. Le plus âgé s'appelle M. Aurran, le plus jeune M. Planelle. Je me trouvais placé auprès d'eux dans la voiture, et leur conversation me plut beaucoup; ils parlèrent de l'Allemagne, et comme ce que j'en ai entendu dire à M. de Balicourt me mettait à portée de leur faire des questions, je me hasardai à me mêler de l'entretien; ils me répondirent avec beaucoup de complaisance. Je leur parlai aussi allemand, et ils trouvèrent que je le prononçais assez bien,

en sorte que le temps s'écoula fort agréablement. A dîner, nous eûmes soin de ne pas nous séparer. J'aurais presque pensé que nous étions déjà bons amis, si je ne m'étais souvenu de ce que m'a dit M. de Balicourt, que cela était toujours ainsi en voyage, qu'on s'aimait beaucoup tant que l'on était ensemble, et qu'on s'oubliait aussitôt que l'on était sorti de la voiture pour aller chacun de son côté. Cette pensée me vint subitement, dans un moment où j'étais près de me laisser aller, peut-être avec trop de familiarité, ou du moins de confiance, au plaisir que me causait cette nouvelle connaissance; je ne sais quoi m'avertit que j'étais plus qu'un autre obligé de me tenir sur la réserve. Vous me demanderez pourquoi? il ne me serait peut-être pas très-aisé de vous l'expliquer. Je vais pourtant vous dire ce que j'ai senti.

La rencontre de ces messieurs avait tout

à fait ranimé mon courage, un peu disposé à se laisser abattre par ma situation présente. Sans me demander qui j'étais, ils m'avaient traité comme un égal, parce qu'ils s'étaient aperçus que j'avais reçu de l'éducation; et moi, qui ai été accoutumé aux bontés de toute votre respectable famille, j'avais d'abord trouvé cela tout simple, et je m'étais déjà figuré que, par leur moyen, j'allais former à Paris quelqu'une de ces liaisons utiles que M. de Balicourt m'a dit être souvent le commencement de la fortune d'un jeune homme. Vous n'avez pas d'idée à quel point mon imagination était en train de se monter là-dessus; mais tout à coup je me suis demandé ce qu'ils penseraient de moi s'ils pouvaient deviner qu'un pauvre garçon de boutique avait la prétention de faire société avec eux, et qu'un homme qu'ils voyaient pour la première fois s'arrangeait déjà pour qu'ils

lui rendissent service. Aussitôt j'ai senti le feu me monter au visage, comme s'ils avaient pu lire dans mes pensées, ou que, par mon indiscrétion, je me fusse exposé à des mépris; et, pendant tout le reste de la route, je me suis prescrit avec eux plus de réserve et de silence. Ils continuèrent pourtant d'être très-bons pour moi; ils paraissaient même prendre quelque plaisir à ma conversation, et m'adressaient des questions bienveillantes lorsque j'avais été quelque temps sans parler. Je n'en reconnus pas moins, en arrivant à Paris et en sortant de la diligence, la vérité de ce que m'avait dit M. de Balicourt. Je voulus prendre congé de mes compagnons de voyage; mais M. Aurran avait trouvé quelqu'un de sa connaissance; il demandait des nouvelles de tous ses amis et ne pensait plus à moi, ce qui est tout simple. Je le saluai sans qu'il me vît. Je passais sans

rien dire devant M. Planelle, qui était occupé à faire placer ses paquets dans une voiture qu'il avait envoyé chercher; mais lui, il m'aperçut et me tendit la main avec empressement. J'ai dans l'idée que, si nous nous étions vus plus long-temps, nous nous serions pris en amitié. Il monta dans son fiacre, et je m'en allai avec mon sac de nuit sur mon épaule. Il se présenta plusieurs commissionnaires; mais je n'en voulus pas, quoiqu'il me parût bien que traverser ainsi Paris, cela était aussi extraordinaire que si j'avais traversé les Ormeaux le jour de la foire avec un ballot sur ma tête, ou quelque chose de semblable. Mais, mon cher Robert, nous avons tant de fois porté ensemble des fardeaux plus considérables, qu'il m'aurait paru bien ridicule de ne pas oser faire à Paris ce que vous faites habituellement à la campagne, vous et M. de Balicourt, sans être

embarrassés, quand vos voisins vous trouvent avec un sac sur l'épaule ou un panier à la main. Au surplus, ne croyez pas que j'aie remarqué cela moi-même : je n'y aurais jamais pensé; c'était mon digne oncle le curé, qui me faisait sans cesse observer combien toute votre famille était au-dessus des petites vanités; de même que c'est lui qui m'a appris à ne pas oublier, malgré toutes vos bontés, la distance qu'il y a entre vous et moi, et dont je crois bien qu'à moi seul je ne me serais jamais douté.

Quoique je me fusse bien fait enseigner mon chemin, après avoir marché fort longtemps, je craignis de l'avoir perdu; je m'approchai pour le demander à un commissionnaire assis auprès de la porte d'une très-belle boutique. Une dame en sortait pour remonter dans sa voiture; un monsieur très-bien mis la suivait et

lui donna la main pour l'aider à monter, puis ferma la portière et lui fit un grand salut. Je vis avec étonnement que c'était un des garçons de boutique, et en regardant à travers les vitres, j'en aperçus dans la boutique trois ou quatre autres aussi élégants que lui. Je crois d'après cela, mon cher Robert, que mon habit du dimanche ne sera pas trop bon pour tous les jours dans la boutique de mon oncle. Comme le commissionnaire à qui je m'adressais n'était pas bien sûr du chemin qu'il fallait prendre, ce monsieur, sans que je le lui demandasse, me l'expliqua très-poliment; et je vis bien qu'un garçon de boutique de Paris était tout autre chose que ce que j'avais imaginé d'après nos garçons de boutique de province.

Cependant, comme la voiture s'éloignait, et avant que ce jeune homme fût rentré, il vint à passer une femme ivre,

suivie de tous les polissons du quartier qui lui jetaient de la boue en criant après elle, et en lui disant des injures grossières; elle leur répondait sur le même ton, s'arrêtant à chaque instant pour se retourner vers eux avec mille grimaces et mille postures indécentes. Tous les jeunes gens qui étaient dans la boutique accoururent au bruit et se mirent à rire, paraissant prendre plaisir à un spectacle qui à moi me faisait mal au cœur. Il y en eut même un (à la vérité ce n'était pas celui qui m'avait parlé si poliment, mais il me parut aussi bien mis que les autres), il y en eut un, dis-je, qui agaça cette femme par des plaisanteries presque aussi grossières que les siennes. Je m'éloignai avec un certain sentiment d'orgueil de penser qu'on ne me verrait jamais, quoique garçon de boutique, prendre plaisir à ces sortes de choses. Voilà déjà deux fois que j'éprouve quelque

satisfaction de moi-même en me comparant à des personnes dont la situation paraît au-dessus de la mienne. J'ai bien de l'obligation à M. de Balicourt de m'avoir fait remarquer le plaisir que donne ce mouvement-là, car autrement je ne l'aurais peut-être pas aperçu, et je n'aurais pas pu y avoir recours dans l'occasion, comme j'en aurai probablement quelquefois besoin. Mon oncle le curé me disait souvent que l'avantage des bons principes, c'est que d'abord, avec eux, aucun bon sentiment n'est perdu; car lorsqu'on éprouve un bon sentiment, on sait tout de suite à quel principe le rattacher; comme lorsqu'un homme, par un mouvement de bonté naturelle, s'abstient de se venger, s'il a été bien instruit de ses devoirs de chrétien, il sait qu'en faisant cela il obéit au principe de rendre le bien pour le mal; il en est bien aise : et si ensuite, dans une

autre occasion, il était tenté de ne pas se montrer si généreux, le principe est là qui lui rappelle le sentiment qu'il a éprouvé, et le fait revenir bon gré malgré. Tout cela se rapporte à ce que je disais tout à l'heure ; car je crois que c'est un bon sentiment que d'avoir du plaisir à se reconnaître une disposition louable, quand cela ne fait pas mépriser les autres, mais que cela donne seulement plus d'attachement pour le penchant honnête dont la découverte vous a rendu heureux, ainsi que je l'éprouve moi-même.

Je suis arrivé chez mon oncle de bonne heure, avant le dîner. Il m'a reçu, non pas bien vivement, mais amicalement, en m'embrassant et en me disant qu'il était bien aise de me voir. Ma tante était occupée à son comptoir avec un chaland ; elle m'a fait un signe de tête. Elle m'a paru encore très-fraîche pour son âge, car elle

doit bien avoir cinquante ans; elle est mise élégamment, et même, à ce qu'il m'a semblé, un peu en jeune personne. La boutique de mon oncle est aussi plus jolie que je ne l'avais cru : on vient de l'arranger à neuf, ce qui, autant que j'ai pu le comprendre, n'était pas trop du goût de mon oncle; mais ma tante l'a voulu.

Mon oncle Lefranc, d'après ce que m'en disait mon oncle le curé, tient beaucoup aux habitudes d'autrefois; il ne veut pas qu'on ait l'air de chercher à se mettre au-dessus de son état : « On doit, dit-il, estimer son état, et celui qui veut se mettre au-dessus, c'est comme s'il disait qu'il le méprise. » Malheureusement il paraît un peu trop disposé à croire que l'on sort de son état quand on ne se renferme pas absolument dans les habitudes et les idées auxquelles il s'est borné lui-même. Je crois voir qu'il a souvent là-dessus des disputes

avec ma tante, qui ne pense peut-etre pas mieux, peut-être même pas si bien que lui, mais qui pense tout différemment. Avant-hier, à mon arrivée, pendant que mon oncle me faisait boire un verre de vin pour me rafraîchir avant le dîner, car j'étais en nage, ma tante ayant fini avec son chaland, commença à s'occuper de moi, et me demanda, en regardant mon sac de nuit, qui en effet était assez petit, si c'était là toute ma garde-robe. « Je vois, dit-elle, d'un ton peu obligeant, que votre oncle le curé ne s'est pas ruiné à la monter.» Mon oncle dit que je ne devais pas m'inquiéter, que je ne manquerais de rien. Je repris, assez piqué, que mon oncle le curé avait eu au contraire mille bontés pour moi, et que je n'étais pas mal fourni, surtout en linge, mais que cela arriverait dans ma malle par le roulage.

« Diable, mon garçon, dit mon oncle,

tu es donc bien riche, que tu aies pu remplir une malle? »

Je lui dis qu'il y avait des livres, ce qui tenait beaucoup de place. Mon oncle fronça le sourcil : « Que veux-tu faire de tes livres? me dit-il brusquement.

— Devenir un savant apparemment, comme son oncle le curé, dit ma tante d'un air dédaigneux.

— Cela était bon pour mon frère, reprit mon oncle; mais quant à toi, Antoine, je te dirai qu'un marchand ne doit pas s'occuper de livres; cela ne sert qu'à le détourner de son commerce.

— Mon Dieu, monsieur Lefranc, s'écria ma tante, qui alors changea d'idée, il semble, à vous entendre, que parce que l'on est marchand, on doit être des imbéciles et ne savoir ni *A* ni *B*. Il est pourtant fort agréable, quand on va en société, de savoir ce que sait tout le

monde et de pouvoir dire son mot comme les autres.

— Je ne vais, dit mon oncle, que dans des sociétés de marchands comme moi, avec qui je parle de mes affaires.

— Ce ne serait pas tant dommage, reprit ma tante, quand on en verrait d'autres et que l'on se répandrait un peu plus; les affaires n'en iraient pas plus mal. Voyez la figure que fait mon neveu Jolivet. Ce n'est pas des marchands qu'il fréquente, lui; aussi on s'en aperçoit bien à ses manières.

— Votre neveu Jolivet, que vous me jetez toujours au nez, dit vivement mon oncle, finira fort mal, je vous en avertis, avec toutes les belles sociétés qui le détournent de travailler. »

Ma tante alors se fâcha très-fort, et mon oncle se tut. Il paraît que cela finit toujours ainsi, et qu'elle fait faire à mon oncle ses volontés, excepté, à ce que m'a

dit mon oncle le curé, sur son commerce qu'il conduit très-bien et où il reste le maître.

Voilà, mon cher Robert, ce qui m'est arrivé de plus remarquable depuis que je suis ici. J'ai acheté, à l'insu de mon oncle, un encrier, du papier et des plumes, de peur qu'il n'ait autant d'aversion pour l'écriture que pour la lecture, et je les ai portés dans ma petite chambre, au cinquième. Je me suis levé ce matin de bonne heure pour vous écrire cette longue lettre. Comme vous savez que je suis matinal, cela me donnera du temps avant que la boutique s'ouvre. *Vale.* Mes respects à M. de Balicourt, à madame de Balicourt, à mademoiselle Clémence, et mes amitiés à Casimir.

P. S. Faites-moi le plaisir de ne dire qu'à M. et madame de Balicourt, et à mademoiselle Clémence, à qui je sais que

vous ne cachez rien, ce que je vous dis de mon oncle et de ma tante ; je serais bien fâché que d'autres connussent que j'ai parlé librement de mes parents.

CHAPITRE VIII.

UNE VISITE.

M. de Balicourt avait pris des renseignements sur Baptiste; il avait su que c'était un tisserand, depuis longtemps presque toujours sans ouvrage, parce que la brutalité et l'insolence de son caractère rebutaient tous ceux qui auraient pu l'employer. La misère, l'ignorance et les habitudes violentes au milieu desquelles il avait été élevé, se trouvant âgé de dix à douze ans lorsque la révolution avait commencé, avaient entretenu et fortifié en lui

une disposition haineuse et chagrine ; il détestait tous ceux qu'il voyait au-dessus de lui, même ceux qui lui avaient rendu service, parce qu'il pensait qu'ils auraient pu faire davantage, et oubliant bientôt le mal dont ils l'avaient préservé, c'était à eux qu'il s'en prenait de celui qu'ils ne lui avaient pas épargné. M. de Villemoise, mort depuis longtemps, avait autrefois prêté six cents francs au père de Baptiste pour l'aider à s'établir, et cette dette était la principale cause de la haine de Baptiste pour madame de Villemoise. Il haïssait en elle le pouvoir qu'elle avait de lui faire du mal, quoique pendant longtemps elle n'en eût pas usé, sachant que Baptiste n'était pas en état de la payer. Pendant les Cent jours, Baptiste avait tenu des propos affreux contre tous les gens aisés du canton, et particulièrement contre madame de Villemoise ; car c'était presque

toujours à des propos que s'était bornée sa mauvaise conduite. Son caractère mélancolique, une santé faible, une certaine inconstance qui ne lui permettait pas de se livrer avec suite à aucune action ni à aucun sentiment, peut-être aussi l'influence de sa femme, l'avaient presque toujours empêché de passer plus loin. Mais c'en était assez pour irriter madame de Villemoise, qui, aussitôt qu'elle l'avait pu, avait déclaré qu'elle voulait user contre Baptiste de toute la rigueur de son droit, ne fût-ce que pour l'obliger à quitter le pays. Elle allait exécuter sa menace quand M. Le Blanc avait paru comme protecteur de tous les malheureux. Il ne pensait pas qu'il fût raisonnable de réduire au désespoir un misérable dont on n'avait plus rien à craindre, et qu'on poussait ainsi à des actions encore plus coupables; d'ailleurs il était ému de compassion pour la pauvre Mar-

guerite, atteinte d'une maladie mortelle, et dont cet événement aurait certainement précipité la fin. Il n'avait cependant obtenu que difficilement de madame de Villemoise qu'elle se relâchât de ses poursuites; elle n'avait cédé qu'avec une grande répugnance à l'autorité de ses prières, et conservait encore presque tout son ressentiment, quand l'événement du parc, en excitant ses soupçons contre Baptiste, renouvela toute sa colère.

M. de Balicourt fit part à sa femme et à ses enfants de ce qu'il avait appris, et leur dit en même temps qu'il ne croyait guère qu'il fût possible de ramener un homme de cette espèce à des principes qu'il avait toujours ignorés, et contre lesquels sans doute l'avaient endurci toutes les habitudes de sa vie passée; mais qu'il pensait qu'en lui donnant de l'ouvrage, et en le tirant ainsi de son excessive misère, on diminue-

rait l'activité de ses sentiments haineux, nécessairement entretenus par des souffrances habituelles; qu'on lui ôterait le loisir de s'y livrer, et qu'ainsi il ne serait pas impossible de l'amener par degrés à des mœurs un peu plus douces, ou que du moins, en l'occupant constamment au travail, on lui ôterait le temps de faire du mal aux autres et à lui-même.

Clémence désirait qu'il lui fût permis de porter en son nom quelques consolations à Marguerite, objet de sa sollicitude; mais son père lui fit observer que, quelque honnête que fût Marguerite, comme on ne pouvait la séparer de son mari, il ne fallait pas, après ce qu'on avait su de la conduite récente de Baptiste, lui montrer une bienveillance trop empressée, qui deviendrait en quelque sorte la récompense de ses mauvaises actions; que ce serait déjà un grand soulagement pour Marguerite

d'être délivrée de ses craintes actuelles, et de voir son mari occupé; que par la suite on pourrait chercher, dans la bonne conduite de la femme, de quoi atténuer les torts du mari, et qu'alors ce qu'on ferait pour elle deviendrait pour lui un encouragement à l'honnêteté, au lieu que, dans le moment actuel, ce serait un encouragement au vice.

Dans l'après-dînée, M. de Balicourt se rendit avec son fils à la maison de Baptiste. Marguerite pâlit en les voyant; Baptiste les reçut d'un air farouche, sans se déranger de ce qu'il faisait, et portant à peine la main à son bonnet pour les saluer. M. de Balicourt s'adressa à Marguerite.

« Marguerite, lui dit-il, on m'a assuré que vous étiez une bonne femme, c'est pourquoi je viens vous parler. Quant à votre mari, ajouta-t-il d'un ton sévère, il sait trop bien ce qu'il mériterait.

— Mon Dieu ! monsieur de Balicourt, dit insolemment Baptiste, sans se déranger, vous pouvez bien m'aller dénoncer si cela vous fait plaisir ; aussi bien il y a longtemps que je m'y attends.

— Apparemment, reprit Robert indigné, que si cela nous avait convenu, nous n'aurions pas attendu la permission. »

Baptiste murmura quelques mots entre ses dents. Marguerite, les larmes aux yeux, supplia M. de Balicourt de ne pas faire attention à ce que disait son mari : « Il y a des moments, dit-elle, où il n'a vraiment pas sa raison. Nous avons eu tant de mal! ajouta-t-elle.

— Votre mari n'a eu de mal, lui dit M. de Balicourt, que celui qu'il s'est fait à lui-même ; car on a usé envers lui de plus d'indulgence qu'il n'en méritait ; c'est ce qui rend sa conduite envers madame de Villemoise encore plus odieuse.

— Madame de Villemoise ! s'écria Baptiste d'un ton brutal, nous l'aimons autant qu'elle nous aime ; elle voudrait nous voir tous à la rivière, ni plus ni moins que des chiens ; aussi.., » ajouta-t-il, avec un geste de tête significatif, et il se tut comme voulant donner à entendre qu'il n'attendait qu'une nouvelle occasion. Robert tremblait de colère ; son père, d'un coup d'œil, lui ordonna de se contenir, et s'adressant de nouveau à Marguerite : « Je vous plains, lui dit-il, d'être la femme de ce misérable. Comme je sais que vous êtes une honnête femme, à votre considération, et pour ne pas vous perdre avec lui, je diffère encore à le faire punir comme il le mérite ; mais qu'il y prenne garde ; je vais le faire surveiller, et sûrement à la première insolence, soit contre madame de Villemoise, soit contre tout autre, il entendra parler de moi. » Il prononça ces

derniers mots d'un ton si menaçant que Baptiste n'osa répliquer. Il sortit avec Robert; Marguerite les suivit en les conjurant d'avoir pitié d'eux. Alors M. de Balicourt, d'un ton plus doux, l'engagea à tâcher de contenir son mari, pour l'amour de lui-même. Marguerite répondit qu'il n'était pas si méchant qu'il le paraissait; que c'était la misère qui l'avait rendu terrible comme cela, et que surtout, quand il n'avait pas d'ouvrage, il était là à se *dévorer le sang*, tellement qu'elle croyait quelquefois qu'il en deviendrait fou. M. de Balicourt lui dit que, si elle pouvait obtenir de lui la promesse d'une meilleure conduite, elle n'avait qu'à venir le lendemain aux Ormeaux, qu'on lui donnerait de l'ouvrage pour lui, et qu'on tâcherait de ne l'en pas laisser manquer tant qu'on serait content de lui.

Marguerite rentra consolée; mais Ro-

bert, en s'en allant, dit à son père qu'il désespérait qu'on pût jamais rien faire d'une bête brute comme cet homme-là.

« C'est désespérer bien vite, lui répondit en souriant M. de Balicourt, du succès d'un projet entrepris avec bien de la confiance.

— J'avoue, reprit Robert, que je n'aurais jamais pensé qu'il fût si difficile.

— Conviens même qu'actuellement tu es moins rebuté par sa difficulté que par le dégoût qu'il te cause.

— Il est certain que je trouve dur de s'exposer aux insolences d'un misérable qu'on ne veut pas se permettre de châtier.

— Quel mal te font les insolences de Baptiste? Te trouves-tu humilié de ce qu'il t'a dit? crois-tu devoir t'accuser de lâcheté pour l'avoir enduré?

— Non vraiment : je sais bien qu'il y

aurait eu fort peu de danger pour moi à le faire taire ; mais, mon père, est-ce qu'on est donc obligé de supporter les insolences toutes les fois qu'on pourrait les réprimer sans danger? Faudra-t-il que dans la rue je me laisse insulter tranquillement et patiemment par un charretier ou un fort de la halle, parce que j'aurais les moyens de le faire repentir de ses insultes ?

— Ce n'est pas là ce que je prétends. Pour l'ordre même de la société, il faut mettre de la fermeté à contenir dans le respect ceux que leur éducation n'a pas accoutumés aux égards convenables, et ceux qui les oublient. Je sais aussi que, pour imposer à la violence brutale, il faut quelquefois autre chose encore que de la fermeté; mais s'il est nécessaire qu'un homme sache se faire rendre ce qu'on lui doit, il ne faut pas qu'il se l'exagère. Croirais-tu, par exemple, qu'un ivrogne manque

à son devoir envers toi, s'il te dit des injures?

— Oh! pour un ivrogne!

— Et s'il t'injuriait parce que tu essaies de le relever et de le ramener chez lui, ne lui pardonnerais-tu pas? Ne supporterais-tu pas même les coups d'un homme que tu tirerais de la rivière malgré lui, ou d'un fou que tu empêcherais de s'y jeter?

— Oui, dit vivement Robert; mais c'est que la vue de leur danger m'empêcherait de sentir leurs insultes.

— Le danger dont nous essayons de tirer Baptiste est bien aussi grand, je t'assure.

— Cela peut être; mais son danger n'était pas là devant mes yeux, tandis que ses insolences résonnaient à mes oreilles; aussi me faisaient-elles bouillir le sang.

— Ainsi je vois que tu n'as pas la force de t'empêcher de te mettre en colère, à

moins que tu n'aies, comme les enfants, quelque chose pour t'en distraire.

— Je crois, dit vivement Robert, que la colère est bonne quelquefois envers ceux qui la méritent.

— Je ne sache rien, reprit M. de Balicourt, qu'on ne puisse faire aussi bien sans être en colère.

— Tant qu'il vous plaira, mon père, repartit Robert, un peu légèrement; mais ces gens toujours de sang-froid supportent bien des choses qu'ils ne devraient pas supporter.»

Son père lui répondit froidement: « Cela est parfaitement vrai pour les lâches. »

Robert rougit; il comprit bien qu'il n'y avait qu'un homme de peu de courage qui pût avoir besoin d'être en colère pour ne pas souffrir qu'on lui manquât. Cependant il avait peine à convenir avec lui-même

qu'il eût eu tort de se mettre en colère contre Baptiste. Son père vit qu'il réfléchissait et le devina.

« Dis-moi, lui demanda-t-il, ce qui serait arrivé si tu eusses été en liberté de te livrer à ta colère contre Baptiste? »

Robert ne savait trop que répondre.

« Tu l'aurais probablement ou frappé ou au moins mis à la porte, reprit M. de Balicourt.

— Cela est possible, dit Robert un peu embarrassé.

— Et s'il avait résisté, continua M. de Balicourt, en le regardant avec un sourire un peu dédaigneux, tu te serais donc colleté avec Baptiste? »

Robert ne répondit rien.

« Et s'il n'avait pas résisté, mon fils, reprit encore M. de Balicourt, mais d'un ton plus grave, tu aurais donc usé de ta supériorité pour maltraiter un homme

qui n'eût pas osé employer ses forces contre toi? »

Robert saisit vivement la main de son père, et la serrant de toute sa force : « Mon père, dit-il, vous avez raison. »

M. de Balicourt sourit de plaisir du mouvement et de la franchise de son fils. « Tu vois, mon enfant, lui dit-il, combien il est important de ne pas se livrer à la violence, surtout contre ses inférieurs; car il en doit nécessairement résulter ou une lutte très-inconvenante, ou un abus de pouvoir, qui ne peut que répugner à un honnête homme.

— Oui, dit Robert d'un air réfléchi; mais je ne crois pas que j'en coure le risque à présent; car en y pensant, j'aurai toujours terriblement pitié d'un homme qui pourrait se croire obligé de se laisser maltraiter sans oser se défendre. »

M. de Balicourt serra à son tour la main

de son fils; il aimait à lui voir des sentiments généreux, et pensait que ce sont les seuls justes et raisonnables.

(Ici s'arrête ce que madame Guizot avait écrit d'*une Famille*; voyez la *Préface*.)

CHAPITRE IX.

LE MAÇON.

Le jour tombait, et depuis quelque temps Robert, plongé dans ses réflexions, marchait en silence à côté de son père. « A quoi penses-tu? » dit celui-ci tout à coup, en lui posant la main sur l'épaule. Robert tressaillit; son esprit de seize ans s'était laissé emporter à la suite d'une de ces utopies si communes à son âge. Le sort malheureux de Baptiste l'occupait profondément, et il en tirait une conclusion générale contre l'ordre social qui interdisait à une portion

de l'humanité, non-seulement l'aisance et le bien-être, mais même les lumières qui pourraient aider à améliorer sa situation; « car enfin, mon père, continua-t-il après lui avoir fait part de ses idées, je vois bien maintenant que, malgré nos bonnes intentions pour Baptiste, nous ne pouvons lui faire un véritable bien, tant qu'il ne nous comprendra pas; et j'étais à chercher une langue au moyen de laquelle les gens éclairés pussent se faire entendre des gens grossiers, ceux qui ont une morale de ceux qui n'en ont pas; autrement il y aura tout juste entre nous et Baptiste les mêmes relations qu'entre moi et mon chien à qui je donne un morceau de pain quand il fait ce que je veux, et à qui je montre le fouet quand il n'obéit pas: il comprend très-bien le pain et le fouet, mais non pas mes motifs, et il me semble triste qu'il en soit de même entre un homme et moi.

—C'est un sentiment dont je te sais gré, reprit M. de Balicourt; mais la recherche qui t'occupe a épuisé les efforts des sages de tous les siècles, c'est probablement un ecret que Dieu s'est réservé, car tout les mal que se font les hommes cesserait s'ils parvenaient à s'entendre; être compris de tous, c'est ce qui ne s'est jamais vu; les premiers en vertu et en génie sont ceux qui se mettent en rapport avec le plus grand nombre d'âmes ou d'intelligences.

— Ainsi, mon père, dit Robert attristé, vous croyez impossible une véritable communication entre Baptiste et moi?

— Je n'ai pas dit cela, je dis seulement qu'il peut se faire que tu n'y réussisses pas, et peut-être par ta faute autant que par la sienne.

— Par ma faute, mon père?

— Oui, dit M. de Balicourt en souriant, et c'est une faute qui t'est commune avec

la plupart de ceux qui veulent faire du bien aux pauvres gens. Tu t'inquiètes beaucoup de te faire comprendre de Baptiste, mais es-tu toi-même assuré de l'avoir compris? » Robert demeura un peu étourdi de la question, et tandis qu'il se consultait, son père reprit : « Il est deux manières de faire du bien à ses inférieurs : l'une en se bornant à pourvoir à leurs besoins matériels, en même temps qu'on les maintient dans le devoir par la crainte ou par la nécessité, pour les empêcher de nuire aux autres ou à eux-mêmes : c'est la plus courte et la plus commune ; l'autre est de gagner par la persuasion leur affection et leur confiance pour les amener à faire eux-mêmes leur propre bien : celle-là, mon fils, est rare et difficile ; il n'est pas donné à tout le monde d'aspirer à cette mission, la plus belle qu'il ait accordé à l'homme d'accomplir. » Le ton pénétré de M. de Balicourt émut

l'âme de Robert, il saisit la main de son père. « Et parce que cette mission est difficile, dit-il d'une voix altérée, me blâmeriez-vous de la tenter ? »

M. de Balicourt jeta sur son fils un regard de satisfaction, il aimait à trouver chez la jeunesse cette ardeur généreuse que les difficultés d'une noble entreprise aiguillonnent au lieu de l'abattre.

« Te blâmer? non, mon ami, répondit-il avec douceur, j'aime à te voir donner à ta vie un but élevé, quand même tu ne devrais pas l'atteindre. Mais le meilleur moyen d'arriver, c'est de bien savoir où tu vas et de ne pas t'abuser sur la longueur et les difficultés de la route. Souviens-toi avant tout que la première condition pour réussir en de pareils projets, c'est de ne pas les annoncer d'avance ; mais pour en revenir à Baptiste, puisque c'est par lui que tu veux commencer tes

essais bienfaisants, comment t'y prendras-tu pour lui faire entendre, par exemple, que madame de Villemoise a le droit d'exiger l'argent qu'il lui doit, et que cela ne l'autorise nullement à lui faire du mal? Toutes les raisons que tu pourrais lui donner n'auront sur lui aucun effet, car elles sont prises de ton point de vue, et non du sien; il verra seulement que nous l'empêchons de se venger parce que nous sommes de la classe de madame de Villemoise et par conséquent de son parti.

— Il est vrai, mon père, dit Robert découragé; et s'il faut vous l'avouer, je commence à le trouver moins coupable. Ne doit-on pas pardonner à ceux qui n'ont part ni aux avantages, ni aux lumières de la société, de se regarder comme rejetés de son sein et de la traiter en ennemie?

— Je te félicite de te sentir dans cette disposition, elle est excellente pour l'ac-

complissement de tes projets futurs.

— Vous pouvez vous moquer de moi, mon père, mais vous ne m'empêcherez pas de regretter que tous les hommes ne reçoivent pas la même éducation, puisque ce serait pour eux le seul moyen de s'entendre.

— Il est vrai que l'éducation est un puissant moyen de rapprochement entre les hommes, en ce qu'elle multiplie entre eux les points de contact et les accoutume à considérer les choses sous un aspect à peu près semblable; mais par bonheur elle n'est pas le seul. Un intérêt commun, une passion, une foi commune, comblent soudain toutes les inégalités de rang, de fortune et même de lumières. Ainsi M. Le Blanc m'a raconté qu'au moment de l'invasion, les habitants du petit canton qu'il habite avaient formé par son conseil une sorte de milice, pour maintenir l'ordre

dans le pays et le défendre des malfaiteurs et des maraudeurs, car ils ne pouvaient espérer de résister à des troupes régulières. M. Le Blanc fut frappé, me dit-il, de la promptitude avec laquelle les distances s'effacèrent entre tous ces hommes qu'animaient les mêmes sentiments : l'amour de la patrie, la haine de l'étranger, l'intérêt de leur famille, et de leurs propriétés. Les emplois étaient distribués selon l'occasion et la capacité. S'agissait-il d'une battue ? les garde-chasses et même les braconniers se trouvaient à la tête, comme ceux qui connaissaient le mieux le pays. Etait-il question d'un abatis d'arbres ? les bûcherons et les charpentiers s'emparaient du commandement. Voulait-on établir une fortification ? les terrassiers et les maçons dirigeaient les travaux d'après les plans de quelque ancien militaire ; partout les novices travaillaient sans murmurer à la

suite des habiles. On avait établi des postes sur plusieurs points, et les repas auxquels chacun contribuait pour sa part se prenaient en commun au logis le plus voisin du poste, sans que le riche songeât à s'en formaliser, ou le pauvre à s'en prévaloir. Les femmes même étaient occupées soit à préparer les aliments, soit à disposer des ambulances en cas de malheur. Enfin les enfants, échelonnés dans toutes les directions, entretenaient les communications entre les différents postes, de manière qu'à la moindre alarme, tous pouvaient se trouver réunis sur le point menacé. C'est ainsi que fut cerné le détachement commandé par le général, logé maintenant chez madame de Villemoise; il fallut toute l'autorité que M. Le Blanc s'est acquise sur ses compatriotes qu'exaspérait la vue des uniformes étrangers, pour les empêcher de massacrer leurs prisonniers; et les

hommes les plus éclairés ne furent pas, à ce qu'il dit, les moins difficiles à persuader.

— Il me semble, mon père, dit Robert, qui avait écouté avec intérêt cette petite anecdote, que M. Le Blanc a trouvé ce que nous cherchons : le secret de se faire comprendre des hommes de toute classe.

— Il est vrai, mais il le doit à des circonstances particulières, à une situation indépendante, à une étude de toute sa vie, et surtout à un séjour de quarante ans dans le même lieu.

— Comment cela, mon père?

— Crois-tu que la confiance qu'il inspire s'obtienne en un jour? Combien n'a-t-il pas fallu de temps pour établir la conviction que ses conseils étaient bons et qu'on se trouvait toujours bien de les suivre; que ses services étaient parfaitement désintéressés; qu'il n'était ni pour le riche ni pour le pauvre, mais pour la justice; enfin,

qu'il n'accordait rien à l'importunité ou à la flatterie, mais seulement au malheur ou au bon droit. C'est pourtant à cette connaissance qu'on a de son caractère qu'il doit l'influence qu'il exerce; tu pourras peut-être l'acquérir au même prix.

— En attendant, mon père, dit Robert, je veux demander à M. Le Blanc, la première fois que je le verrai, de m'enseigner à me mettre à la portée des gens du peuple.

— Je crains bien que M. Le Blanc ne te réponde que ce qui nous empêche d'être compris des gens du peuple, c'est précisément cette prétention que nous avons de nous mettre à leur portée, c'est-à-dire de descendre jusqu'à eux, ce qui leur prouve que nous croyons leur être infiniment supérieurs.

— Comment, mon père! ai-je tort de me croire supérieur à Baptiste?

— Et n'y a-t-il au monde que Baptiste? Attends donc, pour porter un jugement sur les gens du peuple, que tu en connaisses d'autres. »

Ils en étaient là de leur entretien, quand, à quelques pas de la maison, ils rencontrèrent madame de Balicourt avec Casimir, Césarine et Clémence. « Où donc allez-vous? demanda M. de Balicourt.

— Au-devant de vous, répondit sa femme. Casimir a mis dans sa tête de nous faire faire une promenade qui l'intéresse, j'ai consenti sous la condition que vous ne seriez pas trop fatigués; mais il ne dormira pas s'il ne voit pas ce soir son maçon.

— Quel maçon? dit M. de Balicourt.

— Un maçon qui se fait une maison à lui tout seul, papa, s'écria Casimir. Oh! allons le voir, je vous prie; Jean m'a dit que, comme il faisait clair de lune, il travaillerait sûrement bien tard ce soir. »

Madame de Balicourt expliqua alors à son mari que Jean, le fils du jardinier, que Casimir avait envoyé à la forêt chercher des vers pour amorcer sa ligne, lui avait parlé en revenant de ce maçon qu'il était si désireux de voir. M. de Balicourt consentit à satisfaire sa curiosité, il offrit le bras à sa femme, et toute la famille se dirigea vers la lisière du bois où se trouvait la maison merveilleuse.

En approchant, on vit en effet un nomme occupé à clouer les solives qui devaient soutenir la toiture d'une maisonnette, fort petite à la vérité, mais régulièrement bâtie en pierres blanches. L'une des façades était percée de deux fenêtres parallèles, de l'autre se trouvaient une fenêtre et la porte; sous le chevron du toit se voyait une lucarne de grenier. « Vous travaillez bien tard, mon ami, cria M. de Balicourt au maçon. » Celui-ci se retourna sur

son échelle, et portant la main à son bonnet : « Il n'est jamais tard quand on travaille à ses heures, monsieur, répondit-il; mais voilà ma tâche finie pour ce soir, je vas quitter. » En effet, après avoir achevé de clouer la dernière solive, le maçon descendit et se prépara à emporter son échelle.

« Est-il vrai que vous avez bâti cette maison-là tout seul ? demanda Casimir.

— Oui, mon petit monsieur, ça n'est pas ben malin, il ne faut pour ça que des bras et de la patience.

— Voulez-vous nous permettre d'y entrer? demanda Clémence avec douceur.

— Bien volontiers, mademoiselle; dame, ça n'est ni grand, ni beau, mais c'est assez pour de pauvres gens comme nous. »

En effet, la maison ne se composait que d'un rez-de-chaussée divisé en trois pièces, une grande et deux petites, avec un grenier qui régnait au-dessus; dans la grande pièce

se trouvaient la porte et une large cheminée de cuisine; le sol était exhaussé et pavé en briques; enfin à la maison se joignait un petit carré de terre entouré d'une haie vive et partagé en quatre compartiments où étaient plantés des pommes de terre, des choux et d'autres légumes, le tout bordé d'une belle plate-bande de fraisiers. « Vous n'avez pas mis des fleurs dans votre jardin? demanda étourdiment Césarine.

— Pourquoi faire, ma belle demoiselle? les fleurs ne se mangent pas, et je n'ai pas de terrain à perdre.

— Avez-vous une famille? dit madame de Balicourt.

— Ne voilà que dix-huit mois que je suis marié, ma femme a un petit gars qu'elle nourrit. »

M. de Balicourt loua l'ouvrage du maçon en homme qui s'y entend, ce qui parut le flatter; et Robert remarqua qu'il devint

plus communicatif, comme si les connaissances que M. de Balicourt avaient en construction les avaient tout à coup rapprochés. « Dame, dit-il avec satisfaction, quand on travaille pour soi, on fait de son mieux.

— Vous n'êtes pas du pays, car je vous aurais déjà vu, reprit M. de Balicourt.

— Non, monsieur, je suis de Villemoise, mais ma femme, qu'est la fille au père Chemin, est née aux Ormeaux, et c'est pour cela que j'ai acheté mon terrain sur cette commune; cela lui fera plaisir d'y revenir.

—Et depuis quand avez-vous commencé cette maison? demanda Robert.

— Depuis mon mariage, monsieur; voyez-vous, quand j'eus le malheur de tomber au sort, je parlais déjà à Catherine Chemin.

— Vous avez servi?» interrompit M. de Balicourt.

Le maçon fit un salut militaire. « Qu'est-

ce qui n'a pas servi en France? répondit-il; j'ai fait mes six ans comme un autre, et j'en aurais peut-être fait bien plus si je n'avais attrapé une balle qui me valut mon congé avec une gratification de cent cinquante francs; avec ça je revins au village, et je retrouvai Catherine qu'avait eu ben des peines; le père Chemin n'était pas un travailleur, sa femme avait été malade; et leur propriétaire, voyant qu'ils ne payaient plus, les avait mis dehors. Le vieux père en était mort de chagrin, la mère ne valait guère mieux, et la pauvre Catherine venait à peine à bout de gagner du pain pour elles deux. Quand je lui reparlai de mariage, elle se mit à pleurer: «Non, qu'elle me dit, André, tu n'as rien, ni moi non plus, nous pouvons encore gagner chacun de notre côté de quoi nous suffire en travaillant; mais s'il nous venait de la famille, ce ne serait plus ça. J'aime encore mieux mourir

fille que de me voir un jour mise à la porte sans savoir où aller coucher comme mes pauvres parents.

— Tu as raison, que je lui dis, mais cela ne sera pas comme ça, je n'ai que mes bras, du courage et de la santé; mais si tu veux nous marier tout de même, je te promets, foi d'André, que dans deux ans tu auras une maison à toi, d'où ce qu'on ne te chassera pas. »

Elle me connaissait pour n'avoir qu'une parole, et ça la décida. Je repris mon ancien métier de maçon; et comme j'avais mon projet en tête, j'achetai avec l'argent qui me restait, ce petit bout de terrain qui ne tenait à rien. Je le mis tout de suite en rapport et je commençai à creuser les fondations de ma maison; puis en me levant de bon matin au printemps et dans l'été, et, en me couchant plus tard dans l'automne, je me donnai du temps pour tra-

vailler; j'avais assez d'ouvrage dans les environs, et quand on me payait mes journées, je demandais quelquefois une partie du prix en matériaux, d'autres fois je trouvais à acheter quelques petites parties à bon compte; je portais tout cela ici, et en pensant que je travaillais pour mettre ma famille à l'abri toute sa vie, cela me donnait bon courage; enfin vous voyez où j'en suis arrivé, ma maison sera couverte, je l'espère, avant l'hiver; j'ai retenu mes tuiles, je ne les paie qu'à mesure qu'on me les livre, et je ne prends à la fois que ce que je peux employer, car je n'ai pas le moyen de faire l'avance du tout; c'est comme ça que j'en viens à bout.

— Et c'est ainsi qu'on vient à bout de toute chose; avec un plan tracé, une volonté persévérante et l'emploi de tout le temps et de tous les matériaux dont on peut disposer. Dites-moi, mon ami, com-

ment se fait-il que vous n'ayez pas été employé dans les constructions que je fais faire aux Ormeaux?

— Quand le maître maçon a embauché ses ouvriers, j'étais occupé ailleurs, monsieur, et je ne pouvais pas quitter.

— J'en suis fâché, ce sera pour une autre occasion. »

M. de Balicourt adressa encore au maçon quelques questions sur les moyens qu'il avait employés pour suppléer au nombre de bras et à toutes les facilités qui lui manquaient dans sa construction, et les réponses de celui-ci révélaient tant d'intelligence, de ressources, et de vivacité d'esprit, que Robert en fut frappé. Cette élévation naturelle était si marquée qu'elle faisait même oublier les fautes et les vulgarités de son langage, au point que, lorsque M. de Balicourt eut adressé au maçon un cordial remercîment, madame de Bali-

court et sa fille un bonsoir amical, et Casimir une bruyante promesse de revenir le voir quand il serait établi dans sa maison, Robert ôta gravement son chapeau en lui disant un : Adieu monsieur, qui fut pour Césarine un sujet d'intarissables moqueries. M. de Balicourt n'eut pas l'air de les entendre, et s'adressant à son fils : « Je suis content, lui dit-il, du mouvement qui t'a porté à saluer dans cet homme la marque que le doigt de Dieu imprime à ses ouvrages de prédilection, et qui a le privilége d'effacer aux yeux de ceux qui savent la reconnaître toutes les différences de rang et d'éducation ; mais il y a de par le monde des esprits irréfléchis et superficiels qui n'auraient vu du maçon que sa casquette et son tablier, et à qui ton salut paraîtrait fort ridicule. » Césarine fit la moue et se tut, murmurant en elle-même de ce qu'elle appelait la pédanterie de son oncle ; celui-ci

continua en s'adressant à Robert. « Crois-tu avoir beaucoup à descendre pour te mettre à la portée du maçon?

— Non, en vérité, mon père, dit celui-ci, je doute que l'homme le plus éclairé eût mieux compris ses devoirs et tiré meilleur parti de sa situation.

— De tels exemples doivent nous empêcher de nous enorgueillir de nos lumières, et nous donner pour tous les hommes ce sentiment de fraternité que nous commande la loi du Christ.

— Il paraît, messieurs, dit alors madame de Balicourt, demeurée un peu en arrière, que la conversation vous fait oublier que mes pauvres jambes ne peuvent suivre les vôtres. »

Robert courut aussitôt à sa mère et lui offrit le bras avec un tendre empressement, tandis que Casimir s'empara de la main de son père qu'il ne quitta plus jus-

qu'au château, lui rappelant qu'ils devaient le lendemain faire ensemble une longue promenade.

CHAPITRE X.

L'ARBRE ET LA FORÊT.

« Les beaux arbres! dit M. de Balicourt, en passant le long d'une belle forêt de chênes.

— Le bel incendie que cela ferait! » répondit Casimir.

Casimir avait lu deux jours auparavant, dans un voyage, la description d'un incendie de forêt, et ne rêvait plus autre chose. Il aimait tout ce qui était extraordinaire, tout ce qui produisait de l'effet, du mouvement, et, comme les enfants, il

ne portait guère ses idées au delà de ce qu'il voyait.

« Si cela pouvait ne coûter rien à personne, reprit-il, je voudrais que le feu prît par hasard à cette forêt; cela serait superbe. Je suis sûr, papa, que cela nous éclairerait parfaitement jusque dans le château.

— Ce serait donc quelque chose de bien agréable que de voir brûler un arbre?

— Oh! un arbre, dit Casimir, cela n'en vaudrait pas trop la peine; mais une forêt, c'est là ce qui serait beau.

— Puisque nous sommes en train de brûler, dit M. de Balicourt, je pense que je ferai bien de faire abattre et mettre au feu ce jeune tilleul qui est au bout du gazon, devant le château; il grandit trop vite : pour peu qu'il s'étende encore, il masquera tout à fait la vue.

— Oh! papa s'écria Casimir tout cha-

grin, ce tilleul qui est devenu si beau depuis l'année dernière! Je le regardais l'autre jour d'en bas, et je voyais des pousses de cette année qui étaient longues comme mon bras. »

En ce moment, ils arrivèrent auprès d'un jeune peuplier qu'un orage avait abattu la veille. Son feuillage n'était pas encore flétri, mais ses jeunes pousses, en conservant leur verdure, commençaient à perdre leur vigueur; elles tombaient molles et faibles, comme quand la sécheresse les abat; mais on sait alors qu'un peu d'eau va leur rendre leur force et leur fraîcheur, au lieu qu'ici rien ne pouvait ranimer cette vie qu'on voyait encore presque tout entière, sans avoir aucun moyen de la retenir. Casimir s'arrêta devant le peuplier, et le plaignit.

« Voilà, dit M. de Balicourt, comme sera dans deux jours notre tilleul.

—Ah! s'écria Casimir, pouvez-vous avoir le cœur de penser cela?

— Pourquoi pas? Un tilleul n'est pas plus précieux qu'un peuplier, pas plus précieux qu'un chêne; et toi, tu voudrais voir brûler toute cette forêt.

— En vérité, papa, ce n'est pas la même chose.

— Non sûrement : il y a une grande différence entre un arbre que l'on coupe parce qu'il gêne, et que l'on brûle pour se chauffer, et douze ou quinze mille arbres que tu voudrais voir brûler pour ton plaisir.

— Mais ces arbres, je ne les connais pas.

— Tu ne connaissais pas davantage ce peuplier sur lequel tu viens de t'attendrir.

— Au moins je le vois.

— Il ne tient qu'à toi de voir ceux qui l'environnent. Regarde celui-là, comme il est fort, comme il est droit!

— Oh! le beau chêne! il me serait bien impossible de l'entourer avec mes bras. Voyez, papa, comme il s'élève haut, et ces trois grosses branches qui en sortent, qui ressemblent à de gros arbres!

— Il doit bien avoir cinquante ou soixante ans; il croîtra encore au moins pendant vingt.

— Qu'il sera énorme alors! J'espère bien le voir.

— Mais s'il allait brûler auparavant?

— J'en serais bien fâché à présent que je le connais.

— Tu ne fais donc grâce du feu qu'aux arbres de ta connaissance? c'est toujours cela. Aurais-tu plus de plaisir à voir brûler celui-ci? dit M. de Balicourt, en lui en montrant un autre divisé en quatre énormes troncs qui sortaient de la même souche.

— Non, en vérité. Voyez, il forme un

siége. Papa, un jour que nous serons moins pressés, nous viendrons nous y asseoir, n'est-ce pas?

— Ainsi en voilà deux que tu exceptes de l'incendie de la forêt?

— Oh! maintenant, si je la voyais en feu, quelque bel effet que cela pût faire des fenêtres du château, je ne penserais qu'à mes deux amis chênes, que je serais si fâché de voir brûler.

— Mais tous ceux que nous voyons méritent aussi bien de devenir tes amis, et ceux que nous ne voyons pas sont aussi beaux; ils auraient, chacun dans leurs diverses formes, de quoi t'intéresser, tout autant que tes deux amis chênes, le peuplier et notre tilleul.

— Je crois bien, en effet, que quand je penserai en particulier à tous les arbres qui composent une forêt, il ne me prendra guère envie de la voir brûler.

— C'est pour cela qu'il y faut penser, mon ami, pour ne pas courir le risque de désirer une chose déraisonnable, peut-être de la faire quand tu seras grand. Tu n'auras probablement jamais une forêt à brûler, mais tu pourras avoir des hommes à conduire : songe à ce qui arriverait si tu oubliais qu'un département, une ville, une commune, est composée d'hommes, comme tu oubliais tout à l'heure qu'une forêt est composée d'arbres.

— Ah ! papa, voilà, par exemple, ce qui ne s'oublie pas.

— J'ai connu dans ma jeunesse, dit M. de Balicourt, un homme très-bon, mais très-entêté, appelé M. de Marne. Il avait eu une querelle avec le directeur d'un hôpital établi dans une petite ville voisine d'une de ses terres. La plus grande partie des biens de l'hôpital était située dans cette terre et en dépendait, comme c'était l'u-

sage alors; c'est-à-dire que l'hôpital ne possédait ces biens qu'à condition de payer certaines redevances à M. de Marne, et de recevoir deux malades à son choix. Ce droit venait de ce que c'étaient les ancêtres de M. de Marne qui avaient donné ces biens à l'hôpital, et il passait à tous les possesseurs de la terre. Le directeur avait voulu chicaner M. de Marne sur le paiement de la redevance, et avait prétendu qu'il ne devait envoyer qu'un malade à l'hôpital. M. de Marne s'était fâché, les choses s'étaient aigries; il en était résulté un procès, et il était arrivé que l'homme d'affaires de M. de Marne, en cherchant dans les papiers qui lui avaient été remis pour constater son droit, avait découvert ou cru découvrir que les biens qui avaient occasionné le procès appartenaient à M. de Marne, et non pas à l'hôpital, parce que, disait-il, les ancêtres de M. de Marne ne

les avaient donnés que pour un certain temps ou à de certaines conditions qui n'avaient pas été remplies : en sorte que M. de Marne devait y rentrer. Cela aurait ruiné l'hôpital. Le jour où M. de Marne reçut cette nouvelle, il fut enchanté, d'autant plus qu'il venait d'apprendre qu'un des malades qu'il avait envoyés à l'hôpital en avait été mis dehors trop tôt, n'étant pas encore bien rétabli, en sorte qu'il était retombé malade et venait de mourir. Sa veuve, qui se trouvait sans ressource, était venue à pied à Paris avec le plus petit de ses enfants sur son dos, pour réclamer les secours de M. de Marne. Elle pleurait en lui racontant les dernières paroles de son mari, qui disait en mourant : *Si M. de Marne avait été ici, il m'aurait bien fait rester à l'hôpital, et je ne mourrais pas.* Et ce pauvre homme, qui laissait sa femme et ses enfants sans pain,

pleurait en disant ces paroles; et, en écoutant ce récit, M. de Marne, les larmes aux yeux, disait : *Ce coquin de directeur, je le ruinerai!* Il oubliait que c'était l'hôpital qu'il voulait ruiner, et qu'ainsi il voulait faire mettre dehors peut-être une centaine de malades, tout aussi misérables, aussi malades que le pauvre Jacques, et dont le malheur, s'il y eût pensé, lui aurait été tout aussi douloureux.

» Le procès était suivi avec activité, non pas par M. de Marne, que ses affaires retenaient à Paris, mais par l'homme d'affaires qui, ayant intérêt à soutenir ce qu'il avait avancé, y mettait la plus grande chaleur, et qui, dans la crainte que M. de Marne ne voulût abandonner son droit, se gardait bien de lui mander ce qu'on disait dans le pays de son acharnement à ruiner un hôpital qui y était très-utile, et ce que l'on apprenait tous les jours du triste

état auquel étaient réduits les malades, parce que le directeur, obligé de consacrer beaucoup de temps et d'argent au procès, n'en avait plus assez pour ce qu'exigeaient les soins de l'hôpital. Si M. de Marne eût su tous ces détails, cela aurait réveillé sa bonté ; il n'aurait pu supporter l'idée de faire tant de mal. Au lieu de cela, l'homme d'affaires ne l'entretenait que des mauvais procédés du directeur, des mauvais propos qu'il tenait contre lui. A chaque lettre, M. de Marne entrait dans des colères terribles, et sa haine contre un homme l'empêchait absolument de penser à cent autres dont il aurait eu pitié.

» Enfin, il gagna son procès. Il était occupé depuis huit jours à faire entrer une pauvre femme aux Incurables, hôpital de Paris. « Voilà deux bonnes nouvelles, » dit-il en recevant à la fois les

deux lettres qui lui annonçaient le succès des deux affaires; et il écrivit sur-le-champ à son homme d'affaires, pour lui témoigner sa satisfaction de ce qu'il avait si bien conduit son procès, et à celui qui lui avait fait avoir la place aux Incurables, pour le remercier d'avoir assuré le sort d'une vieille femme infirme.

» Pendant quelque temps il n'y pensa plus; mais un jour son homme d'affaires lui écrivit que le directeur avait fait banqueroute et s'était enfui; que l'on ne savait où il était; et pour flatter sa haine par des détails odieux, il ajoutait que pendant trois jours que l'on avait ignoré sa fuite, parce qu'il avait dit qu'il allait à la campagne, les malades avaient manqué de pain et de bouillon; que sans les sœurs grises qui avaient rassemblé tout ce qu'elles avaient pu de secours, il en serait mort plusieurs, et qu'il était probable que

quelques-uns mourraient des suites de ce qu'ils avaient souffert, et du saisissement qu'ils avaient éprouvé en apprenant l'abandon où courait risque de tomber l'hôpital. Il mandait aussi que l'on avait accordé quelque répit; que les sœurs continuaient leur service avec un redoublement de zèle; que les gens de la ville et des environs donnaient des secours; mais que, comme ils n'étaient pas suffisants, on était obligé de renvoyer les personnes les moins malades; qu'on les voyait sortir en pleurant, et que plusieurs, qui étaient de villages assez éloignés, tombaient en chemin, de faiblesse et de découragement.

» Tous ces détails commencèrent à faire beaucoup de peine à M. de Marne. L'homme d'affaires ajoutait à la fin de sa lettre : « Tout le monde reconnaît que ce directeur n'avait ni ordre ni économie;

depuis longtemps les affaires de l'hôpital étaient en mauvais état, la perte du procès les a achevées. » Alors M. de Marne sentit sa conscience lui reprocher bien fort ce qu'il avait fait; il se représenta ces malheureux tombant de douleur et d'épuisement par les chemins; il les voyait sortir de l'hôpital en pleurant, et peut-être en le maudissant. Il songeait aux trois jours où ils avaient été sans pain et sans bouillon. Son imagination lui peignait tous ces visages pâles et souffrants, et il les considérait dans sa pensée l'un après l'autre, comme tu as commencé tout à l'heure à regarder les arbres de la forêt. Il n'y en avait pas un qu'il n'eût voulu soulager et sauver au prix de son sang: Il ne pouvait supporter l'idée du mal qu'il leur avait causé, quoiqu'il ne voulût pas encore convenir avec lui-même que c'était lui qui le leur avait causé, et qu'il tâchât de

tout rejeter sur le directeur. Il écrivit à son homme d'affaires pour qu'il envoyât des secours considérables, et sitôt que cela lui fut possible, il partit lui-même pour cette terre, où il n'avait pas été depuis longtemps.

» En arrivant il se rendit à la ville où avait été l'hôpital. Il était fermé; le dernier malade venait d'en sortir; on procédait à la vente de la maison pour satisfaire les créanciers. M. de Marne s'aperçut que beaucoup de gens l'évitaient, parce que son procès avait donné très-mauvaise opinion de lui. Les parents, les amis du directeur avaient contribué à l'augmenter, et le malheur qui en était résulté pour tant de pauvres avait jeté sur toute cette affaire quelque chose d'odieux qui animait contre lui tous les esprits. Le bruit se répandit qu'il venait pour acheter la maison et le reste des biens de l'hôpital,

et un jour qu'il passait dans la rue, les enfants lui jetèrent des pierres. Il commençait à sentir tout le tort qu'il avait eu, d'autant que mille circonstances le lui rappelaient à chaque instant. Le fils de Jacques, ce pauvre homme dont il avait secouru la veuve, avait eu la cuisse cassée, et en était demeuré tout contourné. M. de Marne disait à sa mère qu'elle aurait dû la lui faire remettre. « Cela était bon, dit-elle, quand il y avait ici un hôpital, mais à présent..... » et elle s'arrêta. Il voyait des paysans négliger des cultures qu'il savait avoir été très-avantageuses; il leur en demandait la raison. « Oh! disaient-ils, cela se vendait à l'hôpital, mais à présent..... » et ils s'arrêtaient; et M. de Marne voyait que tout le monde avait présent à la pensée ce que lui-même ne pouvait oublier. Il était prêt à quitter le pays et même à vendre sa terre, quand une maladie épi-

démique se déclara dans un village voisin du sien. Elle y paraissait presque tous les ans, et c'était spécialement pour la soigner que l'hôpital avait été fondé anciennement par un homme riche qui en était attaqué, et qui avait fait vœu, s'il guérissait, de fonder cet hôpital où, à l'époque de la maladie, tous les gens du village et des environs à une certaine distance devaient être reçus et soignés, quel que fût leur nombre. Aussi y avait-on acquis une grande habileté pour la soigner. Comme cela était connu dans le pays, dès que les premiers symptômes de la maladie se faisaient apercevoir, les personnes attaquées se rendaient à l'hôpital, où les soins qu'on leur donnait les guérissaient pour la plupart, et empêchaient la maladie de s'étendre. Cette année elle fut terrible, et le soulèvement contre M. de Marne monta à son comble. Il envoya secrètement de

grands secours dans le village; mais il ne se hasarda d'y aller lui-même que lorsqu'il y eut été encouragé par les sœurs grises, qui, à force de parler de tout ce qu'il faisait pour le village, avaient un peu adouci les esprits; mais encore en passant dans la rue il entendait dire : « Voilà M. de Marne qui vient restituer une partie des biens de l'hôpital. » S'il entrait chez un malade et qu'il lui demandât de ses nouvelles : « Je vous remercie, monsieur, disait celui-ci, cela va passablement, mais j'aurais guéri plus vite à l'hôpital. » Navré de tristesse, accablé d'inquiétude et de fatigue, il prit la maladie, et mourut en partie de chagrin, pour avoir oublié quelque temps qu'un hôpital est composé d'hommes, comme tu oubliais tout à l'heure qu'une forêt est composée d'arbres.

— Ah! papa, que cela est triste! dit

Casimir qui avait écouté avec une grande attention.

— Mon ami, dit M. de Balicourt, quand tu seras grand, tu rencontreras des effets bien plus tristes encore de cette habitude d'irréflexion qui nous fait oublier tout ce qui ne frappe pas immédiatement nos yeux ; en sorte que quand les objets sont trop grands, comme nous n'en pouvons voir les détails, nous n'y pensons pas. »

En ce moment, Casimir, tout en rêvant, allait par habitude jeter une pierre au milieu d'une volée de moineaux qui venaient de s'abattre près de lui ; il se retint.

« Papa, dit-il, je ne jetterai pas ma pierre à ces moineaux, car je me souviens du chagrin que j'ai quand on tourmente le serin de ma sœur, et que je vois cette pauvre petite bête tout effrayée se sauver dans tous les coins de sa cage ; il me semble que chacun des moineaux, si je l'ef-

frayais, éprouverait la même chose que le serin de ma sœur.

— Voilà précisément, mon fils, ce qu'il faudra faire si tu as jamais à t'occuper des intérêts de beaucoup d'hommes à la fois, et que tu sois tenté d'oublier que le régiment que tu commandes, ou le département que tu administres, est un composé d'hommes comme toi; il faudra mettre dans ton imagination toi, ou ceux que tu aimes, à la place de chacun d'eux. »

Ils étaient entrés dans le jardin, et arrivèrent auprès du tilleul.

« Ah! dit Casimir, il faut que je lui fasse mes adieux.

—Non, dit en souriant M. de Balicourt, il restera sur pied, pourvu que tu me promettes de penser, toutes les fois que tu le regarderas, que chaque arbre d'une forêt mérite autant d'égards que ton til-

leul, et que dans une réunion d'hommes, de quelque nom qu'on l'appelle, chaque homme est aussi intéressant que toi. »

CHAPITRE XI.

NOUVELLE VISITE CHEZ BAPTISTE.

Madame de Balicourt dit un jour pendant le dîner qu'elle voulait aller porter à Marguerite de l'ouvrage pour elle et pour son mari, et que ce serait là sa promenade du soir, avec Clémence et Césarine. Robert, que son projet préoccupait toujours, demanda aussitôt à sa mère la permission de l'accompagner, et Casimir n'eut pas de cesse qu'on ne lui eût promis de le mettre de la partie; en conséquence, dès qu'on fut sorti de table, madame de Balicourt et

croyez-vous que je la laisserais travailler comme ça ? » et les pleurs l'empêchèrent de poursuivre.

« Ne vous désolez pas, Marguerite, dit madame de Balicourt attendrie, nous tâcherons de venir à votre aide; d'abord je m'engage à faire faire pour cette laborieuse petite ouvrière, puisqu'elle a si bonne volonté, une hotte, un battoir et le reste proportionnés à sa taille, afin qu'elle ne fasse pas un travail au-dessus de ses forces. »

Césarine fut très-surprise de la joie que cette promesse parut causer à la petite fille : à la place de sa tante il lui eût paru beaucoup plus simple de lui donner de l'argent pour la dispenser de travailler; mais Robert comprit aisément les raisons de sa mère. Quant à la douce Clémence, elle était si absorbée dans les souffrances de Marguerite, qu'elle avait à peine entendu.

« Continuez votre ouvrage, dit madame

de Balicourt à Marguerite en s'asseyant sur un banc à la porte de la cabane, j'attendrai là un moment que votre mari revienne. »

Marguerite profita avec reconnaissance de la permission ; Clémence voulut absolument l'aider à étendre son linge, tandis que Casimir et la petite Annette le leur portaient tout mouillé. Madame de Balicourt, qui n'était jamais oisive, tira son ouvrage de son sac et se mit à travailler. Césarine, qui venait de cueillir quelques fleurs des champs, s'amusait à les placer sur son chapeau.

« Ma tante, dit-elle après quelques moments de silence, combien coûtera ce que vous avez promis à cette petite fille?

— Environ six francs, répondit madame de Balicourt.

— Il me semble qu'à votre place j'aurais mieux aimé lui donner cet argent

pour faire laver son linge, dit l'étourdie.

— Et tu crois, reprit sa tante en souriant, qu'elle y eût trouvé autant d'avantage?

— Bien plus, puisqu'elle aurait été dispensée de se donner tant de peine.

— Combien de temps? »

Césarine ne sut que répondre.

« Un mois ou six semaines au plus, reprit madame de Balicourt, et au bout de ce temps le travail n'eût pas manqué de lui paraître plus pénible qu'auparavant; tu vois donc qu'en employant le peu d'argent dont je pouvais disposer à lui rendre le travail plus facile et plus agréable, j'en ai tiré dans son intérêt le meilleur parti possible. »

Césarine n'était pas tout à fait convaincue; elle était obstinée comme toutes les personnes irréfléchies, parce qu'il lui étai plus commode de garder l'idée qu'elle avait une fois adoptée, bonne ou non, que

d'examiner si une autre était meilleure. Elle en revint donc à dire que de l'argent aurait toujours fait plus de bien à Marguerite et à sa fille, si on pouvait leur en donner assez. Madame de Balicourt haussa doucement les épaules et se tut, puisque Césarine n'était pas assez raisonnable pour l'entendre; mais Robert impatienté s'écria que le raisonnement de sa mère était pourtant bien facile à comprendre :

« Eh bien ! mon cousin, dit Césarine avec un peu de malice, je serais charmée que vous prissiez la peine de me l'expliquer. »

Robert s'arrêta un peu confus d'abord, et après avoir réfléchi un moment :

« Mais, ma cousine, dit-il, comment ne voyez-vous pas que si maman avait donné de l'argent à cette petite fille pour l'empêcher de travailler pendant un mois ou deux, elle se serait trouvée après ce temps précisément au même point qu'aujour-

d'hui? et alors elle aurait trouvé bien dur de reprendre sa hotte, et peut-être elle n'aurait plus travaillé, espérant qu'on lui donnerait encore de l'argent; et si on ne l'avait pas pu, sa situation eût été pire qu'auparavant.

— Mais si on était assez riche pour continuer? » insista Césarine.

Robert regarda sa mère.

« Tu peux dire à ta cousine, reprit madame de Balicourt, que je n'ai pas assez de fortune pour rendre à cette enfant ce que je lui ôterais. Avec l'habitude du travail, elle sera sans doute de bonne heure assez habile à laver le linge; eh bien ! une femme dans ce pays-ci gagne à ce métier vingt sous par jour, c'est 300 francs par an; avec cette somme elle peut se passer de charité, et moi je puis être utile à vingt pauvres familles qui ont autant de droits à ma compassion que Marguerite et sa fille. »

Césarine, selon sa coutume quand elle avait tort et ne voulait pas en convenir, ne répondit rien.

Tout le linge étant étendu, Clémence revint près de sa mère, et celle-ci se disposait à s'en aller, quand Baptiste arriva, au grand soulagement de sa femme. En voyant de loin des étrangers, il fit un mouvement comme pour retourner sur ses pas, puis il se ravisa, et s'approchant de madame de Balicourt, il ôta son bonnet et lui demanda, sans trop de brusquerie, ce qu'il y avait pour son service.

« C'est de l'ouvrage que je viens vous commander, Baptiste, répondit-elle avec sa douceur accoutumée.

— Il ne fallait pas venir vous-même, madame, dit-il en l'interrompant, Marguerite l'aurait bien été chercher.

— Je voulais vous parler parce que j'ai à m'expliquer avec vous; je fais faire pour

le service courant, avec le fil qui se fait à la maison, de gros linge ouvré, comme ceci, dit-elle en lui montrant une serviette de celles dites *à grains d'orge;* si vous pouvez vous en charger et que vous ne soyez pas trop cher, je n'enverrai plus à la ville, et je vous donnerai tout ce que j'aurai à faire. »

Baptiste examina la serviette, et Robert remarqua que sa mine refrognée s'adoucissait sensiblement.

« Je n'ai pas encore fait de cela, madame, dit-il, mais si vous voulez me laisser le modèle, je suis sûr de m'en tirer; quant à ce qui est d'être trop cher, ajouta-t-il en reprenant son ton bourru, je n'ai pas coutume de voler le monde. »

La pauvre Marguerite, qui attachait sur lui des yeux pleins d'anxiété, tremblant toujours qu'il ne fît quelque algarade, pâlit à ces derniers mots et parut près de se trouver mal. Clémence la soutint avec un

tendre intérêt. Ce mouvement ayant attiré l'attention de Baptiste, il s'avança vers sa femme avec un geste de colère.

« Allons, vas-tu pas encore faire la carpe, toi? »

Et se détournant brusquement, il s'éloigna en grommelant qu'on était déjà assez malheureux sans être encore *embété* d'un *emplâtre* pareil.

Clémence tremblait de tous ses membres, en s'efforçant de rassurer Marguerite et de la consoler.

« O mademoiselle, dit la pauvre femme, ce n'est pas ce qu'il me dit à moi qui me fait peur, je sais bien qu'il n'est pas méchant au fond, et que c'est parce qu'il a de la peine de me voir malade qu'il me gronde; mais tout le monde ne le connaît pas comme moi, et c'est cela qui nous fait du tort. »

Madame de Balicourt adressa à Margue-

rite quelques mots de bonté, l'engagea à voir un médecin, promit de lui envoyer du bouillon, dont elle avait besoin, lui remit le lin qu'elle avait apporté pour elle, et après avoir renouvelé à la petite Annette la promesse qu'elle lui avait faite, en l'encourageant à soulager sa mère, elle prit congé de toutes deux, emportant leurs bénédictions.

Robert, en rentrant à la maison, rendit compte à son père de cette visite et du bon effet que la commande d'un travail qui piquait son amour-propre avait paru produire sur Baptiste.

« Je le crois, dit M. de Balicourt; si on peut parvenir à persuader à cet homme qu'il est capable d'obtenir notre estime par quelque endroit, il commencera à y attacher du prix; s'il réussit dans ce qu'il a entrepris, il prendra véritablement le goût de son état; en s'y rendant plus assidu

et plus habile, il y gagnera vraisemblablement des pratiques et par conséquent du bien-être; mais il faut que sa volonté se maintienne et que rien ne vienne irriter son naturel défiant et farouche. »

Robert convint que son père avait raison, dans le jugement qu'il portait de cet homme, comme le prouvait la manière presque brutale dont il avait répondu à madame de Balicourt, quand il avait été question du prix de son travail. « Il paraît convaincu, ajouta-t-il, qu'on a mauvaise opinion de lui, apparemment parce qu'il sent qu'il la mérite, et cependant il est toujours prêt à s'en fâcher. »

La conversation continua quelque temps sur ce sujet. Clémence plaignit la pauvre Marguerite d'avoir un si méchant mari, et Césarine dit qu'elle ne concevait pas qu'elle demeurât avec ce vilain homme qui lui avait fait tant de peur, et qui gron-

dait sa femme d'être malade; qu'elle ferait bien mieux de le planter là et de s'en aller ailleurs avec sa petite fille, le laissant s'arranger comme il pourrait.

« Mais cela ne se peut pas, s'écria Clémence, c'est son mari.

— Qu'est-ce que cela fait? s'il est méchant pour elle, elle a bien le droit de s'en aller, je crois.

—Mais non, répéta Clémence, elle ne le peut pas, car cela ne serait pas bien.

— Pourquoi? »

Clémence, embarrassée, chercha une réponse dans les yeux de ses parents; sa mère lui sourit, et M. de Balicourt prit la parole :

« Il n'est pas si aisé que le pense Césarine à une femme de quitter son mari, à un mari de quitter sa femme : afin qu'on ne contractât pas sans réflexion un pareil engagement, la société a pourvu à ce qu'un

ne pût le rompre à volonté; cependant, en remplissant certaines formalités voulues par les lois, la chose est possible, sinon facile. Ainsi la question n'est pas de savoir si Marguerite peut quitter son mari, mais de savoir si elle le doit.

— Non. — Oui, s'écrièrent à la fois Clémence et Césarine.

— Voilà deux avis opposés, dit en souriant M. de Balicourt; allons par ordre. Pourquoi penses-tu, Clémence, que Marguerite ne doit pas quitter son mari?

— Mais, mon papa, parce qu'elle est sa femme.

— Tu n'entends sans doute pas par là qu'elle soit sa propriété, comme *sa* maison, *son* cheval?

— Non sans doute, mon papa.

— Mais probablement ce titre emporte pour toi l'idée de certaines obligations auxquelles il n'est pas permis de manquer.

— C'est cela même, mon papa.

—Par exemple tu penses qu'une femme est tenue de faire à son mari tous les biens qui dépendent d'elle, et que Marguerite ferait grand tort au sien en le quittant?

— Assurément, mon papa, car tous ceux qui prennent intérêt à lui à cause d'elle l'abandonneraient, et ainsi il deviendrait tout à fait misérable.

— Mais, mon oncle, interrompit vivement Césarine, dans tout cela vous ne songez qu'à Baptiste; s'il se conduit mal avec sa femme, pourquoi serait-elle obligée d'être malheureuse pour l'empêcher d'être malheureux?

— Je suis charmé, dit M. de Balicourt en souriant, de voir que Césarine commence à raisonner ses opinions. Je lui répondrai donc que d'abord il n'est pas sûr que Marguerite soit aussi malheureuse qu'elle le suppose; son mari n'a que peu

de tort envers elle : ses brusqueries et ses grossièretés ne sont pas plus pour les femmes de cette classe, que ne seraient pour celles de la nôtre quelques mouvements d'impatience ou d'humeur? Mais j'admets qu'elle ait véritablement à souffrir : dans ce cas, la société lui permet en effet de suivre l'avis de Césarine et de s'éloigner de son mari; car, devant elle, tout engagement est un contrat qui se trouve annulé quand une des deux parties manque aux conventions faites. Mais nous avons à répondre encore à une autre autorité, c'est celle qui a gravé nos devoirs au fond de notre cœur; pour celle-là nous sommes comptables de tout le bien que nous avons pouvoir de faire; rien ne peut nous en dispenser. Ainsi, je vous le repète, si Marguerite souffre trop près de son mari, il lui est possible de s'en séparer; mais si en le quittant elle voit qu'il tombera dans le dernier degré de la

misère et peut-être du crime, car on peut tout attendre d'un tel caractère, que doit-elle faire, à votre avis?

— Souffrir et rester, dit Césarine à voix basse; et cependant, mon oncle, c'est bien dur, » ajouta-t-elle avec vivacité.

M. de Balicourt, content de sa réponse, lui tendit la main.

« Vous voyez, mon enfant, dit-il, qu'il est encore en nous quelque chose de plus impérieux que le soin de notre propre bonheur. Mais cette nécessité que vous trouvez si dure se trouve adoucie par cela seul que nous nous y sommes soumis volontairement; car, sachez le bien, Césarine, la plus haute jouissance que l'homme puisse éprouver est l'usage de son libre arbitre, et ce libre arbitre il ne le sent jamais mieux que quand il l'exerce aux dépens de ses instincts, de ses penchants ou de ses intérêts. »

Cette morale était encore un peu au-dessus de la portée de Césarine, cependant son esprit naturellement droit commençait à la reconnaître, sinon à la goûter. Elle s'en alla toute pensive dans le jardin; il est vrai que la promenade et le grand air dissipèrent bien vite ses idées sérieuses, et qu'elle rentra fort gaie; mais personne ne lui en fit un tort. Elle trouva tout le monde occupé : Clémence et sa mère cousaient, Robert dessinait, Casimir préparait des appâts pour sa ligne, M. de Balicourt lisait tout bas. Elle prit une chaise et se mit doucement à sa broderie pour ne déranger personne, car elle commençait à s'occuper un peu plus des autres; cependant M. de Balicourt, interrompant sa lecture, eut avec ses enfants l'entretien suivant.

CHAPITRE XII.

QUESTION DE MORALE.

M. de Balicourt. — Voulez-vous, mes enfants, que je vous raconte deux histoires de voleurs que je viens de lire dans un journal étranger?

Les Enfants. — Oh! oui, papa. Sont-elles bien longues?

M. de Balicourt. — Non; mais vous serez peut-être bien embarrassés de m'en dire votre avis.

Les Enfants. — Comment, papa?

M. de Balicourt. — Vous allez voir. Voici a première.

Une diligence anglaise, pleine de voya-eurs, se rendait à une grande ville. On parla beaucoup de voleurs de grand chemin qui, sur cette route, arrêtaient et dépouillaient souvent les voyageurs; on se demanda comment on pouvait sauver de leurs mains son argent. Chacun se vanta d'avoir pris ses mesures et d'être en sûreté.

Une jeune femme imprudente, qui voulait sans doute faire admirer son adresse, et qui ne songeait pas que la franchise était là fort déplacée, dit : « Quant à moi, je porte avec moi tout ce que je possède; c'est un billet de deux cents livres sterling (environ deux cents louis); je l'ai si bien caché que certainement les voleurs ne le trouveront pas : il est dans mon soulier, sous mon bas. »

Peu d'instants après survinrent des voleurs qui demandèrent aux voyageurs leur bourse : ils y trouvèrent si peu de chose qu'ils ne voulurent pas s'en contenter, et déclarèrent d'un ton menaçant qu'ils fouilleraient et maltraiteraient rudement les voyageurs, si on ne leur donnait pas sur-le-champ cent livres sterling. Ils paraissaient prêts à exécuter leur menace.

« Vous trouverez aisément le double de ce que vous demandez, leur dit un vieux homme assis dans le fond de la voiture, et qui, pendant toute la route, n'avait rien dit ou n'avait parlé que par monosyllabes. Faites seulement quitter à madame ses bas et ses souliers. »

Les voleurs suivirent ce conseil, prirent le billet et partirent.

Que dites-vous du vieux homme?

Clémence. — Ah! papa, quelle méchanceté!

M. de Balicourt. — Tous les voyageurs pensèrent comme vous. Ils l'accablèrent de reproches et d'injures, et le menacèrent de le jeter par la portière. Le chagrin de la jeune femme était au-delà de tout ce qu'on peut dire. Le vieil homme fut insensible aux injures, aux menaces, et s'excusa une seule fois en disant que chacun devait d'abord penser à soi.

Quand la diligence arriva le soir dans la ville, le vieillard s'éloigna avant que personne eût pu lui faire sentir son mécontentement. La jeune femme passa une nuit affreuse. Quelle fut sa surprise lorsque, le lendemain matin, on vint lui remettre quatre cents livres sterling, un fort beau peigne, et la lettre que voici :

« Madame,

» L'homme que vous détestiez hier avec

» raison vous envoie la somme que vous » avez perdue, des intérêts qui la doublent, » et un peigne d'une valeur à peu près » égale. Je suis désolé de la peine que j'ai » été obligé de vous faire. Quelques mots » vous expliqueront ma conduite. J'arrive » des Indes où j'ai passé dix années fort » pénibles; ce que j'y ai gagné par mon » travail se monte à trente mille livres ster- » ling, que j'avais hier en billets dans ma » poche; si j'eusse été fouillé avec la sévé- » rité dont on nous menaçait, je perdais » tout. Que devais-je faire? Je ne pouvais » m'exposer à être obligé de retourner aux » Indes les mains vides. Votre franchise » m'a fourni le moyen de me tirer d'em- » barras : aussi je vous prie de ne faire » aucune attention à ce petit présent, » et de me croire à l'avenir tout dévoué à » vous. »

Casimir. — Ah! papa, la jeune femme n'avait plus aucune raison de se plaindre, et le vieil homme n'avait pas tort, puisqu'il lui a rendu bien plus qu'on ne lui avait pris.

Clémence. — Oui; mais à sa place j'aurais beaucoup mieux aimé n'avoir pas le peigne, et n'avoir pas été obligée de quitter mes souliers et mes bas devant des voleurs.

Casimir. — Oh! cela ne lui a pas fait grand mal.

Robert. — Mais, mon père, si les voleurs, malgré leur promesse, avaient sévèrement fouillé tout le monde, et qu'ils eussent pris au vieux homme ses trente mille livres sterling, il n'aurait pas pu rendre à la jeune femme ses deux cents livres, et ç'aurait pourtant bien été lui qui les lui aurait fait perdre.

M. de Balicourt. — Robert a raison : le vieux homme faisait un mal certain sans

avoir la même certitude qu'il pourrait le réparer.

Robert. —Certainement; on ne peut pas se fier à la parole des voleurs.

Casimir. — Mais aussi il était sûr que, s'il ne faisait pas cela, on lui prendrait ses trente mille livres sterling.

M. de Balicourt. —Il est vrai; mais crois-tu, mon cher Casimir, qu'il soit permis, pour se sauver d'un grand malheur, de causer à un autre un malheur aussi grand? car enfin, la perte de deux cents livres sterling était pour la jeune femme une aussi grande perte que l'aurait été pour le vieux homme celle de ses trente mille, puisque c'était là aussi toute sa fortune.

Casimir. — Oui, papa; mais il savait bien qu'il les rendrait.

M. de Balicourt. — Il le voulait, sans doute; mais Robert t'a montré comment il était possible qu'il ne pût faire ce qu'il

voulait. D'autres accidents pouvaient encore l'en empêcher : s'il avait perdu son portefeuille en route, s'il était mort subitement, etc., etc.

Clémence. — Mon Dieu ! oui ; et la jeune femme n'aurait eu ni ses deux cents livres sterling, ni les deux cents livres de plus, ni son beau peigne.

M. de Balicourt. — Il livrait ainsi sa probité et le sort de sa compagne de voyage aux chances d'un avenir toujours incertain, le tout pour s'épargner un malheur, très-grand à la vérité, mais dont la certitude ne lui donnait pas le droit de faire le malheur d'un autre. C'est là la différence qu'il y a entre la prudence et la vertu : la prudence commence par songer à se tirer d'affaire, et croit avoir assez fait quand elle s'est promis de réparer le mal qu'elle a fait à autrui ; la vertu ne se contente pas de l'espérance de réparer un jour

ce mal; elle ne le fait pas et se trouve ainsi plus souvent malheureuse, mais toujours plus tranquille : aussi la vertu peut seule ne pas redouter l'avenir. C'est en faisant le mal, même dans l'idée qu'il pourra devenir un bien, ou avec la ferme volonté de le réparer, que les hommes se jettent dans des embarras et souvent dans des fautes dont ensuite rien ne peut les tirer. On ne peut se flatter, quelque prudent que l'on soit, d'avoir prévu toutes les chances, et de s'être arrangé de manière à ce qu'aucune ne soit fâcheuse; tandis qu'en s'imposant la loi d'être d'abord vertueux, on acquiert la certitude qu'on ne fera jamais à personne un tort qu'on doive se reprocher ensuite, comme en ayant été la cause volontaire.

Casimir. — Mais, papa, que fallait-il donc faire?

M. de Balicourt. — Je n'en sais rien :

tout ce dont je suis sûr, c'est qu'il ne fallait pas commencer par faire ce qu'a fait notre vieillard. Tu verras un jour par toi-même combien il arrive de malheurs dans ce monde par la fausse idée qu'ont si souvent les hommes qu'ils pourront arranger et diriger les événements au gré de leurs desseins; ils règlent leur conduite dans cette espérance, et ensuite les événements se multiplient, s'embarrassent tellement, arrivent d'une manière si imprévue, qu'ils voient échouer fort souvent leurs projets, et toujours leur vertu, qu'alors ils ne peuvent plus rattraper. Il faut, au contraire, assurer d'abord sa vertu, et après tirer, aussi bien qu'on peut, parti des circonstances. Qui sait, d'ailleurs, toutes les ressources que peut trouver un homme fermement décidé à ne rien faire contre sa conscience? Il est fort commode, sans doute, de prendre le premier moyen qui

s'offre à l'esprit; mais est-on bien sûr que ce soit là le seul, et qu'en se donnant un peu plus de peine on n'en trouverait pas un autre aussi efficace et plus honnête? Qu'après être resté vertueux, on soit ingénieux et actif, on sortira presque toujours d'embarras. Si tous les gens ruinés se faisaient voleurs, ce serait, sans contredit, la voie la plus facile et la plus prompte pour refaire fortune : c'est cependant un parti que ne prennent pas les honnêtes gens, et, dans la nécessité de chercher d'autres ressources, ils manquent rarement d'en découvrir. Je ne vois pas trop, dans ce moment-ci, de quoi notre vieux homme aurait pu s'aviser pour sauver ses trente mille livres sterling; mais peut-être, s'il ne se fût pas arrêté tout de suite à l'idée de dénoncer la jeune femme, lui serait-il venu dans l'esprit quelque autre expédient, et cela aurait beaucoup mieux valu.

UNE FAMILLE.

T. I. P. 5.5.

AUTRE PORTEFEUILLE MYLORD!

[illegible]

[illegible]

assez pesante, et la donna au [illegible], [illegible]

Casimir. — J'en conviens, papa; mais vous nous avez promis une seconde histoire.

M. de Balicourt. — La voici. Vous allez voir que, s'il ne faut pas faire un mal qu'on n'est jamais sûr de pouvoir réparer, on ne doit pas non plus faire le mal même dans une bonne intention.

Un grand seigneur anglais se rendait de Londres dans une de ses terres, lorsqu'il fut arrêté dans un petit bois par six voleurs. Deux d'entre eux saisirent le cocher; deux autres s'emparèrent de son laquais, et les deux derniers, se plaçant aux deux portières de la voiture, mirent au lord le pistolet sur la gorge.

« Votre portefeuille, milord, » lui dit un des voleurs qui avait une figure épouvantable.

Le lord tira de sa poche une bourse assez pesante, et la donna au voleur; celui-

ci examina le poids de la bourse et n'en parut pas satisfait. « De grâce, votre portefeuille, milord! » Et il arma son pistolet.

Le lord remit tranquillement son portefeuille : le voleur l'ouvrit, et, pendant ce temps, le lord examina sa figure. Il n'avait jamais vu des yeux si petits et si perçants, un nez si long, des joues si creuses, une bouche si large, un menton si avancé.

Le voleur prit quelques papiers dans le portefeuille, et le lui rendit ensuite. « Bon voyage, milord. » Et il s'éloigna rapidement avec ses compagnons.

Le lord, arrivé chez lui, examina son portefeuille pour voir ce qu'on y avait pris ; il trouva qu'on avait ôté des billets pour deux mille cinq cents livres sterling (environ soixante mille francs) et qu'on y avait laissé cinq cents livres sterling. Il s'en félicita, et dit à ses amis qu'il donnerait encore volontiers cent livres pour

qu'ils eussent vu le drôle. Jamais voleur de grand chemin n'avait eu une figure si bien appropriée à son métier.

Le lord oublia bientôt cette perte, et ne pensait pas du tout à cet accident, lorsque, quelques années après, il reçut la lettre suivante :

« Milord,

» Je suis un pauvre Juif. Le prince dans » les Etats duquel je vivais nous dépouilla » de tout. Je me rendis, avec cinq autres » Juifs, en Angleterre, pour sauver au » moins ma vie. Je fus malade sur mer, et » le bâtiment qui nous passait fit naufrage » près de la côte.

» Un homme que je ne connaissais point » était sur le rivage; il se jeta à la mer et » me sauva au péril de sa vie. Ce n'est pas » tout; il m'amena dans sa maison, appela

» un médecin, me fit soigner jusqu'à ce que » je fusse guéri, et ne me demanda rien. » Cet homme était un fabricant de laine, » qui avait douze enfants.

» Quelque temps après, je le trouvai fort » triste. Les troubles d'Amérique avaient » éclaté, et les négociants américains, avec » qui il faisait des affaires, avaient été d'as- » sez mauvaise foi pour profiter des cir- » constances et ne pas le payer. Dans un » mois, me dit-il, je serai complétement » ruiné, parce qu'il doit m'arriver des » traites que je suis hors d'état d'acquitter.

» Son chagrin me désespéra : je pris un » parti violent. Je lui dois la vie, me dis-je » je la lui sacrifierai. Avec les cinq Juifs » qui m'avaient suivi en Angleterre, je me » plaçai sur la grande route : vous savez » ce qui est arrivé. J'envoyai à l'homme » dont je vous ai parlé l'argent que je vous » avais pris, et je le sauvai pour cette fois.

» Mais ses créanciers ne le payèrent pas » dans la suite : il est mort il y a huit jours, » sans avoir acquitté toutes ses dettes.

» Le même jour, je gagnai à la loterie » quatre mille livres sterling. Je vous ren- » voie ce que je vous ai volé, avec les in- » térêts. Faites passer les mille livres qui » restent à la malheureuse famille du fabri- » cant (il avait indiqué, au bas de sa lettre, » l'endroit où elle demeurait), et informez- » vous auprès d'elle d'un pauvre Juif qui » a été si généreusement sauvé et reçu par » elle.

» *P. S.* Je vous jure que, lorsque nous » vous attaquâmes, aucun de nos pisto- » lets n'était chargé, et qu'aucun de nos » coutelas ne devait sortir du fourreau.

» Epargnez-vous toute recherche. Quand » cette lettre vous arrivera, je serai de nou- » veau sur mer. Que Dieu vous conserve ! »

Le lord prit des informations, et trouva que le Juif avait dit vrai en tout. Il prit soin, dès lors, de la famille du fabricant. « Je donne cent livres, répétait-il souvent, à celui qui m'apprendra la mort de mon épouvantable Juif, et mille livres à celui qui me l'amènera vivant. »

Clémence. — Pourquoi donc désirait-il sa mort, papa?

M. de Balicourt. — C'est que ce Juif était véritablement un homme dangereux pour la société. Un homme capable de se porter à de telles actions, même par des motifs généreux, est toujours un homme à craindre. La sûreté et le bonheur de la société reposent sur la soumission et le respect dus aux lois qui y maintiennent l'ordre en garantissant la personne et la propriété de tous. Les lois ne peuvent entrer dans l'examen des motifs qui engagent un individu à attenter à la personne et à la

propriété d'un autre. En pareil cas, elles ne jugent et ne punissent que le fait. Si le lord avait été juge, et qu'on eût amené le Juif devant son tribunal, il n'aurait pu, quand il aurait su toute l'histoire, se dispenser de le condamner à la peine prescrite par la loi, sauf à tâcher ensuite d'obtenir sa grâce du souverain.

Casimir. — Le Juif n'avait cependant pas chargé ses pistolets; il ne voulait pas tuer.

M. de Balicourt. — Aussi aurait-on dû le condamner à une peine moins grave que celle qu'on inflige aux assassins : mais il n'en avait pas moins volé.

Clémence. — Oui, mais c'était pour sauver la vie à son bienfaiteur; il exposait la sienne par reconnaissance; c'était assurément un grand sacrifice : il n'aurait pas volé pour autre chose.

M. de Balicourt. — Aussi ce Juif était-

il sans doute susceptible de sentiments très-généreux et d'un beau dévouement : cela doit entrer pour beaucoup dans l'opinion que nous nous formons de lui ; cela lui aurait probablement fait obtenir sa grâce ; on aurait du moins fort adouci sa peine. Mais en morale, et pour l'intérêt de la société, la justesse et la fermeté des principes sont encore plus nécessaires que la générosité des sentiments. On ne saurait donner à chacun la liberté de prendre tous les moyens qui lui plaisent pour satisfaire ses sentiments et déployer sa générosité. La vertu même est soumise, dans le monde, à des lois dont la sagesse reconnue, l'avantage incontestable, lui marquent la route dans laquelle elle doit s'exercer, et les barrières qu'elle ne doit pas franchir. Ainsi, dans la conduite de notre Juif, tout ce qui a précédé et suivi son action, quelques-unes des circonstan-

ces de cette action même étaient louables; il ne voulait que sauver son bienfaiteur; il ne prit que ce qu'il avait besoin de prendre; il ne garda rien pour lui; il remboursa scrupuleusement la somme et les intérêts; il ne se réserva même rien sur ce qu'il avait gagné à la loterie, puisque, après avoir rendu au lord ses deux mille cinq cents livres sterling, il donna le reste aux enfants du fabricant. Tout cela est fort bien, fort désintéressé; mais tout cela n'empêche pas que l'action même ne fût blâmable; et c'est ce qui arrive souvent quand on se laisse gouverner par ses sentiments, fussent-ils toujours bons, au lieu de régler sa conduite d'après les principes inébranlables qui gênent quelquefois les sentiments, mais qui assurent toujours la vertu.

Robert. — Cependant, mon père, le lord promettait davantage à celui qui lui amè-

nerait le Juif vivant qu'à celui qui lui annoncerait sa mort.

M. de Balicourt. — C'est qu'il savait bien qu'un homme capable de sentiments si forts et si dévoués, était un homme à qui il ne manquait, pour être tout à fait vertueux et d'une vertu très-distinguée, que des principes plus fermes et une situation moins embarrassante. Il se promettait sans doute de lui faire sentir que, s'il est beau de sacrifier sa vie à la reconnaissance, ce sacrifice ne doit jamais coûter celui de l'honnêteté. Il voulait peut-être aussi se l'attacher, lui donner de l'aisance, le mettre enfin à l'abri de ces positions difficiles où la générosité des sentiments trompe si aisément sur la nature des devoirs. La générosité peut faire aller plus loin que le devoir; mais il faut que ce soit toujours en droite ligne, et elle ne doit jamais en faire écarter ou négliger aucun.

CHAPITRE XIII.

DEUXIÈME LETTRE D'ANTOINE.

J'ai été quelque temps sans vous écrire, mon cher Robert, ne voulant pas le faire avant d'avoir quelque chose de positif à vous dire sur ma situation. Je me suis appliqué, suivant les avis de M. de Balicourt, à la voir du bon côté, et à en tirer le meilleur parti possible. D'abord mon oncle m'a déclaré que pour la première année je devais me contenter de la table et du logement, sans aucune rétribution, et qu'au bout de ce temps, s'il était satisfait

de moi, il verrait à me fixer des appointements, qu'il augmenterait d'année en année, à mesure que je lui deviendrais plus utile; cela m'a paru juste, et j'ai répondu que ce serait comme il lui plairait. J'ai commencé à me mettre au fait de ma besogne; je n'ai pas perdu l'habitude de me lever avec le jour, j'en profite pour lire ou écrire dans ma chambre, jusqu'à huit heures, qui est l'heure où je dois ouvrir le magasin; car ma tante m'a appris avec assez d'aigreur que cela ne s'appelait pas une boutique; par la même raison, je ne suis pas un garçon de boutique, mais un commis, ce qui est bien différent aux yeux de ma tante, quoique cela me paraisse, à moi, à peu près la même chose. Quand le magasin est ouvert, je m'occupe de l'étalage, c'est ce qui m'a le plus coûté à apprendre, quoiqu'on ait fait venir une personne exprès pour me le montrer; j'avoue qu'il me pa-

raissait d'abord assez ridicule d'arranger en symétrie des mouchoirs, des chemises et des pièces de toile; mais je me suis rappelé avoir entendu dire à M. de Balicourt qu'il n'y avait que des gens bornés qui trouvassent telle ou telle occupation au-dessous d'eux, et que les bons esprits n'en dédaignaient aucune parce qu'ils en voyaient tout de suite le côté utile. Je me suis encore souvenu que, selon lui, le moyen de ne pas s'ennuyer d'une tâche quelconque, était de s'appliquer à la faire le mieux possible, parce que toute chose qui emploie notre intelligence finit par nous attacher: j'ai éprouvé qu'il avait raison. Il est singulier comme tout ce que j'ai pu recueillir des préceptes de votre digne père me revient en mémoire à mesure que l'occasion se présente d'en faire usage. Quand l'étalage est fini, j'attends le chaland; comme la boutique est dans la rue Saint-Denis, il

nous vient beaucoup de pratiques de la halle, c'est là surtout la clientèle de mon oncle, et je vous assure qu'elle n'en est pas plus mauvaise; les servantes qui vont et viennent, les gens de la campagne, qui s'en retournent, les grosses marchandes qui n'achètent pas ce qu'il y a de plus laid, font journellement leurs emplettes, et j'ai été confondu de la somme que tous ces achats, par eux-mêmes peu considérables, laissent dans le comptoir au bout de la journée. Pendant que je suis au magasin, ma tante s'occupe de son ménage, car il faut lui rendre la justice qu'elle le tient avec beaucoup d'ordre et d'économie. Elle va elle-même au marché avec sa domestique; à son retour nous déjeunons avec une énorme tasse de café au lait; puis ma tante fait une belle toilette, et à midi elle descend toute parée dans son comptoir, où elle se tient le reste de la journée pour

recevoir les belles pratiques : ce n'est pas qu'il en vienne beaucoup, et c'est pour cela que ma tante a voulu faire arranger le magasin et avoir un commis, car elle trouve, je ne sais pourquoi, qu'il est beaucoup plus honorable de vendre à une belle dame en chapeau à plumes, ou à un monsieur bien mis, qu'à une cuisinière en bonnet rond, ou à un marchand en blouse.

Je commence à me tirer assez bien de mon emploi. Mon oncle m'a mis au courant des différentes qualités de toile, ainsi que des prix et des marques du magasin; et il a été très-étonné de me les voir retenir si facilement. J'ai appris avec intérêt quels étaient les départements et les villes où se trouvent nos principales manufactures, et le nom des fabricants. Mon oncle sait tout cela par cœur; il reconnaît au premier coup d'œil de quelle fabrique sort une pièce de toile, il sait d'où

viennent les meilleures, quels procédés, en leur donnant un blanc plus flatteur à l'œil, altèrent leurs qualités; mais quand j'ai voulu lui parler de la culture du lin, du filage, du tissage, il s'est moqué de moi, et m'a dit que ceci n'était pas de son état et qu'il n'avait que faire de s'en occuper; alors je me suis borné, comme me l'a conseillé M. de Balicourt, à le faire parler de ce qu'il sait, afin d'en profiter moi-même. Du reste il me témoigne beaucoup de bienveillance, parce qu'il voit, dit-il, que j'ai bonne envie de travailler, et que je ne suis pas un *mirliflore,* ni un bel-esprit, car ce sont les deux bêtes noires de mon oncle. Quant à ma tante, je crois que je ne suis pas si bien dans ses papiers, elle ne me trouve pas assez élégant, ni assez amusant; et moi, je n'ai pas pu jusqu'ici me mettre tout à fait à mon aise avec elle, parce que je ne sais pas bien encore ce qu'elle est,

ni ce qu'elle veut, et je crois qu'elle ne le sait pas trop elle-même ; c'est-à-dire qu'elle voudrait bien être une personne très-élégante et de très-bon genre, et j'imagine qu'elle ne connaît pas ce qu'il faut faire pour cela; elle a, comme elle dit, une passion pour les gens distingués, mais elle n'entend pas du tout ce mot comme on l'entendait dans votre famille; chez vous, ceux auxquels on appliquait ce nom se distinguaient en effet par une certaine supériorité de caractère, d'esprit, ou d'instruction; mais pour ma tante, les gens distingués sont ceux qui s'habillent d'une certaine façon, qui vont au spectacle à de certaines places, et surtout qui ont une voiture et un beau logement; d'où il s'ensuit que, pour être distingué à la façon de ma tante, il suffit d'avoir beaucoup d'argent à dépenser, eût-on d'ailleurs l'esprit le plus vulgaire et l'instruction la plus

bornée. Dans les premiers jours de mon arrivée, elle me questionnait continuellement sur le bon ton et les bonnes manières, et comme j'étais fort embarassé de lui répondre

« A quoi donc vous a-t-il servi d'être élevé avec le fils de M. le comte de Balicourt, me dit-elle ironiquement, si vous n'en avez pas mieux profité?

— En vérité, ma tante, lui répondis-je, la chose du monde dont on s'occupait le moins chez M. de Balicourt, c'est de bon ton ou de bonnes manières; je ne crois pas en avoir jamais entendu parler tout le temps qu'ils ont eu la bonté de m'admettre dans leur famille; tout ce que je sais, c'est qu'ils avaient tous un ton et des manières parfaitement naturels, et qu'ils trouvaient bon que chacun fît comme eux, ce qui mettait tout le monde à l'aise. »

Ma tante ne parut pas contente de ma

réponse. Je sais même qu'elle a dit à mon oncle que si j'avais été dîner chez vous, il fallait que ce fût à l'office, puisque je n'avais pas appris à me mieux présenter. Cela m'a fait rire d'abord, et puis cela m'a attendri en me rappelant toutes vos bontés pour moi, et combien peu il vous importait que je me présentasse bien ou mal. Il faudra pourtant que je tâche de faire quelques efforts de ce côté, puisque je ne suis pas destiné à vivre toujours avec des gens aussi indulgents que vous; mais je ne parviendrai jamais, je le sens, à acquérir le bon ton qui plaît à ma tante; il faudrait trop me contrefaire, et il me semble qu'il vaut encore mieux avoir l'air gauche, que l'air prétentieux. J'ai enfin vu son neveu Jollivet dont elle me parlait sans cesse, me répétant à tout propos: « Quand vous verrez mon neveu Jollivet; » et me le citant comme un oracle et

un modèle. Dernièrement, tandis que ma tante était dans l'arrière-boutique, je vis entrer un jeune homme très-bien mis, qui me demanda madame Lefranc. Ma tante, ayant entendu sa voix, accourut tout de suite pour le voir; elle me le montra d'un air de triomphe, et comme il me toisait d'un air assez impertinent, elle lui dit négligemment : « C'est le neveu de M. Lefranc. » Là-dessus, M. Jollivet me fit un petit salut très-froid que je lui rendis sans rien dire. Je l'examinais de tous mes yeux, je l'écoutais de toutes mes oreilles, et j'avoue que cet examen ne lui fut pas favorable, sans que cependant il me fût possible de dire ce qu'il y avait de mal en lui. Ce n'était pas son costume, car il était fort élégant, et je me souviens d'avoir rencontré sur les boulevards des jeunes gens qui portaient comme lui une jolie redingote, une cravate de satin noir, un lor-

gnon au cou et des gants jaunes, sans que cela m'ait paru extraordinaire ; mais je ne sais pourquoi tout cela sur lui avait l'air d'être arrangé sur le mannequin d'un tailleur ; de même, sa tête assez jolie et bien bouclée me faisait l'effet de celles que j'avais vues derrière les vitres des coiffeurs. Quant à sa conversation, quoiqu'il ne s'exprimât point mal, elle n'avait rien de remarquable, et cependant il élevait la voix et il appuyait sur les mots comme un homme qui croit être écouté. « Je suis au désespoir, belle tante, disait-il, de ne pouvoir vous offrir mon bras pour aller dimanche aux Tuileries, mais j'ai promis à Emile Duvert de l'accompagner aux courses, où il a un pari ouvert ; vous sentez bien qu'il m'est impossible d'y manquer. »

Il appelle toujours ma tante : *belle tante*, ce qui a l'air de l'enchanter ; cependant il me paraît à moi que c'est plus familier, et,

par conséquent, de plus mauvais ton que de dire tout simplement : ma tante.

Ma tante parut fort contrariée de la nouvelle, car cette promenade aux Tuileries le dimanche est une affaire pour elle, mais elle eut l'air de trouver valable l'excuse de son neveu. « Ce M. Duvert, dit-elle en se tournant vers moi, est un ami de Jollivet, le fils d'un banquier immensément riche, à qui son père fait 25,000 livres de rente pour ses menus plaisirs; vous sentez bien que mon neveu ne peut pas manquer d'égards pour des personnes comme cela? » Je ne sentis pas du tout comment les 25,000 livres de rente de ce monsieur faisaient qu'on lui devait plus d'égards qu'à une tante; mais pour avoir l'air de dire quelque chose, je m'informai de ce qu'on allait faire aux courses.

« Mais, dit M. Jollivet d'un ton dédaigneux, voir courir des chevaux apparem-
ment.

— Et qu'est-ce que cela apprend?

— Cela apprend à les connaître ; » et là-dessus il me fit, d'un ton de pitié pour mon ignorance, une grande dissertation sur les chevaux de race, pur sang, demi-sang, etc.

Et comme je lui demandai si ce M. Duvert avait envie de s'établir marchand de chevaux, il se mit à rire si fort que j'en fus tout déconcerté. Ma tante voulut bien m'apprendre que tous les jeunes gens *comme il faut* passent leur vie à s'occuper de chevaux, et que cela est de très-bon ton.

« Il est possible que ce soit de bon ton, répondis-je, mais je ne conçois pas que dans une ville où il y a tant de bibliothèques ouvertes, tant de belles collections de tableaux et de statues, tant de cours publics faits par des hommes du premier mérite, un jeune homme assez heureux pour pouvoir disposer de son temps à sa

fantaisie aille le perdre avec des chevaux. »

Là-dessus, ma tante dit à demi-voix à M. Jolivet, qui me regardait avec étonnement, que, comme j'avais été élevé par un curé, il n'était pas étonnant que je fusse un pédant et un bigot. Cela me fit de la peine; mais comme elle avait baissé la voix, je ne voulus pas paraître l'avoir entendue. M. Jolivet est commis chez un négociant en gros, ce qui fait qu'il regarde en pitié les marchands en détail; pourtant il cajole beaucoup ma tante qui a assez de fortune et qui est sans enfants; il est son Benjamin, et j'ai cru même m'apercevoir qu'elle lui prête assez souvent de l'argent à l'insu de mon oncle, car elle a sa bourse particulière. Je crois bien qu'elle fait ce qu'elle peut pour qu'il soit un jour leur héritier; mais mon oncle ne l'aime pas beaucoup, parce qu'au lieu de travailler, dit-il, il perd son temps avec une foule de

jeunes gens riches et désœuvrés qui l'entraînent à des dépenses au-dessus de son état. Il paraît, à ce que mon oncle m'a dit lui-même, que ma tante s'était longtemps opposée à ce qu'on me fît venir à Paris; mais comme elle voulait absolument un commis, et que mon oncle avait déclaré qu'il n'en prendrait pas d'autre que moi, attendu qu'il n'était pas dans l'ordre de payer des étrangers, quand on avait des parents dans le besoin, il fallut bien qu'elle en passât par-là; aussi cela lui a donné contre moi un peu d'aigreur qu'elle me fait sentir de temps en temps, mais que j'espère bien dissiper par mon respect et par ma bonne conduite. »

Ma lettre en était restée là, mon cher Robert, car je n'avais pas eu le temps de la fermer, quand il m'en est arrivé une de vous, qui m'a fait non-seulement un grand plaisir, mais un grand bien qu'il

faut que je vous conte. J'étais au magasin quand le facteur est entré, et j'ai rougi de joie en reconnaissant votre écriture. Ma tante, qui veut toujours tout savoir, m'a bien vite demandé de qui était cette lettre. « De Robert, ai-je répondu tout content. — Eh ! qu'est-ce que c'est que ce Robert? — Mon meilleur ami, le fils de M. de Balicourt. — Le fils de M. le comte de Balicourt est votre ami ! s'écria ma tante tout émerveillée. — Oui, ma tante, et un bien bon ami, je vous assure; voulez-vous me permettre de lire sa lettre? » Elle y consentit sans peine; et quand je lui lus tout haut le passage où vous me dites que vos chers parents, pensant bien qu'ils n'ont pas besoin de me recommander aux bons soins de mon oncle et de ma tante, se contentent de vous charger de leurs compliments pour eux et de leur amitié pour moi, ma tante parut ravie et se hâta de me deman-

der quand je comptais vous répondre. Je lui dis que je le ferais le lendemain matin; mais son neveu Jollivet étant venu dans l'après-midi, elle me dit tout haut devant lui : « Antoine, vous pouvez monter dans votre chambre pour répondre à votre ami M. Robert, et vous ne manquerez pas de présenter mes compliments et ceux de M. Lefranc à M. le comte et à madame la comtesse de Balicourt; » et aussitôt elle dit à M. Jollivet que j'étais votre ami et que j'étais traité chez vous comme l'enfant de la maison. Vous pensez bien, mon cher Robert, que je n'avais rien dit de pareil; je sens trop le prix des bontés dont j'ai été l'objet pour y mettre de la vanité. Mais j'ai pensé que vous seriez bien aise de savoir combien votre amitié m'était avantageuse; sans cela, je ne vous en aurais pas parlé. Depuis ce temps, ma tante me témoigne beaucoup plus de considération,

Dernièrement elle me proposa de l'accompagner aux Tuileries le dimanche suivant, M. Jollivet lui devant encore manquer.

« Avec plaisir, ma tante, dis-je, pour peu que cela vous soit agréable.

— Comment comptez-vous vous habiller? me demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Mais, ma tante, comme je le suis; vous savez bien que je ne puis faire autrement.

— Par exemple! comptez-vous vous montrer dans la grande allée avec vos habits de campagne, pour que tout le monde se moque de vous!

— Je vous assure, ma tante, que j'ai déjà traversé les Tuileries deux ou trois fois dans mes courses, et que personne n'a pris garde à moi.

— Vous croyez cela? mais en donnant

le bras à une femme, vous paraîtrez fort ridicule.

— Si c'est aux gens que je ne connais pas, qu'est-ce que cela peut me faire?

— Mais cela me fait à moi qui serai avec vous.

— Alors, ma tante, je n'irai pas.

— Comment, vous ne pouvez pas vous faire habiller?

— Non, ma tante; car vous savez que je ne gagnerai rien d'ici à l'année prochaine: il faut donc que mes habits me servent jusque-là; car je ne puis me démunir du peu d'argent que j'ai, et je ne veux point faire de dettes.

— C'est cela! vous voulez nous faire rougir de ce que vous êtes ici sans appointements.

— Non, ma tante, puisque c'est une chose convenue; mais vous ne pouvez exi-

ger que je fasse une dépense au-dessus de mes moyens. »

Ma tante ne répondit pas; mais à dîner, elle fit une scène à mon oncle, en lui disant que, quand on prenait ses parents chez soi et qu'on ne leur donnait rien, il fallait du moins les vêtir de manière à ce qu'ils ne vous fissent pas déshonneur. Il s'ensuivit une discussion à laquelle j'essayai vainement de m'opposer; car l'intention de ma tante, toute bonne qu'elle était, m'humiliait un peu au fond de l'âme. Enfin, après quelques observations, mon oncle céda, et il fut convenu qu'on ferait venir le tailleur pour m'habiller de pied en cap. Ici il faut que je vous fasse une petite confession, mon cher Robert; et si M. de Balicourt se moque de moi, je l'aurai bien mérité. Quand, le dimanche matin, je revêtis mes habillements neufs, je me regardai au miroir avec un plaisir

d'enfant, il me semblait que j'étais devenu un autre homme, que je devais avoir d'autres manières, un autre maintien. Tout à coup, par bonheur, le souvenir de M. Jollivet me revint en mémoire, et j'eus si peur de lui ressembler, que je fus au moment de me déshabiller ; mais je me dis ensuite que le moyen de n'être pas ridicule sous quelque habit que ce fût, c'était de n'y pas penser. Je me hâtai donc de descendre au magasin où ma tante m'attendait. Elle fit tant d'exclamations sur ma tournure, prétendant que j'étais méconnaissable, que la vanité faillit me reprendre ; mais je me demandai tout de suite ce que votre père penserait de moi s'il me voyait avec un habit neuf, et il me sembla qu'il ne m'en estimerait pas un grain de plus, ce qui me calma bientôt. J'accompagnai donc ma tante aux Tuileries où elle rencontra beaucoup de marchandes de sa

connaissance, qu'à leur toilette j'aurais prises au moins pour des duchesses. Il me sembla pourtant que c'étaient précisément les dames les moins parées qui avaient l'air le plus comme il faut. Je vous prie de demander à madame de Balicourt si je me suis trompé, parce qu'enfin, même dans les choses de peu d'importance, il est bon de savoir discerner ce qui est bien.

Le lendemain, j'eus un peu de peine à reprendre mes habits de campagne; je trouvai, je ne sais pourquoi, qu'ils allaient plus mal qu'auparavant, et ma tante apparemment en jugea de même, car elle s'écria qu'elle ne pouvait plus me voir avec ces habits, et que je ne devais plus les mettre. « Il faut bien pourtant que je ménage les nouveaux pour les jours où je vous donnerai le bras, » lui dis-je en souriant. Cela parut lui faire plaisir; et, de premier mouvement, elle me dit que je pouvais m'en

servir, et qu'elle aurait soin que j'en eusse d'autres quand ceux-là seraient usés. Mais, après l'avoir remerciée de sa bonté, je refusai avec fermeté; car je ne veux pas contracter des obligations trop lourdes; et il me paraît plus sage et peut-être plus aisé d'user les habits que j'ai, en réservant les autres pour les occasions, que de devoir les reprendre parce que je n'aurais plus que ceux-là. Je m'applaudis d'autant plus de n'avoir pas cédé à ma tante, qu'elle ne manque pas de dire à tout le monde, chaque fois que je l'accompagne : « Voyez s'il n'est pas bien comme cela; c'est pourtant moi qui l'ai fait habiller; car il me faisait honte quand il est arrivé. Aussi j'espère bien qu'il sera reconnaissant. » Et cent autres choses semblables qui me peinent un peu, quoiqu'elles soient vraies. Je sens bien que j'ai tort cependant, et que je ne devrais pas rougir d'entendre

détailler mes obligations, puisque je n'ai pas rougi de les accepter. Mais je me suis bien promis d'y regarder à deux fois avant d'accepter des présents ou des services, et aussi de ne jamais parler de ceux que je pourrais faire, ou rendre, afin de ne pas donner à mes obligés la tentation d'être ingrats. Voilà une bien longue lettre, mon cher Robert, j'ai vraiment honte de vous l'envoyer; mais vous me pardonnerez en songeant que je n'ai ici personne avec qui je puisse parler de tout à cœur ouvert, et que le plaisir de vous écrire est la seule récréation que je me permette. Adieu; dites, je vous prie, à M. de Balicourt que je fais tout ce que je peux pour ne rien oublier de ce qu'il m'a recommandé, et pour être toujours digne de son estime. Mes très-humbles respects à madame de Balicourt et à mademoiselle Clémence. Je prends la liberté de joindre à ce paquet

une petite boîte contenant des hameçons d'une nouvelle invention pour Casimir.

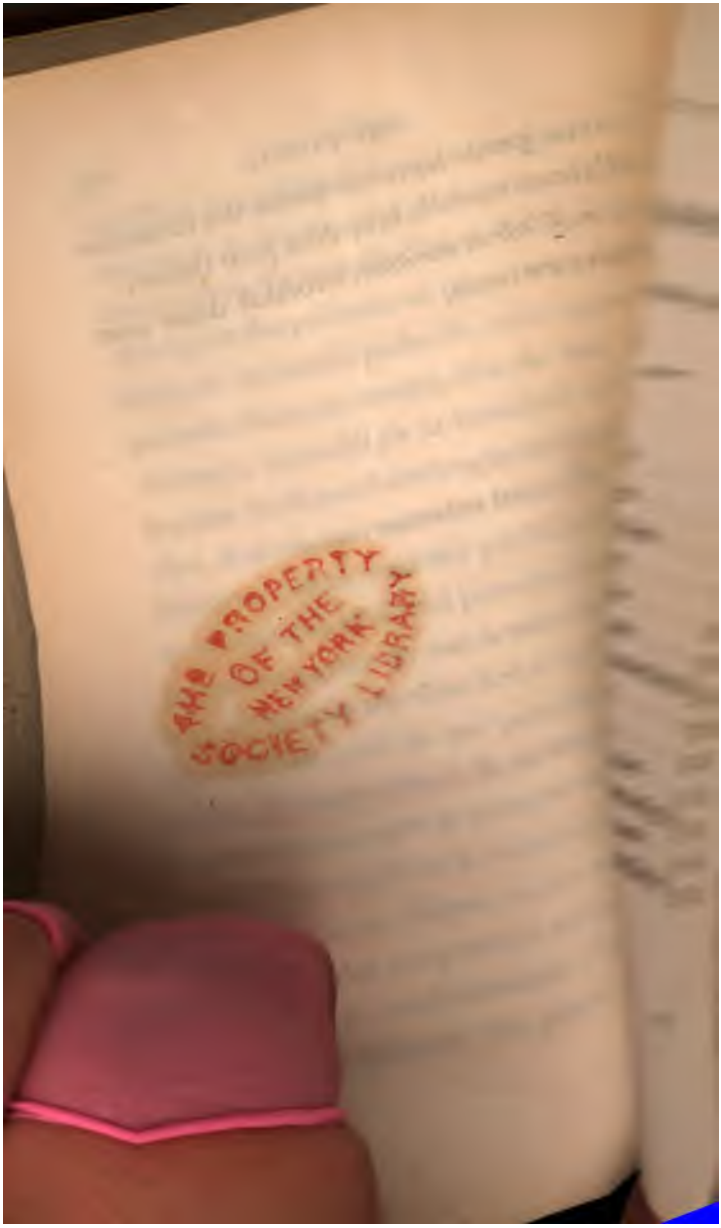
« *Vale et me ama*, » comme disait mon pauvre oncle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

		Pages.
Chap. Ier.	— L'arrivée.	1
II.	— Un chagrin.	25
III.	— Dîner au château.	49
IV.	— Les adieux.	70
V.	— M. Le Blanc.	160
VI.	— La promenade.	193
VII.	— Voyage et arrivée d'Antoine.	206
VIII.	— Une visite.	223
IX.	— Le maçon.	239
X.	— L'arbre et la forêt. . . .	261
XI.	— Nouvelle visite chez Baptiste.	283
XII.	— Question de morale. . . .	302
XIII.	— Deuxième lettre d'Antoine.	323


THE PROPERTY
OF THE
NEW YORK
SOCIETY LIBRARY

AUG 2 2 1944